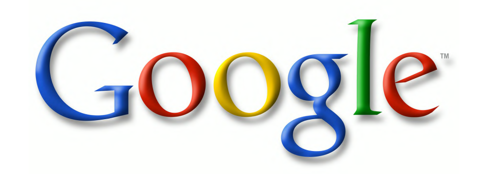





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES
COMPLETTES
DE GRÉCOURT.
TOME TROISIÈME.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE GRÉCOURT;

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement corrigée, et augmentée d'un grand nombre de Pièces qui n'avaient jamais été imprimées.

A PARIS,
CHEZ BERTRANDET, IMPRIMEUR,
RUE DE SORBONNE, N°. 384.

AN X. — 1802.

CHANSONS.

CHANSON.

AIR: *Amis, nous faut faire une pause.*

AMIS, restons long-tems à table :
La nuit est le tems de la paix.
Tout dort, le juge, le procès,
Et le créancier redoutable.
Ah ! la suprême volupté
Est de renouveler chopine,
En songeant à qui l'on destine
Le revenu de sa santé.

Amis, restons long-tems à table :
Il faut punir notre raison.
Tout le jour elle est de saison,
Et n'en est pas plus secourable.
Ah ! la suprême, etc.

Amis, restons long-tems à table :
Le soleil prend trop sur nos jours.
En veillant, on double le cours
D'une vie, hélas ! peu durable.
Ah ! la suprême, etc.

Amis, restons long-tems à table :
La bulle ne le défend point.

C'est peut-être dans ce seul point,
Que ce décret est recevable.
Ah! la suprême, etc.

LE ROGOME.

AIR : *Ici sont venus en personne.*

Que j'ai dîné, ma chère amie!
J'en ai l'ame toute endormie...
Réveille-toi : prends du tabac...
Je n'en prends point : mon estomac
Est si surchargé que j'étouffe.
Qu'ai-je donc? je suis tout chose; ouffe!...
Bois de l'eau... Bon! elle affadit :
Au diable le dîné maudit!
Une tasse de véronique....
J'en eus l'autre jour la colique...
Cher Câlin, je te vois venir;
Ton dessein est de parvenir
A ce qu'enfin je te propose,
De certain *Rogome* une dose.
Tiens; c'est la reine des liqueurs :
Elle convient au roi des cœurs.

CHANSON.

AIR : *Le plaisir vous appelle*, etc.

Si ma muse badine
Voulait, sans rideau,
D'une Messaline

Faire le tableau,
L'affreuse Dorine
Serait l'héroïne
Du portrait nouveau.
Mais la femme d'Auguste
Viendrait des enfers
Me traiter d'injuste,
Et brûler mes vers.
Biens, naissance, beauté,
Ces trois dons, dirait-elle,
Sont de mon côté:
Avec la donzelle
Ne fais parallèle
Qu'en lubricité.

L'HOROSCOPE DE PERRETTE.

Écoutez, jeune fillette,
Et donnez-moi votre main:
De ma science secrette,
Vous verrez l'effet soudain.

Une humeur gaie et bouffonne,
Jusqu'à l'âge de six ans,
De votre maman, mignonne,
Fera les amusemens.

Des maîtres de toute espèce
Vous entoureront alors;
Et l'on vous dira sans cesse:
Droite, et les pieds en dehors.

A votre dixième année
Viendra le ton sérieux ;
Et d'une fille bien née
Vous prendrez l'air tout au mieux.

On vous voit, on vous observe,
Chaque mot vous est compté :
C'est le tems de la réserve,
Et du silence affecté.

Pour dédommager la perte
De votre langue en prison,
Vous aurez l'oreille alerte,
Et des yeux de trahison.

Une vanité secrette
Vous causera des remords,
En parcourant en cachette
Votre joli petit corps.

Aux beautés de la nature
Il faut des ajustemens,
Et le goût de la parure
Commencera pour long-tems.

De votre ignorance extrême
Vous troublerez le repos,
Vous demandant à vous-même :
Que font donc là ces moineaux ?

Sans rien connaître aux modèles,
Vous rougirez à l'aspect
De deux tendres tourterelles,
De deux pigeons bec à bec.

Vous ferez à l'aventure
Mille systêmes tout neufs,
En vous donnant la torture
Sur l'origine des œufs.

Enfin par les chansonnettes,
Les mots à demi-couverts,
Les romans et les sornettes,
Vous aurez les yeux ouverts.

Bientôt à la chère mie
Vous direz en grand secret :
Ma mère dans une envie,
A touché quelque barbet.

Une plus grande nouvelle
Tout bas se distribuera ;
Que la jeune demoiselle
A quelque chose déjà.

Oh ! c'est ici que commence
L'âge des tendres soupirs,
Et je vois votre innocence
Former de secrets desirs.

Lorsque vers le haut de l'arbre
Croîtront les pommes d'amour,
Pour cueillir ces fruits de marbre,
Chacun vous fera la cour.

S'y prenant de bonne grace,
Et méprisant vos refus,
Un brunet aura l'audace
De glisser ses doigts dessus.

De votre main, avec force,
Vous lui donnerez un coup.
Mais ce coup est une amorce
Pour en attirer beaucoup.

Une caresse haserdée
Vous fesant perdre la voix,
Vous rappellera l'idée
De ces pigeons d'autrefois.

Ah ! je vois le téméraire
Tenter un autre larcin ;
Et dans l'île de Cythère
Il voudrait glisser la main.

Menaces, châtimens, larmes,
Ne vous serviront de rien ;
Malgré toutes vos allarmes,
Ce qu'il tient, il le tient bien.

Vous voilà brouillés ensemble,
Pour le moins un jour ou deux :
Mais un hasard vous rassemble,
Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit ;
Il ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.

S'il fait ensuite main-basse,
Vous ne vous en plaindrez plus ;
Après la première grace,
Reproches sont superflus.

Trottez de belle manière,
Beaux sentimens, billets doux :
Un jour ne passera guère
Sans de petits rendez-vous.

Heureuse ! s'il vous ménage,
Quand vous serez sans témoins ;
Mais je vois votre amant sage,
Lors même qu'il l'est le moins.

Que de projets de prudence
Pour n'être point décelés !
Mais deux amans en présence
En vain sont dissimulés.

L'artifice et la tendresse
Reviendront au même point;
En vous regardant sans cesse,
Ou ne vous regardant point.

Qu'en dira le père Jacques,
Ce directeur si devot?
Comment ferez-vous à Pâques,
Pour tourner autour du pot?

Une ruse sans pareille
Otera ce poids si lourd;
Vous irez chercher l'oreille
D'un vieux carme aveugle et sourd.

D'une mère trop farouche
Trompez le discernement;
Avec une œillade louche
On voit partout son amant.

Dans la maison cette intrigue
Fera du charivari,
Et la parenté se ligue
Pour vous chercher un mari.

On vous prône, on vous affiche;
D'épouseurs la troupe vient;
On choisira le plus riche,
Sans savoir s'il vous convient.

Perrette, dit votre père,
Monsieur vous offre sa main;
Nous avons brusqué l'affaire,
Vous l'épouserez demain.

Alors vers la jeune vierge
Le galant doit s'avancer;
Et vous droite comme un cierge,
Serez d'un froid à glacer.

Vous recevrez tout de suite
Deux baisers à fleur de peau;
Et de votre aveu tacite
Cette embrassade est le sceau.

Paraissez, boucles d'oreilles,
Bijoux charmans, montre d'or,
Voici le jour des merveilles,
Et demain peut-être encor.

Vous sortirez de l'église
Vers une heure après minuit;
Voici le tems de la crise:
Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravaguée
Galoppera vos appas.
Vous direz toute intriguée;
Monsieur, vous n'y pensez pas.

Enfin, s'il veut vous contraindre
A subir ses tendres loix,
Avec art il faut vous plaindre,
Et crier à basse voix.

Jusqu'en pleine matinée
Continuera son ardeur :
Il vous a tant profanée
Qu'il vous sait déjà par cœur.

Le lendemain, sur le compte
Il fera le fanfaron,
Et sur tout ce qu'il raconte,
Vous ne direz oui ni non.

Sa tendresse tiendra ferme,
Et durera près d'un an ;
Vous la verrez à son terme,
Dès que vous serez maman.

Il dira qu'il vous ménage,
Qu'il craint pour votre santé.
C'est l'excuse d'un volage,
Qui veut de la nouveauté.

Pour rappeler l'infidèle,
Vous feindrez d'aimer aussi :
La ruse n'est pas nouvelle,
Et n'a jamais réussi.

Il gardera sa maîtresse,
Et l'amant, de son côté,
De votre feinte tendresse
Aura la réalité.

Bientôt dans le domestique
Règnera l'air sérieux;
De part et d'autre on s'applique
A qui trompera le mieux.

Un certain air d'indolence
S'emparera des esprits :
Il mene à l'indifférence,
L'indifférence au mépris.

Dès que le mépris s'en mêle,
Les intrigues vont grand train;
Et chacun prend pêle mêle
Ce qu'il trouve sous sa main.

Le mari prudent et sage
Saura tout sans dire mot :
S'il voulait faire tapage
Il passerait pour un sot.

Malgré la galanterie,
Vous garderez les dehors;
Et votre coquetterie
Aura les plus fins ressorts.

Mais la jeunesse vous quitte,
Et la tendresse est à bout ;
Alors vous en serez quitte
Pour nier hardiment tout.

Votre aventure est finie ;
A votre époux désormais
Tenez bonne compagnie :
Vous vivrez tous deux en paix.

Mais je vois, la malpeste !
Qu'un moine avare et rusé
A belle main prend le reste
D'un cœur aux trois quarts usé.

C'est le jeu qui vous occupe,
Il faut bien vous dissiper :
A force d'être un peu dupe,
Vous apprendrez à duper.

Bref, vous deviendrez dévote ;
C'est votre dernier écueil.
Ah ! sous votre humble capote,
Que vous cacherez d'orgueil !

A ma science étalée
La fillette n'entend rien ;
Mais dans plus d'une assemblée
La grande la comprend bien.

CHANSON.

AIR : *Du père Coton.*

Faut-il boire, faut-il aimer?
De bon cœur à tout je me livre.
Je me laisse aisément charmer;
Tout vin, toute beauté m'enivre.
L'homme difficile est un sot:
Trouver tout bon c'est le bon lot.

Le Champagne est mon favori,
Sa mousse me plaît dans un verre;
Mais au défaut du Silleri,
Je m'accommode du Tonnerre.
L'homme difficile, etc.

Voulez-vous boire à petits coups?
Eh! bien, soyons long-tems à table.
Boire à grands traits vous semble doux?
Versez-en dix, et je les sable.
L'homme difficile, etc.

J'ai la même facilité
Pour tous les plaisirs de la vie:
Je prends ce qui m'est présenté;
C'est Fanchon, si ce n'est Sylvie.
L'homme difficile, etc.

Ami de la société,
Aucun de ses goûts ne m'offense,
Si j'aime la variété,
C'est l'effet de ma complaisance.
L'homme difficile, etc.

Veut-on jouer, nommez le jeu.
Bassette, échets, piquet, quadrilles;
Le choix m'en importe fort peu;
On me ferait jouer aux quilles.
L'homme difficile, etc.

Voulez vous causer, disputer?
Vous pouvez choisir la matière.
Dieux et rois sont à respecter:
Liberté sur le reste entière.
L'homme difficile, etc.

J'ai peu de bien, j'en suis content,
A moins je prendrais patience:
S'il m'en venait trois fois autant,
Je me ferais à l'abondance.
L'homme difficile, etc.

Dans un seul cas il est permis
De se rendre plus difficile:
C'est dans le choix de ses amis;
Mais, ce choix fait, soyez facile.
L'homme difficile, etc.

AUTRE.

AIR : *A la Baronne.*

Cherchez à plaire
Et vous plairez certainement.
Belles, c'est votre unique affaire ;
De l'amour c'est l'enseignement :
Cherchez à plaire.

Pour être belle,
Vénus a le fard inventé.
La recette en est naturelle ;
Il faut être par-tout *Frotté*,
Pour être belle.

Nul ne s'y frotte,
A conquérir la jeune Iris.
Vénus en a fait sa marotte ;
Mais elle dit même à son fils :
Nul ne s'y frotte.

AUTRE.

AIR : *O Pierre !*

Dans ma quinzième année
J'attendais un époux,
Et je me croyais née
Pour un sort assez doux.
O Pierre ! ô Pierre !
J'étais morte sans vous.

Et je me croyais née
Pour un sort assez doux,
Quand de la destinée
J'ai ressenti les coups.
O Pierre ! etc.

Quand de la destinée
J'ai ressenti les coups :
Mes parens m'ont donnée
A un vieillard jaloux.
O Pierre ! etc.

Mes parens m'ont donnée
A un vieillard jaloux.
Il entend l'hyménée
Comme à ramér des choux.
O Pierre ! etc.

Il entênd l'hyménée
Comme à ramer des choux.
Sa tendresse est bornée
A flatter mes genoux.
O Pierre ! etc.

Sa tendresse est bornée
A flatter mes genoux ;
Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux.
O Pierre ! etc.

Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux ;
Et toute la nuitée
Je n'entends que sa toux.
O Pierre! ô Pierre!
J'étais morte sans vous.

CHANSON.

Sur une plaisanterie du curé de la Mothe.

QUAND je vois, adorable brune,
Ton œil vif et si bien fendu,
Une volupté non commune
Saisit tout mon individu.

Je n'aimeraï jamais la blonde :
Elle a le teint à fleur de peau,
Et dans le plaisir vous inonde
Des pleurs de son œil tout en eau.

Si tu me dévoilais ta gorge,
Je pourrais bien voir Cupidon
Monté dessus comme un Saint George,
S'y tenir à califourchon.

POT-POURRI
POUR UNE JEUNE FILLE.

AIR : *Du Branle de Metz.*

Mes amis veulent, pour rire,
Que je dise une Chanson,
Où la sévère raison
Ne trouve rien à redire.
De Bacchus, de Cupidon
Je ne connais point l'empire;
De Bacchus, de Cupidon
A peine je sais le nom.

Refrain.

Et ziste, et zeste, ah! voyez donc
L'ignorance de ces filles!
Et ziste, et zeste, ah! voyez donc
L'ignorance de Nanon!

AIR *Verse du vin, l'Amour me blesse.*

Aucun des deux n'aura la gloire
De me séduire et me charmer;
Je suis trop faible pour bien boire
Mais non pas assez pour aimer.
Et ziste, et zeste, etc.

AIR : *Mignonne, ma mignonne*

De peur que mon tendre amant
Ne soit triomphant,

Je fuis, quand il vient disant :
Ma petite mignonne.
Et ziste, et zeste, etc.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Ah ! j'aimerais tout comme l'Amour même ;
Si je pouvais trouver un jeune amant,
Qui vînt me dire : oui ma Philis, je t'aime,
Pour le plaisir de t'aimer seulement.
Et ziste, et zeste, etc.

AIR : *La jeune Isabelle*, etc.

Qu'un amant volage
Donne de tourmens !
Qu'un autre peu sage
Cause d'accidens !
Le jaloux fait rage.
Je veux, si jamais
Un amant m'engage ;
Qu'il soit fait exprès.
Et ziste, et zeste, etc.

Même air.

Reine de Cythère,
Je t'en commande un
Qui sache me plaire
Sans être importun ;
Qui ne me demande
Qu'un honnête accès,

Surtout qui m'entende,
Quand je lui dis : paix.
Et ziste, et zeste, etc.

CHANSON.

Ce n'est point ta charmante bouche,
Ni tes lèvres de corail,
Ni tes belles dents, dont l'émail
Si sensuellement me touche :
C'est ta langue qui fait si bien
Cela sans quoi l'amour n'est rien.

Pour mettre le comble à ma flamme,
Je te quitte des beautés
Dont les cœurs sont enchantés :
Il ne faut, pour me ravir l'ame,
Que ta langue, etc.

Qui fait qu'avec tant d'efficace
Je te parle, sans parler,
Je te vois, sans regarder,
Et j'agis, sans sortir de place !
C'est ta langue, etc.

Qui toute la nuit pourrait plaire,
Toute la nuit contenter,
Et pour devise porter :
Plus on fait, et plus on veut faire !
C'est ta langue, etc.

Quel est le vrai jeu de Cythère,
Ce jeu si rempli d'appas?
Non, ma Philis, ce n'est pas
Tout ce que pense le vulgaire:
C'est ta langue, etc.

AUTRE.

AIR: *Je renonce à ce Systême.*

Qui peut soulager mes peines?
Qui peut m'apprendre comment
Éviter les mêmes chaînes
Dont j'ai serré mon amant?
Chère raison, je t'implore,
Prends les armes, défends moi;
Le beau berger qui m'adore
N'a plus à craindre que toi.

Déjà mille inquiétudes
Me disent qu'il est absent;
Et mille épreuves plus rudes
Me disent qu'il est présent.
Chère raison, etc.

Déjà sa main inquiète
Regarde comme un grand bien
D'arranger ma collerette,
Qu'il n'arrange jamais bien.
Chère raison, etc.

Déjà tâtonnant mes poches,
Quand je veux le refuser,
Il renferme mes reproches
Sous le sceau d'un doux baiser.
Chère raison, etc.

Déjà de ma conscience,
Il a calmé les regrets,
Disant qu'il n'est point d'offense,
Quand les péchés sont secrets.
Chère raison, etc.

Enfin je sens dans mon ame
Un certain je ne sais quoi,
Qui me chatouille, m'enflamme,
Et me fait subir sa loi.
Chère raison, etc.

POT-POURRI.

AIR: *Des Folies d'Espagne.*

De mon amant l'ame préoccupée,
A ses appas je rêvais tendrement;
Sur un sopha négligemment couchée,
Quand il entra dans mon appartement.

AIR: *Vous veillez, lorsque tout sommeille.*

Je brûlais d'une ardeur parfaite;
Il était plus beau que jamais.
L'Amour, pour hâter ma défaite,
L'avait orné de mille attraits.

J'étais seule, et ma contenance
Semblait lui marquer son bonheur :
On se livre sans résistance,
A qui l'on a donné son cœur.

AIR : *Menuet d'Isis.*

Il entra d'un air soumis et doux.
Près de moi se mit à deux genoux.
Notre amour s'expliquait sans rien dire ;
Ses yeux ardens demandaient un baiser.
J'en rougis ; il le voit, je soupire :
Sans le pouvoir, je veux le refuser.

AIR : *Assis sur l'herbette.*

De cet avantage
Il sut profiter.
Je sens son visage
Du mien s'approcher.
Il veut, mais il n'ose,
Jusques sur mon sein,
Et sur autre chose,
Promener sa main.

AIR : *Frère Andouillard.*

Mais mon silence et mes regards lui plurent ;
Ses mains disparurent,
Et ce petit jeu
Me mettait tout en feu.
L'une des deux tout doucement se glisse
Le long de ma cuisse,
Et l'autre à tâtons
Fourrage mes tetons,

AIR : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

J'IGNORAIS ce qu'il voulait faire,
En me desserrant les genoux ;
Mais je sais que, dans cette affaire,
Moi seule, hélas ! j'eus le dessous.

AIR : *Le long de la Rivière.*

UN phénomène nouveau
S'offrit à ma vue.
Il était comme un moineau ;
J'en fus toute émue.
Dans ma main il se plaça,
Puis après il se glisse
Le long de la, la, la, la,
Le long de ma cuisse.

AIR : *Contre un engagement.*

IL fut, devinez où ?
Ah ! je n'ôse le dire :
Il fut droit à ce trou....
Cela vous fera rire.
Mais je fus étonnée,
Quand ce petit oiseau,
Dès qu'il fut à l'entrée,
Vîte ôta son chapeau.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

APRÈS bien de la peine,
Il entra dans le nid.

J'étais tout hors d'haleine
Des douleurs qu'il me fit.
Bientôt à mes alarmes
Succéda le plaisir.
Il répandit des larmes;
Alors je crus mourir.

AIR : *Eh! pourquoi donc dessus l'herbette.*

MAIS hélas ! ce bonheur suprême
Se dissipa dans le moment.
Ce qui paraissait en entrant
D'une grandeur extrême,
N'avait plus, en se retirant,
Que le quart de lui-même.

AIR : *Volez, volez, Plaisirs.*

PLEINE d'étonnement,
Je croyais que sans ressource
Il était mourant.
Mais mon amant
Le pousse, le repousse,
Par secousse;
J'en fesais autant.
Dans un instant
Sortant de létargie,
Il reprit vie,
Et parut plus grand.

AIR : *Une jeune Nonnette, en s'éveillant.*

JE lui faisais caresse,
Il était las.
Mais il avait l'adresse,
Comme les chats,
De s'enfler et devenir gros,
Lorsque sur son dos
Je passais mon bras :
Oh ! gué, lan la, lan laire,
Oh ! gué, lan la.

LE RÊVE.

LA nuit dans les bras du repos,
Croyant être auprès de Climène,
L'Amour attendri par mes maux,
Nous serrait d'une même chaîne.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Calme pour un tems ma peine ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

Mille baisers délicieux,
Cueillis sur ses lèvres brûlantes,
Dans ces instans faits pour les dieux ;
Confondaient nos ames errantes.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Rends nos chaînes moins pesantes ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

Tandis qu'avec empressement,
Ma bouche à la sienne se colle,
Nous entremêlons tendrement
Les organes de la parole.
C'est ainsi qu'nn Dieu flatteur
M'offre son plus doux symbole;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

D'autres appas ensevelis
A parcourir je me dispose,
Et déjà sur deux tas de lys
J'apperçois deux boutons de rose.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Trouble un amant qui repose;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

Je me saisis de ses beaux bras,
Je touche à mon bonheur suprême;
L'air dont elle ne le veut pas
Est plus touchant que le don même.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Trouble et séduit, quand on aime;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

Enfin vint un ravissement....
J'ignore la fin de l'histoire.
Un surcroît d'assoupissement
M'en a fait perdre la mémoire.

C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
M'enivre de fause gloire ;
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Sait nous déguiser sa rigueur.

CHANSON PAYSANNE,

A l'occasion de la convalescence du roi, en 1721.

Le village est en grands soucis *bis.*
De l'accident du roi LOUIS,
Lon lan la de rirette,
Et moi j'en suis tout ahuri,
Lon lan la de riri.

Je suis donc sorti du pays, *bis.*
Pour m'en aller droit à Paris,
Lon lan la de rirette,
Apprendre ce que l'on y dit,
Lon lan la de riri,

Tout aussitôt que j'arrivis, *bis.*
Du bon Roi le danger j'appris,
Lon lan la de rirette :
Mais tôt après il fut guéri,
Lon lan la de riri.

Ah! morgué j'en fus ravi! *bis.*
Le Tedion on y chantit,
Lon lan la de rirette ;
Le président y présidit,
Lon lan la de riri.

Tout le jour je fus étourdi *bis.*
De gros canons que l'on tirit,
Lon lan la de rirette;
Ce qui de frayeur me transit,
Lon lan la de riri.

Qu'on ne me parle plus des champs, *bis.*
On ne m'y verra de long-tems,
Lon lan la de rirette;
Car je sis trop aise à Paris,
Lon lan la de riri.

Les beautés y sont par milliers; *bis.*
On en voit dans tous les quartiers,
Lon lan la de rirette,
Et j'en ons bien vu, guieu merci,
Lon lan la de riri.

A Notre-Dame y a des gens *bis.*
Qui soufflent dans de gros sarpens,
Lon lan la de rirette;
En entrant ça me fit frémi,
Lon lan la de riri.

On en voit de gros et de gras *bis.*
Qui portons de grands piaux de chats,
Lon lan la de rirette;
Ils font les Rominagrobis,
Lon lan la de riri.

J'ons vu le Val de Grace itou; *bis.*
Par dedans c'est beau comme tout,
Lon lan la de rirette;
Il est rudement bien bâti,
Lon lan la de riri.

A la comédie, par un trou, *bis.*
Pour la voir je baillis vingt sous,
Lon lan la de rirette;
Tout d'abord on me la montrit,
Lon lan la de riri.

J'en vis qui fesions des hélas! *bis.*
Et qui fesions aller leurs bras,
Lon lan la de rirette;
Jarnigué, c'était un plaisir,
Lon lan la de riri.

Sur le Pont-neuf, quand j'y passis, *bis.*
Le cheval de bronze j'y vis,
Lon lan la de rirette;
Le chapeau bas j'en approchis,
Lon lan la de riri.

Dessus est le bon roi Henri; *bis.*
Il a l'air d'un bon réjoui,
Lon lan la de rirette,
On dirait encore qu'il rit,
Lon lan la de riri.

La Samaritaine est auprès; *bis.*
On la voit-là qui prend le frais,
Lon lan la de rirette,
Et qui regarde l'eau courir,
Lon lan la de riri

J'ons vus des gens qui, d'un air doux, *bis.*
Veniont nous dire : entrez chez nous,
Lon lan la de rirette :
Voyez ce qui vous plaît ici,
Lon lan la de riri.

L'autre jour je vis l'Opéra; *bis.*
Sont des sorciers que ces gens-là,
Lon lan la de rirette;
J'en suis ençor tout ébahi,
Lon lan la de riri.

L'autre jour je me promenis *bis.*
Dedans la place où l'on a mis,
Lon lan la de rirette,
Le roi qu'était avant sti-ci,
Lon lan la de riri

Il est là sur un piédestal; *bis.*
Par la bride il tient son cheval,
Lon lan la de rirette;
On dirait qu'il s'en va partir,
Lon lan la de riri.

En allant tout vison visu, *bis.*
Une autre place j'aperçus,
Lon lan la de rirette;
Pour la regarder j'accouris,
Lon lan la de riri.

On voit là le roi tout doré, *bis.*
Couvert d'un gros mantiau fourré,
Lon lan la de rirette;
Son bon ange est derrière li,
Lon lan la de riri.

A ses pieds quatre gros bouviers, *bis.*
Sont là qui montront leur fessiers,
Lon lan la de rirette;
Ils avont l'air tout déconfit,
Lon lan la de riri.

Me promenant le long de l'iau, *bis.*
J'apperçus un biau grand châtiau,
Lon lan la de rirette;
On y fesait du voulvari,
Lon lan la de riri.

J'avisis des gens dans la cour, *bis.*
Qui tembourinaient du tambour,
Lon lan la de rirette;
Les autres portiont des fusils,
on lan la de riri.

Je demandis pourquoi cela *bis.*
On me répondis comme ça,
Lon lan la de rirette;
C'est que le roi demeure ici,
Lon lan la de riri.

Je me coulis tout au travars *bis.*
Des capitaines et soldars,
Lon lan la de rirette;
Jusqu'au jardin je m'avancis,
Lon lan la de riri.

Sur des piédestal à l'instant; *bis.*
Je vis des hommes tout de blanc,
Lon lan la de rirette,
Qu'étiont là pour y raverdir,
Lon lan la de riri.

Tout auprès est un gros joufflu, *bis.*
Qui tient une dame à cul nud,
Lon lan la de rirette;
Qu'il emporte pour son plaisir,
Lon lan la de riri.

J'ons vu le roi sur son balcon; *bis.*
Qu'il a bonne mine et façon!
Lon lan la de rirette;
Il est plus beau qu'un Adoni,
Lon lan la de riri.

Près de là me trouvant un jour *bis.*
J'entendis dans un carrefour,
Lon lan la de rirette ;
Queuqu'un qui venait à grand bruit,
Lon lan la de riri.

C'était monseigneur le régent, *bis.*
Je le vis entrer à l'instant,
Lon lan la de rirette ;
Son carrosse m'éclaboussit,
Lon lan la de riri.

La crotte en est sur mon pourpoint *bis.*
Mais je ne l'en ôterai point,
Lon lan la de rirette ;
C'est tout ce que j'avons de li,
Lon lan la de riri.

Il avait un large riban *bis.*
Avec une plaque d'argent,
Lon lan la de rirette ;
Qui raluisait sur son habit,
Lon lan la de riri.

A présent je cours au pays, *bis.*
Pour faire vendange pour li,
Lon lan la de rirette ;
Il aime le bon vin aussi,
Lon lan la de riri.

CHANSON.

Chaque état, chaque devise.
Vaincre ou mourir, est celle des héros.
Courte prière et long repos
Long-tems sera pour gens d'église :
Toujours à table, ou sur le dos,
Est celle que Margot a prise.

L'ILE DE CITHÈRE.

AIR : *L'amour la nuit et le jour.*

I.

C'est un charmant pays
Que l'île de Cythère ;
Allons-y, mon Iris,
Tout à notre aise, faire
L'amour
La nuit et le jour.

II.

Point de nouveaux impôts
Dans l'île de Cythère,
Sinon sur des lourdeaux
Qui ne savent pas faire
L'amour
La nuit et le jour.

III.

Point de nouvel édit
Dans l'île de Cythère ;
La seule loi qu'on suit
N'ordonne que de faire
L'amour
La nuit et le jour.

IV.

Point de prince ni roi
Dans l'île de Cythère :
Demain ce sera toi,
Si tu sais le mieux faire
L'amour
La nuit et le jour.

V.

Querelles, ni procès
Dans l'île de Cythère ;
Car, à moitié de frais,
Tous sont d'accord de faire
L'amour
La nuit et le jour.

VI.

Point de mal, ni de mort
Dans l'ie de Cythère,
Sinon d'un noble effort
Qui viendrait de trop faire
L'amour
La nuit et le jour.

VII.

Poursuites, ni sergens
Dans l'île de Cythère :
Que prendre à deux amans
Qui n'ont que de quoi faire
L'amour
La nuit et le jour!

VIII.

Ni cachots, ni prison
Dans l'île de Cythère :
On donne un autre nom
Aux lieux où l'on va faire
L'amour
La nuit et le jour.

IX.

Point de sang répandu
Dans l'île de Cythère;
Qu'un peu; mais il est dû,
Quand on commence à faire
L'amour
La nuit et le jour.

X.

Point de froid, ni d'hiver,
Dans l'île de Cythère :
Quand l'un est bien couvert,
L'autre s'échauffe à faire
L'amour
La nuit et le jour.

XI.

Drogues, ni charlatans,
Dans l'île de Cythère;
Car rien ne purge *tant*,
Que de faire et refaire
L'amour
La nuit et le jour.

XII.

Point d'austères leçons
Dans l'île de Cythère:
Mères et filles *ont*
Pareil desir de faire
L'amour
La nuit et le jour.

CHANSON.

AIR: *A la Baronne.*

Brulé sans cesse,
Tircis soit toujours embrâsé,
Mais de me voir trop ne t'empresse;
Car mon feu, sans être attisé,
Brûle sans cesse.

Tout à notre aise,
Un jour nous soufflerons ce feu,
Mais attendons qu'au destin plaise
De nous donner le tems, le lieu,
Tout à notre aise.

AUTRE.

AIR : *Janneton, l'Amour.*

SAINT Martin, je te couronne,
Des grelots du dieu Momus :
Déjà tout fat en frissonne,
Tout vice devient confus.
  Le sel attique
Va parsemer tant et plus
  Sa république (1).

RONDE A DANSER.

AIR : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

MAROTTE, avec ses amis,
On ne doit point avoir honte :
L'autre jour, ah ! j'en frémis !
Il faut que je te le conte ;
Aye, aye, aye, aye, aye, aye ;
Aye, aye, aye, Jannette ;
Jeannette, aye, aye, aye.

Cet automne un beau berger
Me dit Jeanneton, ma mie,
Tu peux venir sans danger
Avec moi dans la prairie ;
  Aye, aye, etc.

(1) Celle de Momus.

Je le suivis bonnement
Du vallon vers un bois sombre;
Auprès d'un ruisseau charmant,
Nous nous assimes à l'ombre,
Aye, aye, etc.

Il me tenait des discours
D'un air si vif et si tendre,
Qu'en vérité des plus sourds
Il se serait fait entendre:
Aye, aye, etc.

En vain aurais-je tâché
De m'enfuir, chère Marotte:
Le drôle avait attaché
Son juste-au-corps à ma cotte.
Aye, aye, etc.

J'eus beau tenir ses deux mains:
Je crois que le bon apôtre,
Pour parvenir à ses fins,
En avait encore une autre:
Aye, aye, etc.

Je n'ai de ma vie été
Si courageuse et si lasse;
Mille fois je répétai:
Ah! laisse-moi donc de grâce;
Aye, aye, etc.

Je poussai jusques au bout
Ma résistance inouie,
Et j'étais déjà debout;
Mais tombant évanouie,
Aye, aye, etc.

Je ne fus pas deux instans
Sans raison et sans courage;
Et quand j'eus repris mes sens,
Je le trouvai bien plus sage.
Aye, aye, etc.

Pardon il me demanda:
Ainsi finit la querelle.
Mais je puis me vanter, dà,
De l'avoir échappé belle.
Aye, aye, etc.

Je ne sais si ce jour-là
Je me suis par trop émue;
Mais, depuis ce moment-là,
Dedans mon corps tout remue.
Aye, aye, aye, Jeannette;
Aye, aye, aye, Jeannette;
Jeannette, aye, aye, aye.

VAUDEVILLE.

Ce fut dans un bosquet charmant,
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
Qu'un Satyre vint brusquement...
Ma sœur, que le pas est glissant!
Car enfin...
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

Qu'un Satyre vint brusquement,
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
M'appliquer un baiser charmant.
Ma sœur, c'était là justement
Qu'il le plaça.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

M'appliquer un baiser charmant;
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
Ce baiser fut si surprenant,
Ma sœur, que je dis seulement:
Ah! chien!
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

Ce baiser fut si surprenant,
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
Qu'il me fit tomber à l'instant;
Ma sœur, peut-on faire autrement,
Quand on glisse?
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant?

Qu'il me fit tomber à l'instant,
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
Moi de la main je me *défends*;
Ce que je veux fuir, je le *prends*;
Pour empêcher...
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant!

Ce que je veux fuir, je le *prends*.
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
J'ôte la main, soin imprudent!
Ma sœur, il se glisse à l'instant...
Ah! l'y voilà.
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant!

J'ôte la main; soin imprudent!
(Dis-moi, t'en a-t on fait autant)?
Je le repousse; il n'est plus *tems*.
Ma sœur, le traître obstinément
Comme il allait!
Dis-moi, t'en a-t-on fait autant!

Je le repousse; il n'est plus tems.
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)!
Je veux crier, mais vainement;
Ma sœur, ma voix va se perdant,
Ah! ah! ah!
Dis-moi, t'en as-t-on fait autant!

Je veux crier, mais vainement.
(Dis-moi, t'en a-t-on fait autant)?
Ma sœur, quatre fois brusquement...
Quatre fois, ma sœur?... Oui vraiment...
L'infâme!
Ah! que ton Satyre est charmant!

AUTRE.

En m'en revenant de Falaise,
(Oh! palsangué, j'en suis bien aise);
Je trouvai la jeune Thérèse.
Qui? toi?... oui, moi... Diable! bon...
D'honneur, moi...
Oh! palsangué, j'en suis bien aise,
A cause de toi.

De baisers elle eut plus de seize,
(Oh! palsangué, j'en suis bien aise);
Sur sa bouche, ne vous déplaise.
Qui? toi! etc.

Le dernier glissa sur la fraise,
(Oh! palsangué, etc.)
Tout doucement ma main biaise.
Qui? toi! etc.

Je la trouvai toute de braise;
(Oh! palsangué, etc.)
Si faut-il que ses feux j'appaise.
Qui! toi! etc.

Je la jetai sur une chaise,
(Oh ! palsangué, etc.)
Je soutins noblement ma thèse.
Qui ? toi ! etc.

Grand merci, me dit-elle, Blaise ;
(Oh ! palsangué, etc.)
Quand reviens-tu, par parenthèse ?
Qui ? toi ! etc.

Quand reviens-tu, par parenthèse ?
(Oh ! palsangué, etc.)
Ah ! Dieu d'amour ! comme tu *baises* !
Qui ? toi ! etc.

CHANSON.

AIR : *De la Fileuse.*

Si trois masculines Parques
Filaient le lin de tes jours,
Ils te donneraient des marques
De leurs constantes amours.
Ils t'en file, file, file...
Ils t'en fileraient toujours.

Profitons du tems qui passe ;
Filons le lin de Vénus :
Lin, fuseau, quand l'âge glace,
Dans nos mains sont superflus.
Hélas ! on n'en file, file...
Hélas ! on n'en file plus.

CHANSON EN ECHO.

AIR : *Paris est un séjour charmant.*

Si je peux entonner Margot,
Le premier mot,
Je m'engage
A te faire un tendre couplet.
Est-il fait ?
Non ; dont j'enrage.
Amour, à mon secours
Cours.
Jamais personne
N'a vu rester GRÉCOURT
Court,
Quand il entonne.

Ce couplet m'a bien réussi ;
Dans celui-ci
Je m'enflamme :
Mes doux sentimens te plairont,
Ils t'iront
Jusques à l'ame.
Dans ces seconds ébats,
Bas
Je t'entends dire :
Que, si je peux chanter
Ter,
Vive ma lyre !

Quatre couplets ! ce serait trop ;
Au grand galop
Va ta veine.
Ton Pégase s'arrêtera
Et sera
Tout hors d'haleine.
Non, tu te trompes fort ;
Fort
Est le compère ;
Au dixième, je crois,
Croix
Il faudra faire.

Enfin le dixième couplet,
Le voilà fait,
Chère amie ;
A l'onzième il faut procéder,
Ne céder
Qu'avec la vie.
Au douzième, l'amant
Ment,
Se déshonore ;
Il ne le fit jamais :
Mais
Voyons encore.

POT-POURRI

EN DIALOGUE.

Arrêt du Parnasse contre Pégase, en faveur du Cheval de selle de madame PONCHER, *pour le jour de Sainte Monique.*

APOLLON.

AIR : *Qu'avez-vous*, etc.

QUAND tu ramenas Melpomène,
Après la mort de le *Couvreur*,
T'est-il arrivé quelque scène ?
Je t'apperçois triste et rêveur.

PÉGASE.

AIR : *Ruisseau qui dans la plaine.*

DIEU, qui sur le Parnasse
M'élevez jusqu'aux cieux,
J'étais trop glorieux
De cette illustre place.
Mais un cœur fier, là bas,
Me dispute le pas.
Il est fier à l'extrême
De se voir caressé,
D'avoir été dressé
Par sa maîtresse même ;
Chagrin de son bonheur,
J'en mourrai de douleur.

MOMUS A PÉGASE.

AIR : *Ma belle brune*, etc.

Cher Pégase, cher Pégase,
Auprès de ce beau cheval,
Tu n'es qu'un sot animal,
Un viédâse. *bis.*

APOLLON A MERCURE.

Vôle, vôle, Mercure;
Ton fidèle rapport sera mon jugement:
C'est trop soupirer, vengeons cette injure.
Vôle à tire d'aile, et reviens promptement.
Vôle, vôle, Mercure;
Ton fidèle rapport sera mon jugement.

RAPPORT DE MERCURE.

AIR : *De la Bohémienne.*

En Bohémienne fine
Habilement déguisé,
De celle qui vous chagrine
J'ai vu le minois rusé;
Lalon draguette, etc.

Elle s'appelle Monique:
Son air noble et gracieux
Par mille façons s'explique;
Il suffit de voir ses yeux;
Lalon draguette.

Au goût, à la gentillesse,
Aux sentimens les plus fins,
Joignez une grande adresse:
Voilà ses quatre menins;
Lalon draguette.

Les Plaisirs, les Jeux, les Grâces,
En logeant dans sa maison,
Sont à l'abri des grimaces
De la sévère raison;
Lalon draguette.

A quoi veut-on qu'elle emploie
Son bel âge et ses desseins,
Si ce n'est pas à la joie!
J'en appelle aux plus grands saints;
Lalon draguette.

Dans sa gentille menotte,
J'ai parcouru l'avenir;
Chaque signe lui dénote
Que le sort doit la bénir;
Lalon draguette.

Un trait de longueur extrême
Se réduit à la moitié,
Pour signe que ceux qu'elle aime
N'auront que son amitié;
Lalon draguette.

Les deux lignes qui se lient,
Et s'embrassent tour-à-tour,
Les querelles concilient
Entre l'Hymen et l'Amour;
Lalon draguette.

A des marques différentes
J'ai connu de la fierté;
Mais de ces fiertés charmantes
Que suit toujours la gaité;
Lalon draguette.

A ces traits si tu veux joindre
Un esprit solide et vif,
C'est le vrai portrait de S....
Pégasse en est tout pensif;
Lalon draguette.

Puis j'ai fait si bien en sorte
Que j'ai vu le cheval bai:
De porter celle qu'il porte,
Il a raison d'être gai;
Lalon draguette.

Il est parfait dans la taille
De ces chevaux ramassés:
On ne lui dit point qu'il aille,
Il va de lui-même assez,
Lalon draguette.

Coursier des Dieux, tu chancelles;
Et je te vois à *quia* :
Il est vrai qu'il n'a point d'aîles,
Mais on dirait qu'il en a;
Lalon draguette.

ARRÊT D'APOLLON.

AIR : *Du Tonnerre.*

Tout bien considéré, j'ordonne
Que le beau chevalier se donne
Des airs de gloire et de grandeur;
Mais, pour la fierté de Monique
Que l'Amour en soit le vainqueur,
Et qu'à l'adoucir il s'applique.

L'AMOUR A APOLLON.

AIR : *Eh ! pourquoi donc*, etc.

Hélas ! seule elle m'impose
Le silence et le respect;
Tout me tient chez elle en échec,
De rien je ne dispose;
Et son cœur, quoique je sois grec,
Est pour moi lettre close.

APOLLON A L'AMOUR.

Même air.

Fais l'hypocrite, avance, ôse
Lui faire salamalec :
Le jour de sa fête, un air sec

Serait très-sotte chose :
Cours vîte à côté de son bec
Lui cueillir une rose.

AIR : *Dupont, mon Ami,*

Viens çà, mon Ami,
Qui t'a fait si sage,
Timide et blémi !
Rends-lui ton hommage.

L'AMOUR.

AIR : *Zeste, zeste.*

Zeste, zeste, point de chagrin :
Un seul baiser est un gage ;
Zeste, zeste, point de chagrin,
J'aurai son cœur à la fin.

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape.*

Accourez, belle Jeunesse,
Venez lui faire la cour ;
Je réponds de sa tendresse ;
Dès qu'elle a baisé l'Amour.
Accourez, belle jeunesse,
Venez lui faire la cour.

L'Amour présente un assortiment rouge et verd.

AIR : *Ma raison s'en va bon train.*

De ce ruban rouge et verd
Son cheval sera couvert :

La couleur de feu,
Dit que dans mon jeu
En ardeur on dépense;
Et le verd ne promet pas peu
Le prix de l'espérance,
Lon, la,
Le prix de l'espérance.

CHANSON.

LA JOUISSANCE IMPARFAITE.

L'AMOUR me réduit aux abois;
Je suis aimé de ma Climène,
Et voici déjà quatre fois
Que toute ma tendresse est vaine.
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Veut renouveller ma peine,
C'est ainsi qu'un Dieu flatteur
Veut me prolonger sa rigueur.

Dans son lit je dois avoir part,
L'heure du berger est sonnée;
Lorsqu'un vieil époux, par hasard,
Saisit la place abandonnée.
C'est ainsi qu'un dieu flatteur
Se rit de l'heure donnée;
C'est ainsi, etc.

L'autre jour un prince Romain
Vint par aventure subite;
Je suis remis au lendemain,
Pour ne point troubler sa visite.
C'est ainsi, etc.
Trompe un tendre prosélite;
C'est ainsi, etc.

Enfin j'arrive à ce grand jour,
Où j'entrais en pleine victoire;
L'ardent excès de mon amour
Soudain m'en fit perdre la gloire.
C'est ainsi, etc.
Fuit par une échappatoire;
C'est ainsi, etc.

Aussitôt courant au flacon,
J'emprunte une nouvelle force;
Mais le vin ne fit qu'un gascon:
Hélas! j'avais trop pris d'amorce.
C'est ainsi, etc.
Donne toujours quelque entorse;
C'est ainsi qu'un dieu flatteur
Sait me prolonger sa rigueur.

CHANSON.

AIR : *Et va toujours qui danse.*

Un beau jour Tircis me trouva
  Seule dans une plaine,
Et droit à ma joue il s'en va,
  Pour y joindre la sienne,
Me disant : belle, c'est par-là
  Que le plaisir commence.
La, re la la, re la la la,
  Et va toujours qui danse.

Dans le dessein de le gronder,
  Je prends un ton farouche;
Mais, loin de s'en intimider,
  Il me ferme la bouche.
Ses lèvres le drôle y colla,
  Pour m'imposer silence.
La, re la, etc.

Cette façon m'ôte la voix ;
  Mais ma langue importune,
Pour la mettre aux derniers abois,
  Des deux il n'en fit qu'une.
Je lui disais : qu'est-c'que cela ?
  Et quelle extravagance !
La, re la, etc.

Plus amoureux et plus hardi,
  Sur ma gorge naissante
Il promene, en jeune étourdi,
  Une main insolente,
J'eus beau lui répéter, hola!
  Et faire résistance.
La, re la, etc.

En me défendant de mon mieux,
  J'étais déjà bien lasse,
Lorsqu'au grand plaisir de ses yeux,
  Mon gros lacet se casse.
Oh! c'est alors que le voilà
  Redoublant sa licence.
La, re la, etc.

La région de mon corset
  Toute entière est en proie;
Et ce pays doux et grasset
  Il parcourt avec joie;
Mais j'apperçois que par de-là
  Son autre main s'avance.
La, re la, etc.

Téméraire, arrête; où vas-tu?
  D'où te vient cette audace?
De mon inflexible vertu
  N'espère point de grace.
En vain ma fureur lui parla.
  Mes efforts il devance.
La, re la, etc.

Ah! grands dieux, qui nous avez vus,
Pouvais-je mieux combattre!
Mais de ses cinq doigts je ne pus
En subjuguer que quatre.
Un seul, malgré moi, s'installa:
Je pâme, quand j'y pense.
La, re la, etc.

Par bonheur ma mère apparut,
Sans quoi j'étais perdue;
Car à la fin mon cœur s'émut,
Je me sentais rendue.
Le traître aussitôt détala
En grande diligence.
La, re la, etc.

CHANSON.

Des neuf Sœurs ancien marmiton,
R... comment punir ton audace!
Pour de nouveaux coups de bâton,
Je ne trouverais plus de place.

Banni de la société.
On ne sait où se réfugie
Ce Cynique décrédité,
Qu'on ne verra qu'en effigie.

Plus d'une fois fut ébauché,
Et dans mes vers, et dans ma prose,
Le portrait de ce débauché;
Mais j'en oubliais une chose.

Nul autre ne fut si pervers
Que de faire exprès la folie,
Afin d'infecter l'univers,
De prendre une femme jolie.

AUTRE.

J'ai choisi pour mon séminaire
La saison des plus vilains jours;
J'en sortirai, bergère,
Dans celle des Amours.
Si je vous croyais fière,
J'y resterais toujours.

AUTRE.

Que la table
Me paraît aimable!
Ce jus délectable
Rend tout agréable:
La tendresse
Succède à l'yvresse;
Bacchus et l'Amour
Sont fêtés tour-à-tour.

La bigotte,
La prude et la sotte
Changent bien de note,
Quand Bacchus les dote;
Le vin trote,
La vieille sirote,
Et dans ces momens
Croit n'avoir que quinze ans.
Que la table, etc.

C'est ainsi que Bacchus a son lot:
L'Amour, qui n'est pas sot,
Est de l'écot.
A tout âge,
On lui rend hommage,
Et souvent les ris
Sont sous les cheveux gris.
Que la table, etc.

AUTRE.

Pour un baiser ravi faut-il tant de colère?
Ce larcin indiscrèt que l'Amour m'a fait faire;
Charmante Églé, relève vos appas;
Cette aimable rougeur, ce timide embarras,
Vous rendent mille fois plus certaine de plaire.

Le tendre papillon, sur les fleurs les plus belles,
En dérobant l'éclat dont il orne ses aîles,
Par cent baisers ranime leurs couleurs;
Et bien loin, comme moi, d'éprouver des rigueurs,
Elles semblent briguer des caresses nouvelles.

DUO.

Mon amour prend un air sauvage,
Lorsque par hasard je vous joins;
Tout se ressent de l'esclavage
Où nous réduisent les témoins.
Je suis gêné dans } mon langage,
Je suis gênée en }
Et jusques dans les petits soins,
Un dur silence est mon partage.

COUPLET.

AIR : *Dans nos hameaux la paix et l'innocence.*

Le petit Dieu, folâtrant près des Parques,
Leur déroba le fuseau de mes jours.
Bientôt mon cœur en ressentit les marques,
Et mon printems coula dans les amours.
Mais cet enfant voltigeant sur la tonne,
Laissa tomber le fuseau dans le jus.
Bacchus le prend : quel sera mon automne?
Mes jours heureux sont filés par Bacchus.

AUTRE.

AIR : *De l'allure.*

D'un tetton enfantin,
Mon cousin,
Quand je vois la figure ;
Aussitôt le malin,
Mon cousin,
N'est plus en mignature ;
Mon cousin,
Voilà du malin l'allure,
Mon cousin ;
Voilà du malin l'allure.

COUPLETS

FAITS PAR UNE DAME

POUR L'ABBÉ DE GRÉCOURT.

AIR.

Lorsque le bel âge s'envole,
On a son recours à Bacchus ;
C'est avec lui qu'on se console
Des plaisirs qu'on ne ressent plus.
Un galant déjà suranné
Pour ce Dieu s'épuise en louange,
Et, vantant son goût raffiné,
Ne prêche que sur la vendange.

Mais il a beau faire et beau dire ;
Quand il se rabat sur le vin ,
On connaît que le pauvre sire
Est en amour sur son déclin.
Il est à bout, c'est un proscrit,
Qui, fuyant après sa défaite,
S'accroche à tout, quand il périt,
Et fait comme il peut sa retraite.

Jeunes cœurs, près d'une maîtresse,
Laissez couler vos plus beaux jours ;
Ne consacrez qu'à la tendresse
Des momens faits pour les amours.
Mais devient-on vieux ou cassé ?
Voici ce qu'en dit un grimoire :
Quand le tems d'aimer est passé,
C'est justement celui de boire.

RÉPONSE
DE L'ABBÉ DE GRÉCOURT.

Même air.

Belle R.... dont la malice
Vient de m'adresser ces couplets,
Trouvez-vous (rendez-moi justice)
Rien de suranné dans mes traits ?
A quoi tend donc un tel discours,
Et sur quoi mord votre critique ?
J'aime, je bois, je ris toujours,
Et n'ai rien de paralytique.

Me reléguer auprès des tonnes,
Quel téméraire jugement!
Apprenez qu'il est des automnes
Qui valent les plus doux printems.
Amour en gronde, je le sai,
Et, pour expier cette offense,
Il veut que vous fassiez l'essai
De mon amoureuse vaillance.

Vous qui devez moins que personne
Douter du pouvoir de vos yeux,
Pensez-vous donc qu'il vous pardonne
De ne vous pas connaître mieux?
De rajeunir un froid vieillard,
Tentez hardiment l'aventure.
De grace, mettez-moi de part,
Si vous en faites la gageure.

CHANSON.

AIR : *Du haut en bas.*

Par vos appas,
Vous avez décidé, Climène,
Par vos appas,
Ce qui causait tant de débats.
Le libre arbitre est chose vaine,
Puisque tout homme est à la chaîne
Par vos appas.

Sur tous les cœurs,
Vous régnez plus qu'on ne peut dire;
Sur tous les cœurs
Vos attraits sont toujours vainqueurs.
En vain on résiste, on soupire:
Vous affermissez votre empire
Sur tous les cœurs.

Ah! quel plaisir,
Si vous m'entraînez sur vos traces!
Ah! quel plaisir!
Je n'aurai plus d'autre desir.
Trop heureux que pour moi vos graces
Se fassent sentir efficaces!
Ah! quel plaisir!

RÉPONSE.

Même air.

Vous avez tort,
Tircis, de vous prendre à mes charmes;
Vous avez tort.
Pourquoi crier au feu d'abord?
Vous n'êtes pas fait aux alarmes:
Sur le champ vous rendez les armes.
Vous avez tort.

Je n'en suis pas,
Quand on veut me laisser tout faire;
Je n'en suis pas;
Je veux bien que l'on fasse un pas.
Efforcez-vous, tâchez de plaire,
Ou cherchez ailleurs votre affaire.
Je n'en suis pas.

En liberté,
Vous pouvez rester votre maître;
En liberté,
J'en fais autant de mon côté.
Apprenez à vous mieux connaître,
Vous goûterez la douceur d'être
En liberté.

Pour un desir,
Qui souvent en un moment passe,
Pour un desir,
Ne perdez pas un seul soupir;
Car si j'étais à votre place,
Je croirais peu mériter grace;
Pour un desir.

BOUQUET

A MADAME DE ....

Le jour de Saint-Jean :

En lui envoyant une paire de jarretières sur lesquelles était l'Amour en broderie, montant à l'échelle, et cette devise :

J'Y PARVIENDRAI.

AIR : *Contre un engagement.*

LE Dieu des dieux vainqueur,
Était dans l'espérance
De finir sa langueur,
Et son impatience.
Quand, plein de confiance,
Il trouva le moment
D'avoir sa résidence.
Auprès d'un lieu charmant.

AIR : *Toute la terre est à moi.*

AMOUR, à l'aide d'une Échelle,
Avait grimpé jusqu'au genou ;
Il s'attendait, ce maître fou,
A ne point voir Iris rebelle.
Chantant en grand émoi :
Je croi
Que toute la belle,

Que toute la belle
Est à moi,
Que toute la belle
Est à moi.

AIR : *Assis sur l'herbette.*

Ces cris d'allégresse
Réveillent Pallas.
La chaste déesse
D'abord gronde : Hélas !
Pauvre téméraire,
Quel est ce larcin ?
Que prétends-tu faire ?
Quel est ton dessein ?

L'AMOUR.

AIR : *Est ç'que ça se demande ?*

Quoi ! dans le chemin où je suis,
Tu veux que je t'instruise
De la route que je poursuis,
Et de mon entreprise !
Un peu plus haut,
C'est-là qu'il faut
Que bientôt je me rende.
Fi donc ! Pallas
Ni pense pas,
Est-ç'que ça se demande ?

PALLAS.

AIR : *La Curiosité.*

Tu ne toucheras point, qu'à peine à l'épiderme,
La beauté.
Amour sur le genou restera comme un terme ;
La rareté !
Et dans un vain espoir ton audace renferme
La curiosité.

L'AMOUR.

AIR : *Je n'saurais : je suis encore trop jeunette ; j'en mourrais.*

Quoi ! tandis que je m'occupe
A poursuivre mon projet,
Tu voudrois que, sous la jupe,
Je m'arrête à son jarret !
Je n'sçaurais.
Suis-je fait pour être dupe ?
J'en mourrais.

AIR : *Je suis un bon Jardinier.*

Des yeux fins, de la beauté,
D'attraits la variété,
Un esprit flatteur,
Un air séducteur,
Dans le geste et la danse ;

Tout cela de ma noble ardeur
Assûre l'espérance,
Lon, la,
Assûre l'espérance.

PALLAS.

AIR : *Quand Moïse fit défense.*

Il est vrai que Gaussin même
N'a jamais exprimé mieux
De tout l'amoureux systême
La force et le gracieux.
Mais quand ton Iris déclame
Et qu'elle montre tant d'âme,
Tu me trompes sur ce feu;
Le seul esprit fait son jeu.

AIR.

AIMABLE vainqueur,
Sauvons ton honneur;
Grimpe et passe vîte,
Pour chercher gîte
Auprès de son cœur.
Sur son estime
Pure et légitime,
Fonde ton bonheur.
Qu'elle ait en ce jour
Le rare avantage
D'avoir rendu sage,
Et fixé l'Amour.
Jure-lui bien

Que tu ne veux rien
Que sa bienveillance,
Et la jouissance
De son entretien.
Je te promets,
Pour ton abstinence,
Mille autres bienfaits.

L'AMOUR.

Aye, aye, aye, Jannette.

DANS la route jusqu'au cœur
Que Minerve me propose,
Comment n'a-t-elle point peur
Que je ne fasse une pause!
Aye, aye, aye,
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye,

PALLAS.

AIR: *Eh! vogue la galère.*

PETIT incorrigible,
Tu me fais enrager.
Puisqu'il n'est pas possible
De te faire changer,
Eh! vogue la galère, tant qu'elle pourra voguer.

L'AMOUR,

AIR : *Du haut en bas.*

J'y parviendrai :
Ma Jeannette, c'est ma devise;
J'y parviendrai :
Mais pas sitôt que je voudrai.
Votre vertu s'en scandalise.
Souffrez donc qu'elle s'humanise ;
J'y parviendrai.

LE MÊME, AUTREMENT.

A MADAME P....

Femme d'un maître des requêtes, pour le jour de Sainte Monique, sa fête, le 9 mai 1733.

L'AMOUR CHANTE.

AIR : *Non, il n'est rien de si beau.*

Que de peine à parvenir
Jusqu'au but où j'aspire !
Lorsque je crois le tenir,
Contre moi tout conspire.
Faut-il à chaque moment
Voir sur l'heureux passage
D'un entrepôt si charmant,
Retarder mon voyage ?

Que je contemple à gogo
  Ces deux pieds que j'adore.
L'un est celui d'Érato;
  L'autre de Terpsichore :
Mon œil, ils méritent bien
  Que sur eux tu t'arrêtes;
En dansant, je sais combien
  Ils ont faits de conquêtes.

En Espagne un assassin
  Suit la main criminelle
Qui toucherait à dessein
  Le pied de quelque belle.
Je pardonne cette loi,
  Quand la femme du traître
A le pied fait comme toi,
  Si cela pouvait être.

AIR : *De l'allure.*

De ce pied enfantin,
    Mon cousin,
Quand je vois la figure,
Je me promets soudain,
    Mon cousin,
Une autre mignature,
    Mon cousin;
Pressons, mon cousin, l'allure,
    Mon cousin,
Pressons, mon cousin, l'allure.

AIR : *Landerirette.*

Déja je dressais l'échelle,
Lorsque mes yeux et ma main,
Pour la jambe la plus belle,
Ont oublié le chemin
De son lanla, landerirette,
De son lanla, landerira.

Si Vénus l'avait eu telle,
Pâris n'eut pas attendu,
Pour terminer la querelle,
Que les appas il eût vu
De son lanla, etc.

AIR : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Ces jolis soutiens sont l'indice
D'un pas léger et dégagé;
Pour le reste de l'édifice,
J'en forme un charmant préjugé.

AIR : *Ah! madame Anroux.*

Ah ! voici par où
Je deviendrai fou,
Si tôt je ne grimpe ;
Ah! voici par où,
Si tôt je ne grimpe,
Je deviendrai fou.

AIR.

C'est la route de Cythère :
Que j'y cours vivement !
Oui, je veux dans un moment
Obtenir ce que j'espère.
Ah ! que j'y vas, ma bergère,
Ah ! que j'y vas gaîment !

AIR : *Que fais-tu, bergère, dans ce beau sejour ?*

De l'échelle à peine
J'étais au milieu,
Qu'une triste chaîne
M'attache en ce lieu.
Voyez quel outrage
On m'a fait ici !
Que dans mon voyage
J'ai mal réussi !

Otez donc l'entrave
Qui me serre trop,
Et que ton esclave
Aille, au grand galop,
De son trait unique
Te percer le cœur,
Et de sa Monique
Être enfin vainqueur.

AIR : *De Joconde.*

TANT que je demeure noué
Dessus ta jarretière,
Et qu'à mon échelle cloué
Je suis comme en brassière,
Qui fera valoir tes appas ?
Ton erreur est extrême.
Monique, tu ne penses pas
Que je suis l'Amour même.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

A mes chagrins, à ma voix lamentable,
Monique, hélas ! son oreille a fermé.
Puis-je espérer un tenus plus favorable,
Quand elle est sourde au tendre mois de mai ?

AIR : *Tandis que je dresse.*

CHIEN de téméraire,
Que voulais-tu faire ?
Chien de téméraire,
Quel était ton but ?
Trop hardi début :
Pouvais-tu jamais plaire ?
Chien de téméraire,
Quel était ton but ?

AIR : *Pour la Baronne.*

Je m'en console,
Si je suis garotté le jour.
Au déshabillé je m'envole :
Captif et libre tour-à-tour,
Je m'en console.

C'est l'espérance,
De rompre ce soir mes liens ;
Qui calme mon impatience.
A tantôt le plus grand des biens ;
C'est l'espérance.

BOUQUET
A MONSIEUR R.....

Le jour de Saint Pierre.

LE CHRÉTIEN,
AMI DE L'ANCIENNE DOCTRINE.

AIR : *Réveillez-vous.*

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, antique Foi ;
Empêchez la main ennemie
De semer sa nouvelle loi.

LA FOI.

AIR : *Dire que je sommeille,*

DIRE que je sommeille,
C'est me mettre en courroux.
Je ne dors point, je veille :
Sans cesse je pense à vous ;
Et je crois qu'il est tems,
Mes enfans,
Que l'Erreur tombe sous mes coups.

AIR : *Aux armes, Camarades.*

AUX armes, camarades,
Défendons des écrits
Follement proscrits.
Aux armes, camarades ;
Avec moi redoublez les coups.

Refrain.

O Pierre !
O Pierre !
Je suis morte sans vous.

SAINT PIERRE.

AIR : *Je ne veux plus être Bergère.*

J'ENTENDS la Foi qui m'interpelle,
M'appelle ;
Volons à son secours.
De toutes mes forces je cours

Sur ceux qui lui cherchent querelle,
J'entends la Foi qui m'interpelle,
M'appelle;
Volons à son secours.

AIR : *Des Trembleurs.*

FRÈRE Paul, garde ma porte :
Si l'on s'en fâche, qu'importe?
Il faut que je me transporte
Dans le pays des humains.
Une guerre me lanterne;
J'apprends qu'une Foi moderne
De l'antique Foi se berne :
Ces rivales sont aux mains.

AIR : *Or nous dites, Marie.*

BON jour, Foi primitive,
Eh! quoi! tu fonds en pleurs!
Qu'est-ce donc qui t'arrive?
Conte-moi tes douleurs.

LA FOI.

Suite de l'AIR.

UNE nouvelle école,
Depuis plus de cent ans,
Change, énerve et bricole
Tous mes enseignemens.

SAINT PIERRE.

AIR : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

QUELLE indigne politique !
Parler mal et penser bien,
Avoir la bouche hérétique,
Quand on a le cœur chrétien !
Foi pure, dis-moi, ma chère,
Ce qu'ici-bas je dois faire,
Pour établir une paix
Que rien ne trouble jamais.

LA FOI.

AIR : *La bonne aventure, ô gué !*

DE me faire triompher
Il n'est pas facile ;
En vain je veux étouffer
L'Erreur indocile.
Je la terrasse par-tout ;
Mais pour en venir à bout,
Il faut un concile
O gué !
Il faut un concile.

AIR : *Serre la ba bi.*

COURAGE, ne recule pas ;
Serre la ba bi bo bete,
Ami Céphas,
Et que l'Erreur soit défaite ;
Serre la ba bi bo bete,
Serre la ba bo li ta.

AIR.

EH! grand merci,
Mon papa,
Si le démenti,
Le Pape a,
Si le démenti
Le Pape a.

SAINT PIERRE.

AIR : *Quand je suis dans mon corps de garde.*

AVANT que le clergé s'assemble,
Donnons-nous quelque mouvement ;
Mais tu devrais bien, ce me semble,
Me procurer un logement.

LA FOI.

AIR : *Réveillez-vous.*

OUI, Pierre, je vais tout-à-l'heure
Te faire connaître un ami,
Qui dans sa charmante demeure,
Ne te verra pas à demi.

AIR : *J'ai fait l'amour, c'est pour un autre.*

IL s'écriera : mon cher patron,
O jour de bénédiction!
Vous venez, quand chacun s'apprête
A bien célébrer votre fête.

AIR : *De Joconde.*

DANS la probité de l'époux
La vertu de l'épouse,
D'un commerce facile et doux,
De ses devoirs jalouse;
Dans une famille en tout point
D'aimable caractère,
Comment ne trouverais-tu point
De quoi te satisfaire?

SAINT PIERRE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

JE suis en fort bonne maison;
Il faut que je m'y tienne.
Non, je n'y vois rien que de bon;
La doctrine en est saine.

LA FOI.

AIR : *Il lui faudrait un biscuit.*

DISONS-LUI tous grand merci;
Car il aime, il aime, il aime,
Disons-lui tous grand merci,
Car il aime
A rester ici.

AIR : *O reguingué!*

OR prions tous le doux Sauveur,
Que son voyage ait du bonheur.

O reguingué, ô! lon, lan, la!
Et qu'au Ciel on ne le rappelle
Qu'après la paix universelle.

CHANSON.

Sur la naissance du duc d'Anjou.

AIR : *Nous Jouissons dans nos Hameaux.*

Rassemblons les jeux, les plaisirs :
  Que l'abondante joie,
Pour le comble de nos desirs,
  Aujourd'hui se déploie :
A l'eclatant bruit du canon,
  J'ai dit : l'affaire est bonne :
Et cette fois c'est un garçon
  Que la reine nous donne.

Rions, folâtrons et dansons,
  Attroupons nos voisines;
Réveillons les plus joyeux sons,
  Et nos chansons badines :
Dans ce jour de félicité
  Il faut que la police
De sa grande sévérité
  Nous fasse un sacrifice.

Mamans, qui trop austèrement
  Prenez garde à vos filles,
Pardonnez à l'honnête amant
  De petites vétilles;

Qu'il se souvienne que, le jour
De l'heureuse naissance,
Il a juré son tendre amour
Et sa persévérance.

Que l'assurance de la paix,
Et la fertile année,
Fassent célébrer à longs traits
La France fortunée;
Mais le cher poupon étant joint,
Rend la fête complette.
Ce soir il ne restera point
De vin à la guinguette.

Vive du nouvel Enfançon
L'incomparable mère;
Vive la royale maison,
Qu'elle croisse et prospère:
Renouvellons-lui notre foi;
Que dans tout le royaume
On entende: vive le roi,
Et le père OEconome!

RONDE

SUR LE MÊME SUJET.

AIR : *Et lon lan la, ma Belle, dondé.*

Ça, payez-moi, car j'ai gagné,
Et lon lan la, ma belle dondé;
La reine un garçon a donné;
Vertu de ma vie!
Haut le pied gai!
Et lon lan la, ma belle dondaine,
Et lon lan la, ma belle, dondé.

La reine un garçon a donné,
Et lon lan la, etc.
Salut et gloire au nouveau né;
Vertu de ma vie! etc.

Salut et gloire au nouveau né,
Et lon lan la, etc.
Il est duc d'Anjou désigné;
Vertu de ma vie! etc.

Il est duc d'Anjou désigné,
Et lon lan la, etc.
Il est beau comme son aîné;
Vertu de ma vie! etc.

Il est beau comme son aîné,
Et lon lan la, etc.
Et fort bien proportionné;
Vertu de ma vie! etc.

Et fort bien proportionné,
Et lon lan la, etc.
Qu'il va bien être gouverné!
Vertu de ma vie! etc.

Qu'il va bien être gouverné!
Et lon la la, etc.
Sur un gros tetton cantonné;
Vertu de ma vie! etc.

Sur un gros tetton cantonné,
Et lon lan la, etc.
Il est comme un déterminé;
Vertu de ma vie! etc.

Il est comme un déterminé,
Et lon lan la, etc.
Quittons tous notre air refrogné,
Vertu de ma vie! etc.

Quittons tous notre air refrogné,
Et lon lan la, etc.
Je veux, de pampres couronné,
Vertu de ma vie! etc.

Je veux, de pampres couronné,
Et lon lan la, etc.
Et près d'un tonneau confiné,
Vertu de ma vie ! etc.

Et près d'un tonneau confiné,
Et lon lan la, etc.
Etre huit jours à mon dîné ;
Vertu de ma vie ! etc.

Etre huit jours à mon dîné,
Et lon lan lan, etc.
Manon, ton contrat est signé ;
Vertu de ma vie !

Manon, ton contrat est signé,
Et lon lan la, etc.
Ma femme, tout est pardonné ;
Vertu de ma vie ! etc.

Ma femme, tout est pardonné,
Et lon lan la, etc.
Viens prendre un baiser façonné ;
Vertu de ma vie ! etc.

Viens prendre un baiser façonné,
Et lon lan la, etc.
Ce jour au plaisir destiné ;
Vertu de ma vie ! etc.

Ce jour, au plaisir destiné,
Et lon lan la, etc.
Ne devrait point être borné;
Vertu de ma vie! etc.

CHANSON.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

Vénus est huit jours à Cythère:
Qu'elle est belle et qu'elle est peu fière!
Mais l'Amour est tout étourdi
En voyant les feux qu'elle inspire,
Et nul de nous assez hardi
Pour lui déclarer son martyre.

C'est pour punir ton injustice,
Spirituelle protectrice,
Que l'Amour t'ôte la santé;
Mais, quoiqu'il se venge et qu'il gronde,
Dans tes yeux le signe est resté;
Ils en font part à tout le monde.

Notre Hébé, badine au suprême,
Et plus enfant que l'Amour même,
Fait sans cesse niche à quelqu'un;
Mais, parmi tout son badinage,
Dieu des cœurs, elle en ignore un
Que j'aimerais bien davantage.

Blanche maman, fraîche et dodue,
Pardonne au fou qui t'a mordue :
Il est bon diable, en vérité.
Epris de ton doux caractère,
Il te quitte de ta beauté ;
Ton humeur suffit pour lui plaire.

Vous croyez qu'à la reine mère
Le plus beau couplet va se faire ;
Il est vrai, le sujet m'est cher ;
Mais son seul regard me rend blême.
Je la chante entre cuir et chair,
Et m'en fais finesse à moi-même.

Déon va me chanter la gamme
D'oublier sa sincère dame,
Qui fait l'ornement de ces lieux ;
Mais ses appas sont un mystère.
Ainsi je ferai beaucoup mieux
De vivre en paix et de me taire.

CHANSON.

AIR : *Je sens un certain je ne sais quoi.*

Sur ton beau sein, sur ton minois,
De Paphos la déesse
Versa la beauté, la jeunesse,
Tandis qu'Amour, en tapinois,
Formait ton joli je ne sais qu'est-ce ;
Formait ton joli je ne sais quoi.

Sitôt qu'on me parle de toi,
Mon aimable maîtresse ;
Tout rit, tout plaît, tout m'intéresse,
Et même jusqu'aux bouts des *doigts*,
Je sens, etc.

Lorsqu'on a rangé sous sa loi
L'inhumaine maîtresse,
Insensiblement l'amour baisse,
Et l'on ne garde plus sa foi,
Que par un certain je ne sais qu'est-ce, etc.

Par la morbleu ! peste de moi !
Peste de ma faiblesse !
Mon cœur redouble de tendresse :
Mais son ministre, en désarroi,
N'est plus qu'un certain, etc.

BOUQUET

EN POT-POURRI,

Sur l'envoi d'une palatine à madame PONCHER, *par un inconnu.*

LE premier jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie :
Je me trouve tout sublimé

Le premier jour du mois de mai;
En palatine transformé,
L'Amour par mon ordre s'écrie:
Le premier jour, etc.

Que veut dire cela? *bis.*
Et qui pour moi soupire!
O lire, ô lire, etc.

C'est un moine de Clairvaux (1),
Ho, ho!
Qui, lisant dans sa rubrique,
Et trouvant qu'en ce mois chaud,
Ho, ho!
Arrivait Sainte Monique,
Du couvent
Prend l'argent
Destiné pour sa tendresse,
Et pour la grande-maîtresse
Achette tout du plus beau,
Ho, ho, etc.

AIR: *O reguingué!*

Vous souvient-il à Passenay
De ce quart-d'heure fortuné,

(1) Cette dame avait une terre auprès, et les moines l'appelaient leur Grande-Maîtresse.

O reguingué,
O lon lan la !
Où je disais : Belle Diane,
Que mon cœur n'est-il diaphane ?

Même air.

Vous verriez au travers le sein
De mon cœur l'amoureux dessein,
O reguingué, etc.
Vous verriez la secrette flamme
Qui pour vous me consume l'ame.

AIR : *Du Biribi.*

OUI, c'est le gros père Clément;
(D'abord vous allez croire)
Qui vous fait ce petit présent,
Ou bien père Grégoire.
Nullement, c'est frère Fredon;
La Faridondaine, etc.
Qui voudrait être père aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : *Jean de Vert.*

AH ! voyez donc comme il s'y prend,
Ce jeune téméraire !
Son froc n'est-il pas le garant
De ne jamais me plaire ?

Moine, réprimez votre ardeur;
J'aimerais mieux donner mon cœur
A Jean de Vert.

AIR: *D'un Noël.*

SOINDRE, ne vous fâchez pas:
Vos appas
Ont fait éclorre une flamme:
Ce présent vient d'un abbé;
C'est Thisbé
Qui le reçoit de Pirame.

AIR: *De la Barbe blonde.*

POUR un abbé, fût-il un ange,
Aurait-il le parfait mélange
Des plus exquises qualités,
Mon cœur se sentirait de glace;
Et j'en connais des plus vantés
Qui n'ôsent m'y demander place.

AIR: *Marote fait bien la fière.*

MONIQUE fait bien la fière,
Son goût est trop délicat;
Sachez, madame,
Que l'oriflamme,
De Cupidon, c'est un Rabat
Monique, etc.

AIR : *D'un Noël.*

MAIS, n'est-ce point Châtillon,
(Pourquoi non)!
Ou Sur-l'Aube qui badine?
Ne serait-ce point Mailly?
Ou Signy (1),
Qui donnent la palatine?

AIR : *De Grimaudin.*

VOUS avez raison, c'est nous quatre,
Chère Poncher;
Et nous avons pensé nous battre,
Pour s'arracher
Le plaisir de vous présenter
Le bouquet qui vous fait chanter.

Même air.

NOS louanges sont méritées
Par votre humeur,
Par vos manières enchantées,
Par le bon cœur,
Qui, sans cesse, met en crédit
La finesse de votre esprit.

(1) Ces quatre personnes étaient amies de la dame.

AIR : *D'Opéra.*

Vous voulez me surprendre :
Mais je ne puis m'y rendre ;
J'aurais bien prévu vos détours,
Moi qui vous vois tous les jours.

AIR : *De Joconde.*

De quatre jeunes colonels,
Dont vous faites conquête,
Recevez les vœux solemnels
Au jour de votre fête.
Agréez le présent nouveau
De cette palatine,
C'est le signal ou le drapeau
D'une guerre intestine.

Refrain.

Je ne saurais,
Je suis encor trop jeunette,
J'en mourrais.

VAUDEVILLE.

Bannissons la raison sévère,
Un cœur, pour le plaisir formé,
N'a qu'à suivre ce que suggère
Le premier jour du mois de mai ;
Et tré, tré, trémoussez-vous, bergère.
Il faut se tré, tré, trémousser.
Qu'a-t-on de mieux à faire?

CHANSON.

Quand le badin *Grécourt*
Sur le degré court
Après sa tendre amie,
Elle tombe et bientôt s'écrie :
Hélas! qu'il est à mon gré court,
Le doux plaisir dont mon ame est ravie!

VAUDEVILLE.

LA MORT AUX RATS,

Contre les calamités de la vie.

L'ennui me dévore
De tous les côtés;
On ne voit éclorre
Que calamités.
Mon cher flacon, mon cher flacon,
Viens à mon aide; belle Fanchon,
Belle Fanchon, dans tes yeux fins,
Je lis le remède à tous mes chagrins.

La vie est une ombre;
Le tems qui s'enfuit
Me rend le jour sombre
Autant que la nuit.
Mon cher flacon, etc.

D'avoir l'humeur noire
N'ai-je pas raison ?
On ne sait qui croire,
Tout est trahison.
Mon cher flacon, etc.

Ma femme ne parle
Que messe et sermon,
Et son valet Charle....
Le dirai-je ? ....Non :
Mon cher flacon, etc.

Ma fille Julie,
L'honneur du quartier,
Suit en Italie
Un jeune officier ;
Mon cher flacon, etc.

Dans mon domestique
On se rit de moi ;
Mon abbé laïque
M'impose la loi,
Mon cher flacon, etc.

Mon grand mousquetaire,
A vingt ans au plus,
Au jeu de Cythère
Est déjà Plutus.
Mon cher flacon, etc.

Au dernier système
Mon bien s'est perdu ;
Ma table est la même ;
Il ne m'est rien dû.
Mon cher flacon, etc.

Mon juge me presse :
Adieu mon procès ;
Car chez sa maîtresse
Je n'ai nul accès.
Mon cher flacon, etc.

La guerre allumée
Nuit à mon repos,
Une double armée
Veut doubles impôts.
Mon cher flacon, etc.

Payant le dixième
De mon revenu,
Je paye l'unième
Que j'en aurais eu.
Mon cher flacon, etc.

Il n'est plus de guide
Qu'un vil intérêt ;
La faveur décide
Tout comme il lui plaît.
Mon cher flacon, etc.

Je vois le pillage,
Les rangs confondus;
Au dur esclavage
Nous sommes rendus.
Mon cher flacon, etc.

D'un bien de mon père
L'habile fermier
A mis son enchère
Au domaine entier.
Mon cher flacon, etc.

Pour emplir ma bourse
Je n'ai désormais
Aucune ressource
Qu'un ancien laquais.
Mon cher flacon, etc.

A coups de pantoufle
Je veux écrâser
Ce riche maroufle
Que j'ai vu gueuser.
Mon cher flacon, etc.

La mélancolie
Ma mort veut hâter,
Mais quelle folie!
Vivons pour chanter:
Mon cher flacon, etc.

Mes amis intimes,
Écoutez ma voix;
Que ces deux maximes
Soient vos seules loix:
Mon cher flacon, etc.

CHANSON (1).

Mes chers amis, consolez-moi, *bis.*
La mer a pris tout mon convoi.
Adieu mes tartanes, adieu mes canons.
Non, je n'irai point, je n'irai plus,
Je n'oserais;
Non, je n'irai plus en Navarrois,

Au bord à jamais vont rester *bis.*
Les affuts tout prêts à monter.
Adieu, etc.

Vive l'eau de Saint-Sébastien, *bis.*
Car, pour l'eau de mer ne vaut rien,
Adieu, etc.

J'allais pourtant bien volontiers *bis.*
Joindre des roses à mes lauriers.
Adieu, etc.

(1) Cette chanson, qui est sûrement de Grécourt, fut vraisemblablement faite lors de la guerre contre l'Espagne du tems de la Régence.

J'eusse fait ce siége en dix jours, *bis.*
Quoiqu'en novembre ils soient bien courts.
Adieu, etc.

Qui diable a donné ce conseil? *bis.*
Chacun enragé en cas pareil.
Adieu, etc.

Vient-il de Paris, ou d'ici? *bis.*
Non; c'est Dieu qui le veut ainsi.
Adieu, etc.

Je quitte ce vilain séjour, *bis.*
Pour aller mentir à la Cour.
Adieu, etc.

Je vais rendre compte au régent *bis.*
Du bon emploi de son argent.
Adieu, etc.

Les déserteurs, et les chevaux *bis.*
Marquent le fruit de mes travaux.
Adieu, etc.

Si je revenais ce printems, *bis.*
Je ne dirais plus : mes enfans,
Adieu mes tartanes, adieu mes canons;
Non, je n'irai point, je n'irai plus,
Je n'oserais;
Non je n'irai plus en Navarrois.

CHANSON.

AIR : *Des Fanatiques.*

Je ne vois rien de si badin,
De l'un à l'autre pôle,
Que mon aimable Catin ;
Cette petite folle,
Crainte de gâter son teint,
Baise sur la parole.

AUTRE.

Fière Iris, que ce divin jus
Dans un sommeil heureux me plonge !
Vous m'offensez par un refus,
Je me vengerai par un songe (1).

(1) Nous avons trouvé cette petite chanson dans une lettre adressée à M. de Lasserré. L'auteur demande à son ami un air qui puisse se chausser comme un bas de poil de chèvre avec ce quatrain.

POESIES

DIVERSES.

LA LOUANGE

ET L'ADULATION,

A l'honneur du Cardinal DE FLEURY.

En m'amusant, je voudrais mettre en rimes
Épître, Fable, ou quelque Fiction,
Sur la Louange et l'Adulation;
Mais le public les prétend synonymes,
Et me soutient qu'ayant un même but,
Toutes les deux l'intérêt pour principe,
C'est l'esprit seul qui pour lors s'émancipe,
Et non le cœur qui paye le tribut;
Ce serait donc une chose impossible
Que de louer sans être adulateur?
Oui, répondit-il, *il n'est aucun auteur*
Dont en ce cas l'art ne soit trop visible.
Quoi! par exemple, un ministre d'état,
Par ses travaux, ses soins, sa vigilance,
Fait à l'Europe adopter sa balance,
Est le conseil de chaque potentat;
Par les ressorts d'une prudence extrême,
L'enchaînement des projets mesurés,

Voit en secret ses desseins assurés,
Et sourdement fait mûrir son système;
Donne à la France une agréable paix,
Et ne suspend la joie impatiente,
Que pour offrir à notre vive attente
Le doux espoir d'en jouir à jamais;
Dans son repos, actif, infatigable,
Sans cesse tient le royaume en sa main;
Est tout à tous, compatissant, humain,
Vaste génie autant qu'impénétrable;
Foule à ses pieds les présens de Plutus,
Mais les prodigue à l'honneur de son maître;
Et, dans le rang le plus haut, ne veut être
Grand qu'en mérite, et riche qu'en vertus;
Aux qualités propres au ministre
Unit les dons de la société,
Et de l'accord de leur variété;
Dans tous les tems forma son caractère.
Quoi! pareil homme on n'osera louer!
Et l'on diroit que c'est la gentillesse
D'un écrivain, ou la fine souplesse
Qui complimente, et veut amadouer!
Je t'interpelle, est ce toi, Flatterie,
Qui m'as conduit en traçant ce portrait?
Regarde bien, et sur le moindre trait
Trouvera-t-on censeur qui se récrie?
Peut-être encor : tout Français ne doit point
A ce héros adresser des louanges;
Empruntât-il la voix même des anges,
Il resterait du soupçon sur ce point.

Mais c'est sans fard que l'on voit se répandre,
A son sujet, le cœur de l'étranger :
De sa louange on ne peut mal juger,
En le flattant, qu'en pourrait-il attendre !
Il est donc beau de voir la vérité
Des nations lui rendre les hommages,
Et les forcer à joindre leurs suffrages
Pour confirmer son immortalité.

LE PLAISIR ET LA SAGESSE,

A mademoiselle DE CHATEAUTHIERS.

Le folâtre Plaisir s'était mis en chemin,
Pour visiter les lieux de son domaine,
Et de son pied léger, il arpentait la plaine,
Aussi vîte qu'un trait échappé de la main.
Son dos chargé d'une mallette,
Voiturait divers instrumens
Propres aux divertissemens :
Une corde servant au jeu d'escarpolette,
Force raquettes et volans,
Cartes et dez sur-tout, remèdes excellens
Contre le sommeil léthargique :
Des masques, des romans, des livres de musique,
Que sais-je enfin ! tout l'attirail
Qui sert à détourner les hommes du travail.
Dans son chemin il trouve la Sagesse
Qui méditoit au coin d'un bois.
Quoi ! madame, c'est vous !... C'est moi.

Quelle allégresse!
Qu'avec douceur je vous revoi !
Depuis l'age d'or, ce me semble,
On nous vit rarement ensemble.
Vous me fuyez, Plaisir.. Vous me grondez toujours,
Sagesse; sans cela, vous seriez mes amours.
A qui tient-il, dit l'immortelle,
Qu'entre vous et moi désormais
L'amitié ne se renouvelle?
Allons, jurons-nous donc une ardeur mutuelle :
Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence,
Ils se mirent à voyager.
La nuit vint; il fallut chercher à se loger.
Ils virent un château d'assez belle apparence,
Et résolurent, de concert,
D'aller chez le Seigneur demander le couvert.
Dans les routes de l'avenue,
La dame du château prenait alors le frais :
Coquette, s'il en fut jamais,
Le folâtre Plaisir lui donna dans la vue;
Bonne table, bon lit, tout lui fut préparé.
La Sagesse fut mal reçue :
On l'envoya loger chez monsieur le curé,
Où nous dirons, par parenthèse,
Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
Après un fort léger sommeil,
Du Plaisir paresseux elle attend le réveil.
Il sort vers le midi des bras de son hôtesse,
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.

Voilà le couple pélerin
Qui se rassemble encore et se met en chemin.
Nulle malheureuse aventure
Ne troubla leurs plaisans propos.
Sur le point que la nuit ramène l'ombre obscure,
Autre château se présente à propos :
C'était le séjour d'une prude,
Qui, lasse du tracas mondain,
Se plaisait dans la solitude.
Cette dame parut, et d'un abord fort rude,
Repoussa le Plaisir badin ;
A la Sagesse seule elle tendit la main.
Le Plaisir, rebuté, porta sa lassitude
Au cabaret le plus voisin.
Quelle infortune est donc la nôtre!
Dirent nos voyageurs au matin rassemblés.
Il faut que des humains les esprits soient troublés,
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.
N'est-il point sous le ciel quelque séjour heureux
Où nous soyons reçus tous deux?
Contre le mauvais goût le beau couple s'emporte,
Et, mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante Chateauthiers.
Son extrême beauté, sa brillante jeunesse,
Promettaient au Plaisir un favorable accueil.
Cette même raison fit trembler la Sagesse,
Que jeunesse et beauté mirent souvent en deuil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment!

Quand la belle, d'un air affable,
Fit à tous deux ce compliment :
Venez Plaisir, venez Sagesse ;
Vous avez trouvé votre hôtesse.
J'aurai chez moi place et tems pour tous deux,
Pourvu qu'abandonnant cette critique austère,
Et cet air trop impérieux,
La Sagesse soit moins sévère,
Et s'apprivoise avec les Jeux.
J'espère que, dans ma retraite ;
J'affermirai votre union :
Mais fesons un marché, pour n'être pas sujete
A fréquente discussion.
Conditions se font, nul n'ôse s'en défendre :
Chacun, bien entendu, met quelque peu du sien.
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.
Qui plus des deux sur soi dut prendre ?
Je ne le dirai pas ; chacun s'en trouva bien.
La Sagesse fut gaie, et le Plaisir modeste,
Et dans son propre appartement,
Sans que jamais survînt nul altercas funeste,
La belle pour toujours marqua leur logement.
La Sagesse eut le lit ; le Plaisir, tout le reste...
Tout le reste étoit grand ! Oui, mais tout bien compté,
(J'en atteste la foi des hommes)
Le Plaisir du siècle où nous sommes,
N'est pas toujours si mal traité.

LA MÉTEMPSY...

D'ORPHÉE,

Par le Chantre de Saint-Martin,

A MADAME LA COMTESSE DE B***.

Sais-tu bien, charmante Comtesse,
Quel est celui dont, depuis peu,
Tu fus la gracieuse hôtesse?
Celui qui, rappelant le jeu
D'une lyre à ses doigts rebelle,
Pour une Eurydice nouvelle,
Se vit brûler d'un nouveau feu.
Jadis, le maître du Parnasse,
J'eusse fait en grec, en latin,
Des vers pleins d'esprit et de grace:
De l'Amour le petit lutin,
Fier de ma poétique audace,
Par son badinage enfantin,
Dans tous les cœurs se fesait place;
Mais, hélas! cruelle disgrace!
Un pythagorisme certain,
A fait du grand chantre de Thrace,
Le grand chantre de Saint-Martin.
C'est donc en vain que tu recherches,
Pauvre Orphée, ainsi qu'autrefois,
L'art de faire danser des bois,
A peine animes-tu des perches.

[illegible]te,
E[illegible] qu'elle cause,
Toi seule en mes vers j'ai chanté,
Toi seule aussi tu m'as tenté,
Et depuis ma Métempsycose,
A rien de friand n'ai tâté.
Mais, plus habile qu'une fée,
Tu peux changer mon mauvais sort.
De trop bons vers me causèrent la mort,
Que de mauvais fassent revivre Orphée.

LE SCRUTIN.

Mercure, au retour de sa ronde,
Fit rapport au conseil des dieux,
Qu'il existait dans ce bas monde
Mortelle plus parfaite qu'eux.
C'était la belle et jeune Aminte
Que dénonçait l'accusateur,
Et qu'il assignait en complainte
Des dons de l'esprit et du cœur.
Pour en juger, on lut la liste
Des excellentes qualités;
Et, jusqu'au bout, le nouvelliste
Ne disait jamais : Arrêtez.
Elle est vraiment trop accomplie,
Dirent les dieux : soyons jaloux
De cette humaine énorgueillie,
Qui sûrement se rit de nous.
Minerve, d'un air de rancune,
Met les vertus dans un scrutin,

Et veut que le sort en ôte une.
Des juges le plus enfantin
Fut choisi pour y satisfaire ;
Mais l'Amour d'un coup en fit deux,
Car la vertu, qu'il sut soustraire,
M'empêchait seule d'être heureux.

ORIGINE

DU VERMILLON DE LA ROSE.

La rose, des jardins la fleur la plus charmante,
Croissait parmi les champs sans beauté, sans couleur.
Elle ne paraissait que sous une pâleur
Qui n'attirait les yeux, ni d'amant, ni d'amante ;
Mais, par un incident nouveau,
Amour lui procura son coloris si beau.
Au siècle que les dieux fesaient l'amour en terre,
Adonis Cyprien, bel enfant de Myrrha,
Qui comptait pour ayeul son père Cynira,
Captiva tellement la reine de Cythère,
Que, n'ayant plus d'égard à sa divinité,
A son pouvoir suprême, à sa haute naissance,
Elle mit tous ses vœux et sa félicité
A ne voir qu'Adonis, à vivre en sa puissance.
Oh ! que l'Amour rend insensés
Les cœurs qui de ses traits sont une fois blessés !
N'en exceptons dieux, ni déesses,
Mettons tous les amans, quels qu'ils soient, au niveau.

Qu'un dieu près d'une belle eût toutes nos faiblesses,
L'exemple n'était pas nouveau.
Un jour donc qu'éloigné des yeux de son amante,
Adonis dans un bois pressait un sanglier,
Que le monstre en fureur, sous le fer meurtrier,
Le ronge à belles dents, se débat, se tourmente,
Adonis, qui déjà le croyait atterré,
En fut lui-même déchiré.
Vénus, de la voûte céleste,
Entend les cris de son amant.
La déesse pressent l'accident trop funeste.
Que ne craint pas un cœur qui chérit tendrement!
Elle en ressent le coup; même atteinte mortelle
Perce le cher amant et l'amante immortelle.
Mais tandis qu'éperdue elle court vers ces lieux,
Pour lui dire du moins les plus tendres adieux,
L'épine d'une rose (ô puissante merveille)!
S'enfonce dans son pied, et le sang de Cypris,
Imprime une teinte vermeille
A la rose autrefois sans couleur et sans prix.
C'est à quoi nous devons la beauté de la rose,
Teinte d'un sang si précieux.
Les Grâces ont formé ce chef-d'œuvre à nos yeux,
Et l'Amour fut l'auteur de la métamorphose.
Par un mot que tout bas Tircis dit à Philis,
Elle change en rougeur la blancheur de ses lys.
On l'admire, on s'étonne, on en cherche la cause:
Rappelons ce qui vient d'être dit de la rose.
Amour, un peu frippon, dans un petit recoin,

Sans y chercher tant de mystère,
N'avait-il point fait, sans témoin,
En badinant, piquer sa mère ?
Car, quand deux jeunes cœurs ne paraissent que deux,
C'est que l'on ne voit pas toujours au milieu d'eux.

LE JEUNE CHASSEUR ET LE RENARD;

Fable, Conte, ou Allégorie, tout comme on voudra.

En face d'un fameux château,
Est une montagne escarpée,
Où mainte volatille, au retour d'un côteau,
Par le plomb meurtrier est souvent écharpée.
Là, le jour de la Saint-Hubert,
Pour qu'on ne fût pas pris sans verd,
Grande chasse fut assignée.
Déjà le fils de la maison
Renouvelle sa pierre ignée,
Et de gibier veut faire une insigne moisson.
Ce fils, *autem*, est très-aimable.
Figure, minois, agrémens,
Génie aisé, humeur affable;
Au surplus affligé d'environ dix-sept ans.
S'il était plus petit et sa sœur plus âgée,
Ma plume s'était engagée
D'en faire une Vénus, avec un Cupidon :
A leur charmant papa j'en eusse offert le don;

Mais revenons à notre chasse :
Chacun se tenait à sa place,
Lorsque le jouvenceau s'écria tout d'un coup,
Qu'il voyait un renard : il en montra la trace.
La compagnie en rit beaucoup ;
A le railler chacun s'attache :
Toutes les langues sont en train ;
Il n'est trait qu'on ne lui détache,
Jusqu'à lui soutenir, d'un ton vif et mutin,
Que le pauvre garçon avait dit à la fin,
Que ce renard avoit une moustache,
La barbe blanche et faite en capucin.
Par un esprit de complaisance,
Notre jeune chasseur prenait en patience
Les coups portés
Contre son ignorance.
Heureusement était à ses côtés
Minerve déguisée. Elle prit sa défense,
Et son ordinaire éloquence
Appaisa les plus emportés.
Écoutez, leur dit-elle : à son récit sincère
Ajoutez plus de foi.
C'est une allégorie entière.
Eh ! messieurs, dites-moi,
Par ce renard, pourquoi
Ne veut-on pas qu'il parle de son père ?
C'est là l'énigme : je le croi.
De son esprit on connaît la finesse
A la ville, comme à la cour ;
Dans le cœur des humains il n'est aucun détour,

Aucune ruse, aucune adresse
Qu'il ne démasque et ne mette en son jour;
Voire mêmement en amour,
Il eut trop de manége et d'art et de souplesse,
Pour ne pas toujours suivre avec délicatesse
Ces faux fuyans dont use une maîtresse,
Dans lesquels, comme dans un four,
Il sait enrôler sa tendresse.
Voilà le renard qu'il a vu.
La barbe blanche et cette moustache ample
N'est autre chose que l'exemple
D'un talent dont il est pourvu;
J'entends par-là l'expérience
Qui devance
L'âge que tout autre aurait eu
Avant d'avoir tant de science.
L'orgueilleuse moustache est le symbole encor
D'une ancienne et guerrière race,
Qui, remontant jusques au siècle d'or,
A fourni des héros qu'aucun autre n'efface.
Du chasseur tant raillé, que dites-vous, railleurs?
A-t-il tout le tort qu'on lui donne?
D'ailleurs,
Il pouvait bien parler de sa propre personne.
Fin renard est qui ne le paraît point.
C'est le grand point,
Quand un air ingénu fait penser que nous sommes
Les moins rusés de tous les hommes:
Car alors les plus grands esprits,

Dans leurs piéges tendus, y sont les premiers pris.
Bref, regardez-le bien; si nous en voulons croire
Sa taille, son âge, son nom,
Bientôt n'est-il pas vrai qu'il doublera l'histoire
Des brûlans Renards de Samson ?

LA PEINE ET LE PLAISIR.

Ces jours passés, à la table des dieux,
On demandait si rien ne pouvait être
Tout à la fois pénible et gracieux.
D'abord Comus, d'un air de petit-maître,
Dit : le plaisir n'est jamais sans douleur.
Lorsque je suis au jardin de Cythère,
Et que j'y cueille une trop tendre fleur;
Car... Mais Minerve, avec un ton sévère,
L'interrompit : quoi donc ! ce jeune fou
Aura toujours le badinage en tête !
Voici le fait ; là bas (je sais bien où)
Belle mortelle à son départ s'apprête;
Mortelle à qui mes vertus j'ai donné,
Et qu'on doit croire être une autre moi-même.
Bientôt sera Paris abandonné;
Il faut aller voir deux filles qu'on aime;
Et pour un an perdre aussi sa moitié.
Quel doux plaisir, et quelle peine amère,
Par les effets d'une double amitié,
Vont ressentir et l'épouse et la mère !

LA PEINE ET LE PLAISIR.

AUTREMENT.

PHILOSOPHES, prenez-y garde ;
La peine et le plaisir sont comme les couleurs :
Le différent émail des fleurs
Vient de l'œil seul qui les regarde :
Ainsi ces deux rivaux ne sont point dans l'objet.
Vous pensez autrement. Quelle erreur est la vôtre !
Puisqu'en bien comme en mal la même chose fait
Plaisir à l'un, et peine à l'autre.

LE COLLIER.

LES perles, ce tribut des mers,
De Thétis forment la parure ;
D'un croissant pétillant, qui jete des éclairs,
Diane orne sa chevelure,
Et d'Ariane dans les airs
On voit rayonner la coiffure.
Mais, malgré tous ces ornemens,
Diane a toujours l'air sauvage ;
La pâleur de Thétis glacerait mille amans ;
Et celle, dont Bacchus a réparé l'outrage,
Se sent d'avoir pleuré long-tems.
A la seule Vénus les Destins complaisans
Réservèrent une ceinture
Préférable à tous ces présens.

Nul mortel n'en a pu décrire la figure;
Mais toute la nature
En a senti les effets trop puissans.
La déessé, un peu trop volage,
A force d'en faire usage,
A profané ce don. Le charme est affaibli,
Et le Destin, jaloux de son ouvrage,
Par de plus dignes mains, veut qu'il soit rétabli;
Qu'il devienne l'apanage
D'une fidelle beauté,
Qui de l'amant qu'elle engage
Cause la félicité;
Qui, par un rare assemblage
De tendresse et de gaîté,
Épure la volupté.
Tel fut l'arrêt par les Destins dicté.
On donne à la ceinture une forme nouvelle,
Un nouvel œuvre: enfin, c'est un autre ornement,
Digne de couronner ce gosier si charmant;
D'où sortent des accens qu'envierait Philomèle.

LA COURONNE REFUSÉE.

De la part de dame Fortune
Une vieille vint me trouver:
Veux-tu mon pouvoir éprouver,
Me dit-elle? quitte ta brune.
C'est une pure illusion
Que les plaisirs que l'Amour donne:
Il vaut mieux que cette couronne

Soit l'objet de ta passion.
Bellonne conduira tes armes,
Minerve dictera tes lois,
Et parfait modèle des rois,
Du peuple tu feras les charmes.
Cette vieille allait la placer,
Et voulait me ceindre la tête;
Mais, satisfait de ma conquête,
J'eus grand soin de la repousser.
Grand merci, libérale duègne,
Je te rends grâce de tes biens:
A ma chère Iris je m'en tiens;
J'aime, je suis aimé, je règne.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Entre une brune, entre une blonde,
Les plus belles qui soient au monde,
Amour, mon cœur est agité;
Son incertitude se fonde
Sur différente qualité.
J'aime l'exquise volupté;
Et cette volupté n'abonde
Que quand la tendresse seconde
Et prévient la vivacité.
Aminte est vive, Iris est tendre,
Mille chansons m'ont dû l'apprendre.
Mille chansons sont des chansons,
Me répond le dieu de Cythère;
Un amant doit, par ses façons,

Unir ce double caractère.
Choisis donc indistinctement;
Car, tel bon plaisir est le nôtre,
Que tu les rendes l'une et l'autre
Tendres, vives également.

AUTRE.

Au fond d'un bois, assis à l'ombre,
Je me sentis l'esprit rêveur;
Le soleil couchant, le tems sombre,
Semblaient obscurcir mon humeur.
Réfléchissons, dis-je en moi-même;
Le sage s'en fait une loi:
L'homme aurait un besoin extrême
De revenir souvent à soi.
Le dos appuyé contre un arbre,
J'avais les bras entrelacés,
Les yeux fixés, le corps de marbre;
Pour bien réfléchir, c'est assez.
Cette philosophique épreuve
Parut d'abord m'embarrasser;
Elle était pour moi toute neuve:
Par où devais-je commencer?
Tous les malheurs de cette vie
Tentaient déjà mon souvenir;
La pâle mort avait envie
De m'offrir son noir avenir;
La fortune, à mes vœux rebelle,
Me préparait de nouveaux coups;

Et Philis, plus perfide qu'elle,
Voulait réveiller mon courroux.
Parmi cette foule innombrable
De chagrinantes fictions,
Mon tempérament favorable
Démêla deux réflexions.
Pour mon essai, sans plus attendre,
Quelques momens je réfléchis
Sur un plaisir que j'allais prendre,
Fort peu sur un que j'avais pris.

DIALOGUE (1),

EN FORME DE PROLOGUE,

Entre la Censure et la Comédie.

La Critique judicieuse,
Qui, d'un feu charitable et doux,
Reprend, sans être fastueuse,
Les défauts des sots et des foux,
A placé en bonne compagnie;
Mais sa rivale, avec raison,
Mérite d'en être bannie,
Comme une peste, un vrai poison.
Elle se nomme la Censure,
Et veut perpétuellement,

(1) Ces vers furent faits pour être récités à Herbault, maison de campagne où les protecteurs et les amis de Grécourt jouaient des Comédies en société.

A l'aide d'un peu de lecture,
Triompher dans son sentiment.
Tout est criminel à sa vue,
Tout est ignare et non lettré,
Tout n'est que vice, erreur, bévue,
Et tout est fait contre son gré.
A cette mégère inquiette,
Dessus l'échine il fait beau voir
L'habit d'une vieille coquette,
Où les lambeaux d'un manteau noir!
De même à peu-près accoûtrée,
Elle se glisse en un séjour
Où les plaisirs du tems d'Astrée
Tiennent leur agréable cour.
Elle y trouve la Comédie,
Muse révérée en ces lieux,
Et d'abord comme une étourdie,
Lui jete un regard furieux.
Comment donc! Muse pantomime,
On dit que depuis quelque tems,
Vous ôsez vous mettre en estime
Parmi les plus honnêtes gens!
Songez que vous êtes proscrite
Par des décrets cent fois rendus;
Les saintes lois vous ont inscrite
Dans l'*Index* des jeux défendus;
Et toujours les vertus timides
Ont fui vos dangereux attraits,
Et de vos discours homicides
Les cœurs ont ressenti les traits.

Alte-là ; lui répond la Muse,
Je sais bien ce qu'on dit de moi ;
Mais souffre aussi que je m'excuse,
En distinguant mon double emploi.
A tes clameurs je m'abandonne,
Lorsqu'aux yeux d'un bruyant public,
Un spectacle forcé se donne
Par un mercenaire trafic.
Que ton ardent courroux s'enflamme
Contre le tendre et doux poison
Qui cause dans une jeune ame
La première démangeaison ;
Contre le maintien des actrices,
Les mouvemens trop affectés,
Les anecdotes des coulisses
Et les rendez-vous concertés.
Blâme, au milieu d'une assemblée,
D'indiscrets coups d'œil adressés,
Qui sont renvoyés de volée
Vers celui qui les a lancés.
Gronde, je te pardonne, glose
Sur nos galants adulateurs,
Et sur l'objet que se propose
Le théâtre et les spectateurs.
Mais rends-moi la justice due,
Et fais voir plus de retenue.
Que fais-je dans ces lieux charmans?
Je fournis de doux agrémens;
Ils ont pour base la décence,
Le seul amusement pour but,

Et dans le sein de l'innocence
Ils ont formé leur institut.
Lassés des travaux de la ville
Et d'une austère gravité,
Dans un délicieux asyle,
Du pesant vulgaire écartés,
S'assemblent l'épée et la robe,
Que j'amuse par des récits,
Et pour quelques jours je dérobe
Aux soins importuns de Paris.
Dans Regnard, Destouches, Molière,
Ou dans très-peu, d'aloi pareil,
Se rencontre une ample matière,
Et sur le choix on tient conseil.
Dès que la pièce est décidée,
Chaque rôle se départit,
Et chacun s'échauffant l'idée,
Apprend, débite et réussit.
Quelque récit joliment tendre,
Par fois s'y trouve de hasard;
Si l'esprit ne peut s'en défendre,
Le cœur y prend vraiment sa part.
Ainsi, dans un noble exercice,
Dis-moi, Censure, que veux-tu,
Sinon l'art de blâmer le vice,
Ou l'art de louer la vertu?
A son tour notre acariâtre
Lui répliqua : j'entends bien; mais
Tout ce qui s'appelle Théâtre,
Je ne l'approuverai jamais.

La Comédie est Comédie ;
Au seul nom je ne puis tenir.
Peut-être suis-je trop hardie :
Mais enfin, je veux la bannir.
La veux-tu bannir, ignorante !
On voit bien que tu ne sais pas
Ce que sans cesse représente
L'adroit manége d'ici-bas.
On est aveugle, quand on fronde
Le plus commun de tous les jeux ;
Tout est comédie en ce monde :
Il s'agit d'être acteur heureux.

DE L'USAGE DE LA VIE

DANS LA VIEILLESSE.

Soixante et dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire ;
A quatre-vingts on ne va guère :
Qui vit plus, tout le tems qu'il vit,
N'est que douleur, et que misère.
Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste,
Et pour aller à quatre vingt,
Je suis peut-être assez robuste.
Mais qu'un peu plutôt ou plus tard
Le moment arrive, où la vie
Doit pour toujours m'être ravie ;
Je n'y puis long-tems avoir part.

Quel emploi donc, et quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?
J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la dernière main
Qu'un artisan, habile et sage,
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre;
Et je dois pour y concourir,
Après avoir su long-tems vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude
Que l'on doive compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien,
Quand on n'en a pas l'habitude :
On ne peut trop tôt y penser.
Il n'est pas tems de commencer
A se la rendre familière,
Quand le corps vient à s'affaisser.
Quand l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entière,
Prête à manquer à tout moment,
Par-tout s'écroûle et se dément,
C'est une étude mal aisée :
Il est tard de s'y prendre alors.
Il faut, sain d'esprit, et de corps,
La faire à tête reposée.
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer

Ce qu'on est, et ce qu'on doit être.
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître.
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Sans savoir sagement finir.
Ils savaient avant leur vieillesse,
Bons acteurs et judicieux,
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux.
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge ?
Ils ne savent pas être vieux ;
Et lorsqu'amis de la retraite,
Ils ne devraient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent par-tout leur squélette,
Et ne font que se dissiper.
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit :
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient ;
Mais, c'est en vain, l'ennemi suit :
Le monde qu'ils cherchent les fuit
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable
Le vieillard sage et vénérable,
Qui, verd encore et vigoureux,
Sut terminer ses jours heureux
Par une traite honorable.
Il me semble encore le voir
A Paris, chez lui; vers le soir,
Se prêter quelque tems au monde;
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'une paix profonde.
Par son choix banni de la cour,
C'est ainsi que tranquille et ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tout moment à partir,
Il attendait son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sut de ses jours
Couronner dignement le cours.
Pour vivre et mourir quel modèle!
On ne peut assez respecter
Une vie, une mort si belle:
On ne peut assez l'imiter.

SONNET,

TRADUCTION DE SÉNÈQUE.

S'élève qui voudra par force ou par adresse
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit, rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes jours, après la nuit, verrons naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour-à-tour,
Et dans un long repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux momens qui composaient mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable, à l'heure de trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas!

SUR L'ORGUEIL

DES HOMMES.

D'où vient à l'homme tant d'orgueil?
Échappé du néant pour entrer au cercueil
Rien n'est si borné que son être.
Celui qui vit, ayant été
Une éternité sans paraître,
Disparaîtra bientôt pour une éternité.
Quand le sort pour nous plaire aurait tant d'indulgence,
Qu'il nous accablerait d'honneurs et de plaisirs,
Qu'il ferait briller sa puissance
A contenter tous nos desirs.

Ce bonheur passager est peu digne d'envie.
Chaque heure et chaque instant en peut finir le cours.
Ce qui fait la plus longue vie
N'est qu'un petit nombre de jours.
Pour en conserver la mémoire,
Un prince emploira vainement
Le marbre de Paros, la pierre et le ciment.
Ce superbe tombeau, ce riche monument,
Un jour sera bien moins sa gloire,
Que la preuve de son néant.
Les hommes, de tout tems, jugeant sans connaissance
Et d'un faux éclat prévenus,
Ont souvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence;
Et parmi les pauvres mortels
Quelquefois ceux que l'on encense
Ne sont que de grands criminels,
A qui notre seule ignorance,
Au lieu de châtimens, décerne des autels.
Quand nous serons jugés au poids du sanctuaire,
Que nos actions paraîtront
Devant Dieu telles qu'elles sont:
Hélas! à quoi nous serviront
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire?
Ce héros dont la terre admire les hauts faits,
En condamnant la voix publique,
Maudira peut-être à jamais
Ce qui fait le sujet de son panégyrique.

LE BON VIEUX TEMS.

Au bon vieux tems on fesait ci,
On fesait ça ; c'était merveille.
En parlottant sans cesse ainsi,
Me rompra-t-on toujours l'oreille ?
Comment vivaient-ils donc alors ?.......
On était discret et fidèle ;
Ils n'avaient qu'un cœur et qu'un corps ;
La tendresse était éternelle.
La politique, l'intérêt,
La fourberie et l'avarice,
Savait-on jadis ce que c'est ?
Une ame pure et sans malice,
Des plaisirs innocens et doux,
Une vie égale et tranquile,
Point d'importuns, point de jaloux,
Le seul *Credo* pour évangile.
Grands diseurs, avez-vous tout dit ?
Permettez qu'on vous fasse taire,
En vous demandant quel édit
Ordonne une allure contraire ?

QUELQUE CHOSE DE RIEN.

D'un Rien ferai-je quelque chose ?
Non ; je me forcerais en vain.
Mais, Philis, prête-moi ta main ;
Sur ton secours je me repose.

Remets donc dans mon souvenir,
Qu'un Rien allume un incendie.
D'un Rien un grand mal peut venir;
Un Rien cause une tragédie;
Un Rien brouille d'anciens amis;
Un Rien fait guerroyer les princes;
Un Rien fait fourvoyer Thémis;
Un Rien empeste les provinces;
Un Rien ameute tout Paris;
Un Rien pour nous a mille charmes;
Un Rien va nous tirer des larmes.
Qu'un amant délicat sent bien
D'un seul mot l'extrême puissance!
Puisqu'un geste, un clin-d'œil, un Rien
Vaut souvent une jouissance.

LES FOUX.

Me voilà donc au rang des Foux titrés;
J'y suis du moins en bonne compagnie.
Foux couronnés et Foux mîtrés:
Dieux! quelle longue litanie
De Foux par le sort illustrés!
On en voit sous la pourpre même,
Et sous ce triple diadême
Que fabriqua l'orgueil romain.
Plus d'un cerveau, timbré de sa folie extrême,
A diverti le genre humain.
Les grands titres, le rang suprême
Nous offrent des Foux accomplis,

Et tous nos fastes sont remplis
D'exemples éclatans qui prouvent mon système.
Oui, tous les mortels, bien pesés,
Ont leur folie, ont leur faiblesse;
Et les sept Sages de la Grèce,
Si vantés, si préconisés,
N'étaient que des Foux déguisés
Sous le masque de la Sagesse.
Il est des Foux de toute espèce.
Divers dans leur manie, ainsi que dans leurs goûts,
Les uns sont Foux d'honneurs, les autres de richesse;
Ceux-là de bel-esprit, et ceux-ci de noblesse;
Les autres des plaisirs, et ce sont les moins Foux.
Quant à moi, je le suis de vous,
Aimable Iris; cette folie
Est, à mon gré, la plus jolie.

La Grèce, si féconde en fameux personnages,
Que l'on vante tant parmi nous,
Ne put jamais trouver chez elle que sept Sages:
Jugez du nombre de ses Foux.

SONNET

Sur les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Nous ne souffrirons point que le maître du Tybre,
Au gré de ses desirs veuille étendre ses droits.
La France fut toujours et sera toujours libre,
Quelque empire que Rome ait sur d'autres endroits.

De sages libertés conservent l'équibre
Entre le Vatican et nos anciennes lois;
Et ses plus forts liens ne seront qu'une fibre,
Dès que l'on prétendra lier jusqu'à nos rois.

J'entends le pape en feu qui demande à la France
Où sont les fondemens de cette indépendance
Que sous un autre nom elle objecte au hasard !

Appaise ton courroux et retiens ton tonnerre:
Si Jésus-Christ t'a fait succéder à S. Pierre,
Charlemagne l'a fait succéder à César.

VERS

SUR LA PAIX

Publiée en 1736.

On avait déjà désarmé;
Mais du traité de paix tramé
L'œuvre n'était pas consommé.
Il est aujourd'hui proclamé:
Que ce mot de Paix m'a charmé!
Le hérault d'armes l'a nommé,
Et si haut l'a-t-il exprimé
Qu'il devrait en être enrhumé.
Que tout chagrin soit supprimé:
Amis, j'ai le dessein formé
Vingt-quatre heures d'être affamé;
Rien ne restera d'entamé;

Triplons le piot accoutumé ;
Puis, courant à l'objet aimé,
Recommençons le mois de mai.

VERS

SUR LE POETE ROUSSEAU.

Rousseau, par mainte bagatelle,
Maint conte, épigramme et rondeau,
D'une scrupuleuse sequelle
A blessé le faible cerveau.
On convient du nerveux, du neuf et du grand beau;
Mais on veut que sa plume ait été criminelle;
Et par une haîne mortelle,
On empoisonne toute l'eau
De la fontaine naturelle
Où puisse sa muse immortelle,
Maîtresse du sacré côteau.
De rage l'envie étincelle
Contre ce Pindare nouveau,
Et la calomnie infidèle
L'a poursuivi presque dès le berceau.
Heureusement il se rit d'elle,
Et s'en rira jusqu'au tombeau.
Il vit en liberté sous sa propre tutelle;
Il fait de la raison son unique flambeau,
Et du jaloux au sage il en appelle.
En effet, qu'on le juge aux traits de son pinceau:

Le vice est trop affreux, et la vertu trop belle,
Pour que le cœur n'ait point part au tableau(1).

La vie est une course: une gloire éclatante
En est le but; le plaisir nous présente,
Chemin fesant, ses dangereux appas.
Ce sont les pommes d'or que l'amant d'Atalante,
Pour l'arrêter lui jetait sur ses pas.

STATUTS
DES PHILOSOPHES
EN BELLE HUMEUR.

Celui qui veut être compté
Dans notre confraternité,
Ne sera ni fou, ni trop sage.
Dans le milieu la vertu gît;
Un spirituel badinage
Produit la joie, et la nourrit.

Point de pédans; c'est une race
Qui décide avec trop d'audace,
Dont tout le monde est révolté;
Si quelqu'un en usait de même,
Au fond de l'Université
Envoyons-le dicter un thême.

(1) La réponse de Rousseau se trouve dans les dernières éditions de ce poëte.

Item, excluons pour jamais
Tous les railleurs à malins traits,
Les gens à langue envenimée;
Et nous ne voulons point de sel
Dont la pointe, de fiel trempée,
Porte à l'honneur un coup mortel.

Nous admettons la raillerie,
Quand l'heureuse et vive saillie
En assaisonne l'agrément;
Nous choisissons le sel attique,
Qui chatouille plus qu'il ne pique,
Et qui corrige en badinant.

Point de Misanthrope entre nous;
Ce genre est semblable aux hibous,
Qui vit comme bête farouche.
De fiel le grondeur se nourrit:
Soit qu'il se lève, ou qu'il se couche,
Dans son ame il est toujours nuit.

Que les confères soient affables,
Doux, courtois, humains, sociables,
Complaisans, polis sans fadeur;
Que d'égards chacun se prévienne,
Qu'en eux revive la candeur,
Avec l'urbanité romaine.

Dans la dispute point d'aigreur,
Dans les manières point d'humeur,
Dans le jeu point de pétulance;

Ces défauts, portés à l'excès,
Quoique légers en apparence,
Sont monstres pires que procès.

Ne disputer que pour s'instruire,
Savoir à propos se dédire,
Être au jeu désintéressés;
Ce sont d'aimables caractères
Qui doivent se trouver tracés
Dans le cœur de tous les confrères.

Le convive, à table placé,
Aura l'esprit débarrassé
Des soins qui traversent la vie;
Point de ces hommes inquiets
Dont la tête est toujours farcie
De mille frivoles projets.

On ne forcera point à boire;
Le sage ne met point sa gloire
A triompher de sa raison;
La pointe de vin est permise:
Notre auteur est le vieux Caton,
Rien de trop est notre devise.

Parmi nos tranquiles plaisirs,
Que de ses amoureux soupirs
Nul ne vienne mêler l'absynthe;
Fermons l'entrée au noir souci,
Aux genoux de la fière Aminte
Laissons sécher l'amant transi.

Point d'ames mesquines et basses,
Point de ces avarices crasses
Qui font honte à l'humanité;
Si nos fortunes sont bornées,
C'est dans la médiocrité
Que brillent les ames bien nées.

Comme toute société,
Sans une pleine liberté,
N'est qu'une ombre qui se dissipe,
Nous statuons tous de concert,
Comme un fondamental principe,
De ne parler qu'à cœur ouvert.

Point de confrère impénétrable,
Que l'épanchement de la table
N'excite jamais à s'ouvrir;
Une excessive retenue
De nos repas se doit bannir,
Le parleur en chiffres nous tue.

Entre nous jamais de débat
Sur les affaires de l'état:
Tel sur cette manière brille,
Qui, pour son indiscrétion,
De son repas à la Bastille
Va faire la digestion.

Il est mille bons-mots pour rire,
Qu'en sûreté nous pouvons dire,
Et qui fourniront d'entretien;
Mais l'abrégé de la prudence,

On ne sait point si nous aimons,
Seulement on s'en doute.

Plus on veut bien nous rendre heureux,
Et plus humbles nous sommes;
Nous croyons l'amant dédaigneux;
Le plus ingrat des hommes;
Nous, ne citons point le passé
Pour forcer la tendresse;
Nous, revenons à l'A, B, C,
Après chaque caresse.

Un redoublement de respect,
Des façons plus discrettes,
Donnent toujours un air suspect
Aux allures secrettes;
Aussi quelquefois nous rusons
Pour tenir l'équilibre,
Et finement nous en usons
D'un air un peu plus libre.

Pour la table, comme en amours,
Nous avons un système,
Nos repas ne sont pas toujours
Soir et matin de même;
Après un dîner très-petit
On attend les bougies,
Pour vaquer avec appétit
A de longues orgies.

Dans la noble simplicité
Le service s'ordonne.

Le maître n'a jamais vanté
  Ce que son bon cœur donne ;
Quand on veut faire un grand repas,
  C'est hasard à la blanque,
Ainsi nous ne nous plaignons pas
  Si quelque chose y manque.

Çà, du Bourgogne, donnez-m'en ;
  Oui, je sens la framboise :
Je bois à vous, belle maman,
  Cette liqueur courtoise.
Le Champagne est-il à son point ?
  Décidez-en, cher hôte ;
Et nous ne nous soucions point
Que le bouchon en saute.

Sur les vins et sur les ragoûts,
  On parle comme on pense.
Bonnement nous disons nos goûts,
  Sans que l'on s'en offense ;
Il est bien vrai que l'amitié
  Qu'on a pour l'hôte aimable,
Enchérit de plus de moitié
  Ce qu'on sert à sa table.

Quoiqu'on ne soit dans un festin
  Que pour manger et boire,
Les grands mets et le meilleur vin
  Ne sont que l'accessoire ;
Les propos délicats et vifs
  Que chacun se renvoie,

Sortent comme autant de captifs
Délivrés par la joie.

Ces prisonniers en liberté
Sont l'ame de la fête,
Et souvent ils ont mérité
Une prompte conquête;
A table un mot joliment dit
Soumit plus d'une belle;
Aussitôt qu'elle y répondit,
Adieu donc la cruelle.

L'Amour n'est point le seul objet
De nos discours paisibles;
Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait,
Tous les sujets risibles,
Sont du ressort d'un entretien
Que le bon vin ranime;
Mais la Critique aux dents de chien
Jamais ne l'envenime.

Nous rions du fat et du sot,
Jamais du misérable;
Et nous ne disons pas un mot
D'une faute excusable.
Dans nos colloques gracieux,
Nous n'avons jamais guerre
Au sujet du maître des cieux,
Ni de ceux de la terre.

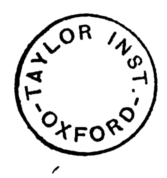
Nous laissons Jupiter tonner
Contre ceux qui l'irritent:

Il n'appartient de s'étonner
 Qu'à ceux qui le méritent.
Mais à nous, qui vivons en paix,
 Éloignés de tous vices,
Soyons convaincus qu'à jamais
 Les cieux seront propices.

RECETTE INFAILLIBLE.

Prenez deux grains d'indifférence,
Autant de résolution,
Dont vous ferez infusion
Avec du suc de patience.

Point de procès, point de querelle,
D'ambition, ni de faux zèle;
Mais pleine dose de gaîté.
Deux onces de société,
Avec deux dragmes d'exercice.
Point de femme, point d'avarice.
Un bon grain de dévotion;
Point de nouvelle opinion.



Vous mêlerez le tout ensemble,
En l'infusant, si bon vous semble,
Avec deux doigts du meilleur vin,
Et le prendrez chaque matin.
Vous verrez que cette pratique
Au médecin fera la nique.

LE BAISER.

Tous les plaisirs valent ce qu'on les prise.
L'un veut le chaud, l'autre aime mieux la bise.
L'un dans l'étude a mis sa volupté,
L'autre à jouer sans cesse est arrêté;
Le turbulent à la chasse se tue;
Le paresseux au repos s'habitue;
L'un dans le vin trouve mille plaisirs,
L'autre à l'amour borne tous ses desirs.
Aucun n'a tort, et quoi que l'on en dise,
Tous les plaisirs valent ce qu'on les prise.
Or, j'ai tâché d'en essayer de tous,
Et pas un d'eux ne m'a semblé si doux
Que le Baiser; et si quelqu'un se trouve,
Qui dans mon choix peut-être ne m'approuve;
Qu'il cherche ailleurs ce qui peut le flatter,
Sur ses plaisirs je ne veux contester.
Mais qu'il soit sûr qu'aucun ne m'intéresse
Comme un Baiser reçu de ma maîtresse.
Et ce n'est point un caprice insensé
Qui, de travers dans mon cerveau placé,
M'ait fait paraître aux autres préférab'e,
Ce bien pour moi de tous le plus aimable.
Non, dans mon choix la raison m'a conduit.
Toujours la peine est du plaisir le fruit;
A lui si fort on la voit enchaînée,
Qu'en même tems elle semble être née,
Et que jamais nul n'a pu parvenir,

Malgré ses soins, à les bien désunir.
Le Baiser seul a ce grand avantage,
De n'avoir point une peine en partage,
Qui, nous forçant à de tristes regrets,
Fasse à nos cœurs oublier ses attraits.
Voyez, quels maux le Baiser peut-il faire ?
A la santé bien loin qu'il soit contraire,
Par lui souvent un malade alité
A reconnu qu'il était en santé.
Que mille fois un Baiser se répète :
Toujours notre ame en est plus satisfaite,
Sans qu'on en soit plus pesant ni moins frais :
Pour un vieillard il semble fait exprès :
L'âge qui rend aux plaisirs inutile,
Pour celui-ci le rend encore habile.
Devant témoins un bienheureux amant,
Sous l'air trompeur du simple compliment,
D'un doux Baiser goûte aisément les charmes,
Sans qu'une mère en prenne des alarmes,
Sans qu'un époux ait droit de s'en fâcher.
O vrai plaisir ! On ne va point chercher,
Quand le hasard fait trouver seuls ensemble
Deux cœurs qu'Amour sous ses aîles rassemble,
Si cette porte est fermée aux verroux,
Si le voisin a ses regards sur nous,
Ou si quelqu'un ne peut pas nous surprendre....
Dans le moment du Baiser le plus tendre,
Vient-on : chacun s'assied de son côté,
On n'en a pas l'air plus déconcerté ;
Puis on se lève, on fait la révérence,

Et du Baiser rien n'offre l'apparence,
Sans pour cela qu'il faille beaucoup d'art.
A ce plaisir tous deux ont même part:
On est baisé dans l'instant que l'on baise,
L'un comme l'autre est également aise,
Et l'on ne peut quereller là-dessus.
Dans le Baiser il n'est jamais d'abus:
Il n'est pour lui nulle place marquée.
Que sur la main soit la bouche appliquée,
Ou sur l'épaule, ou bien sur le menton,
Sur l'œil, la gorge, ou quelqu'autre canton,
Aucun censeur n'a droit d'y contredire,
Et chacun baise à l'endroit qu'il desire.
Comme le vin, il n'abat point l'esprit;
Pour le goûter, un seul instant suffit.
Veut-on qu'il dure, on en est toujours maître.
Jeunes beautés par lui nous font connaître
Quand leur amour ne se peut plus céler,
Et c'est l'aveu de qui n'ose parler.
Mais à ces mots gardez de vous méprendre:
Tous les Baisers ne se peuvent entendre
De même sorte; il est ici besoin
Que de l'amour ils soient marqués au coin.
Qu'ils soient... Suffit...gardons-nous d'en trop dire,
De tels Baisers ne se doivent décrire.
Mainte Susanne en veut souvent jouir,
Qui dans mes vers ne les voudrait ouïr.
Enfin Baiser est œuvre méritoire,
Et nous devons nous bien garder de croire

Qu'aucun saint père ait jamais prétendu
Que le Baiser pût être défendu.
Ne prenons point un si mauvais scrupule.
Lorsque du pape on va baiser la mule,
Une indulgence à l'instant nous est *hoc*.
D'un cordelier chacun baise le froc
En Portugal : à moins d'être hérétique,
Aux jours de fête on baise une relique.
On baise... Enfin que ne baise-t-on pas ?
Qui du Baiser ne connaît les appas ?
C'est le seul bien qu'à bon droit on desire,
Le seul auquel en ce moment j'aspire ;
Et de mes vers je ne voudrais pour prix,
Qu'un seul Baiser sur la bouche d'Iris.

RÉPONSE (1).

Charmant Grécourt, j'ai vu votre Baiser :
Que dis-je, vu ? J'en ai senti le charme.
Il m'a semblé qu'une beauté qui s'arme
D'un fier courroux, que ne puis appaiser,
Fléchie enfin, cessant d'être cruelle,
En prenait un que mon cœur lui prêtait.
Que vous dirai-je ? A s'acquitter fidelle,
Il m'a semblé qu'elle me le rendait.
O doux effet d'un pinceau vif et tendre !

(1) Quoique cette pièce ne soit pas de M. l'abbé Grécourt, on a jugé à propos de la placer ici, comme étant le pendant de celle qui précède.

Cet air si fin, et ces traits achevés,
Apollon seul peut-il vous les apprendre ?
Non, c'est l'Amour à qui vous le devez.
C'est la nature, avec l'expérience,
Qui du Baiser fait toute la science.
Or ce Baiser, cet unique trésor,
Plus précieux, plus pur même que l'or;
Dont et si bien connaissez l'excellence,
Dont et si bien peignez la ressemblance,
Pour le connaître en son original,
Qui, mieux que moi, peut être votre égal ?
Qui, mieux que moi, le mettrait en peinture,
Si chez moi l'art où n'avez de rival,
Comme chez vous, égalait la nature !
Nul, pour ce bien (penchant infortuné)!
N'a, plus que moi, le cœur aiguillonné.
Le posséder, de mon ame est l'ivresse;
L'avoir, vaut plus que toute autre richesse;
Ne l'avoir pas, c'est être ruiné;
Et trop souvent la disette m'oppresse.
Trop fut mon cœur formé pour la tendresse;
Pour caresser aussi trop suis-je né.
Des châtimens pour conjurer l'orage
Où, dans l'enfance, on se voit exposé,
Qui du Baiser fit un meilleur usage ?
Punit-on ceux par qui l'on est baisé ?
Mais quel surcroît ! lorsque l'Amour lui-même
Vint à m'apprendre, à force de desirs,
Et puis enfin à force de plaisirs,
Ce que c'était que baiser ce qu'on aime!

Non, non, jamais tant de Baisers reçus,
Tant de Baisers et donnés et rendus,
Qu'aux premiers ans de ma course amoureuse.
Vous dites vrai, docteur, la source heureuse
D'un si grand bien ne saurait s'épuiser.
Nous nous voyions, c'était pour nous baiser.
Entre nos cœurs il n'était point d'affaire,
Dont un Baiser, tout naturellement,
Ne fût toujours le début nécessaire,
Et puis le nœud, et puis le dénoûment.
Que dis-je, ami ! Nos entretiens uniques
Étaient souvent autant d'œuvres lyriques,
Que le Baiser, sans en rompre le cours,
Note pour note, accompagnait toujours.
Le bel instant que celui de l'aurore !
Je baisais lors une bouche et des yeux,
Dignes du dieu par qui baisent les dieux :
Las ! que ne suis-je à les baiser encore !
Je baisais plus, depuis j'ai baisé mieux.
Il est un tems où l'appétit dévore ;
On n'aime point à cet âge, on adore.
Tous mets sont bons : rien n'est clair et distinct ;
On mange, on boit, on baise par instinct.
Vient un autre âge, et le seul véritable,
L'âge de l'ame, et des sens et du goût :
On mange peu, l'on est long-tems à table :
On baise moins, et l'on jouit de tout.
C'est à cet âge, où, grace à son long règne,
Je suis encore, et très-long-tems serai.
De nos beaux jours faut-il que l'on se plaigne !

Qu'on en profite ; ils ont assez duré.
C'est à cet âge enfin que par degré
J'ai su l'amour et toutes ses délices,
Et, si l'on veut, aussi tous ses supplices.
Eh ! comment l'homme, à jouir destiné,
Jouira-t-il, s'il n'est pas encor né ?
Je ne peins point cette beauté nouvelle :
Dix ans déjà m'ont vu brûler pour elle ;
J'en suis honteux ! mais c'est fatalité.
Que sont dix ans ? Je la tiens immortelle :
Je compte aussi sur l'immortalité,
Pour être moins, que pour être fidèle.
J'en dis beaucoup, et la fidélité
Qu'ici j'étale à vos yeux, ne s'accorde
Avec le trait cité dans mon exorde :
Tout a pourtant de la réalité.
On peut aimer deux différentes femmes
Différemment : demandez aux galans.
On peut avoir certain nombre d'amans
Qu'on aime tous : demandez à nos dames.
Plus d'un Amour se niche en même lieu.
Ne décrirai ce qu'on ne peut décrire,
Ni ce qu'ils sont, ces Baisers pleins de feu,
Qui seuls font l'homme, et font de l'homme un dieu.
Quel autre qu'eux peut jamais nous instruire !
D'un toutefois, d'un qui seul les vaut tous,
Ne puis me taire, en ferais un poëme.
Pour en parler, il faudrait l'Amour même :
Mais quoi ! ce dieu parle-t-il mieux que nous ?

Eh ! qui peut mieux chanter, rendre sensible
Un tel Baiser (si le peindre est possible),
Que cette bouche, où, cinq ans révolus,
Il est encor comme je le reçus.
Depuis six mois j'avais perdu mon ame :
Loin de Paris, pour n'y plus revenir,
J'avais vu fuir cet objet de ma flamme.
En son esprit (car toute femme est femme);
Je croyais même éteint mon souvenir.
A mon réveil, un matin se présente
Un émissaire, émissaire inconnu.
Monsieur, dit-il, pour affaire pressante,
En ce moment vous êtes attendu....
Comment ? par qui ?.... N'importe : à l'instant même,
Il faut vous rendre à l'ombre des tilleuls.
Je pars, je vole : étonnement extrême !
Qui me demande ? O dieux ! c'est ce que j'aime !
Je la retrouve, et nous nous trouvons seuls.
Figurez-vous l'éclat de Cythérée ;
Des yeux, des yeux, où de joie enivrée,
L'ame se peint, dévorant son objet.
Quel mouvement est plus prompt que le nôtre ?
Ah ! nous volons l'un dans les bras de l'autre.
Qui sait parler en ce cas est muet :
Un seul soupir dit toutes nos pensées.
Bouches en feu, conjointes et pressées,
De deux moitiés mortes, il s'en faut peu,
Font un tout vif, un tout parfait, un dieu.
Faut-il sortir de cette apothéose ?

Est-il un terme à l'immortalité ?
Non, ce Baiser ne fut point limité,
Et tous ces riens qui valent toute chose,
Ces longs regards, ce silence, ces pleurs,
Ces pleurs heureux, délices de nos cœurs,
Ces vifs soupirs joints au tendre sourire,
Ces petits mots : *Est-ce vous ? est-ce moi ?*
Est-ce bien vous, cher ami, que je voi ?
Sont tous charmans, mais ne veux les décrire.
De ce Baiser ils ont fini le cours,
Et je prétends qu'il a duré toujours.
Or, maintenant, osculateur sublime,
Jugez si même avec ladite intime,
Plaisir fut onc, pour cil qui vous écrit,
Plus grand que fut dans le Baiser susdit.
Et croirez-vous, après telle légende,
Qu'à si doux bien, qu'à volupté si grande,
Moins que mettez, je mette lods et prix ?
Ainsi avoûrez que sur vous enchéris.

LE VISA DE L'AMOUR.

Voici l'aveu de mon sort déplorable :
Dieu des Amours, tu vois un misérable,
Victime, hélas ! des changemens affreux
Qu'on voit aussi dans l'empire amoureux.
Pas n'est besoin d'en retracer l'histoire ;
Tous l'ont assez présente à leur mémoire :
Mais loin d'avoir, comme d'autres amans,
Su profiter de mes remboursemens,

J'ai tout perdu, ce nécessaire même,
Dont je roulais avec l'objet que j'aime.
Vous le savez, mes biens n'étaient pas grands;
Je n'étais point de ces cœurs conquérans,
Dont les exploits sont en gros caractère
Écrits par vous aux fastes de Cythère;
Je n'ai point fait résonner les échos;
Ma main jamais dans les bois de Paphos,
Pour une grace en secret arrachée,
N'en consacrait un indiscret trophée;
Mais je roulais amant presqu'inconnu,
Et je vivais du petit revenu
Que je tirais du cœur de ma bergère;
Amour, enfin j'avais le nécessaire
Pour la santé de mon heureux état;
Vous-même aviez signé notre contrat:
Quand ma bergère, au mépris de ma flamme,
Mit à l'aumône et mon cœur et mon ame.
Qui l'eût pu croire? Infidelle un beau jour
Elle éteignit ma rente et son amour,
Me contraignit, en dépit de mes larmes,
De renoncer pour jamais à ses charmes.
Notre contrat fut enfin déchiré,
Et je repris mon cœur désespéré.
Je l'ai gardé sans emploi, sans usage,
Et tel enfin qu'il vient de la volage,
Le nourrissant de soupirs superflus,
Mets ordinaire à des cœurs dépourvus.
Tel en amour fut mon triste partage.
J'avais pourtant acquis cet héritage

En beaux deniers à l'usage des cœurs,
Larmes, soupirs, amoureuses langueurs,
Respects, sermens, mille et mille fleurettes,
Et chaque jour de tendres chansonnettes,
Sans oublier sa houlette et son chien.
Qu'ai-je à présent pour tout reste de bien?
Plaisirs passés, missives mensongères,
Sermens écrits sur des feuilles légères,
Qu'ont, en jouant, emporté les zéphyrs.
De mes effets voilà le triste compte;
Amour, voilà le fruit de mes soupirs,
Que je rapporte au visa d'Amathonte.
Vous plaira donc, sensible à mes desirs,
Me recoucher sur l'état des plaisirs,
Et désormais obliger ma volage
A me payer un fidèle arrérage.
Vous me rendrez mon patrimoine ancien,
Et ce fesant, Amour, vous ferez bien.

L'ESTIME,

RÊVE.

Par le sommeil transporté dans un temple,
Je vis trois-cents, cinq-cents divinités.
Chaque déesse avait une robe ample
Par le devant, comme par les côtés.
Dans le grand nombre une seule était leste
Dans sa parure : un vêtement fort bref,
Accompagnant une jupe modeste,

De ses attraits augmentait le relief.
Ce vêtement était blanc comme albâtre;
C'est, me dit-on, pour marquer la candeur.
A l'entour d'elle une troupe idolâtre,
A deux genoux adorait son bon cœur.
Cette déesse a la démarche sûre
Dans cet habit, et n'est gênée en rien;
Il semble fait pour aider son allure,
Quand elle veut aller faire du bien.
Je répliquai : son air, sa contenance
Et son maintien, paraissent sérieux.
Vous vous trompez, ce n'est que par décence;
Son caractère est même fort joyeux.
Quel est son nom, afin que je l'imprime
En lettre d'or, demandai-je au portier?
C'est la déesse, et l'autel de l'*Estime*....
Déesse, à vous je veux me dédier;
Votre culte est trop pur, trop légitime
Pour n'aimer pas à vous sacrifier.
Mon sacrifice étant fait, j'allai prendre
Du court manteau la mesure et le tour :
Bien imité l'on vient de me le rendre.
A qui sied mieux cette espèce d'atour?
En vous l'offrant, je rends vrai le mensonge;
Ma déité je laisse à l'abandon :
Mais si la fable est la cause du songe,
La ressemblance est la cause du don.

SENTIMENS DE TENDRESSE.

PHILIS.

Si le dégoût d'un long engagement
Peut se marquer par l'assoupissement,
Une fatale expérience
Va terminer mon espérance.

TIRCIS.

Bien souvent l'assoupissement
Dénote moins l'indifférence,
Ou le dégoût d'un long engagement,
Que d'un corps affaibli la vive défaillance.

PHILIS.

La paix et le repos remplissent mes souhaits.
Ma tendresse a payé la sienne :
Plaisirs tant souhaités, vous êtes imparfaits,
Quand son ardeur n'égale pas la mienne.

TIRCIS.

Profite du repos qui comble tes souhaits,
Mon ardeur à jamais surpassera la tienne ;
Nos plaisirs ne sont imparfaits
Que par l'injuste doute où ton penchant t'entraîne.

PHILIS.

Échappée aux horreurs d'une souffrance extrême,
Je me croyais tranquile dans le port,
Eh! pourquoi donc m'a-t-il arrachée à la mort,
Qu'il me donne aujourd'hui lui-même ?

TIRCIS.

Échappée aux horreurs d'une tourmente extrême,
Que ne demeures-tu tranquile dans le port ?
Qui t'a pu sauver de la mort,
Est toujours prêt, pour toi, de s'y livrer lui-même ?

STANCES.

Iris, cessez d'être cruelle :
Voyez où la fierté réduit
Une jeune beauté qui fuit
Les plaisirs d'un amant fidele.

Si d'une jeunesse immortelle
Les jours marchaient à petit pas,
Peut-être ne dirais-je pas :
Iris, cessez d'être cruelle.

Mais le tems passe à tire d'aîle ;
Ce n'est qu'un éclair qui nous luit ;
La courte jeunesse le suit :
Iris, cessez d'être cruelle.

La beauté n'est pas éternelle;
Le moindre accident la ravit,
Et sa fragilité vous dit :
Iris, cessez d'être cruelle.

Écoutez la tendre hirondelle;
Elle ne revient au printems
Que pour dire par ses accens :
Iris, cessez d'être cruelle.

Pourquoi cette fierté rebelle!
Le tems, le lieu, l'amant discret;
Le cœur vous dit même en secret :
Iris, cessez d'être cruelle.

Fût-il occasion plus belle
Pour écouter un tendre amant,
Qui vous répete en soupirant :
Iris, cessez d'être cruelle!

ÉTRENNES.

De ce jour nommé par chacun
Le premier de l'an neuf, mil sept cent vingt et un.

Bon jour, bon an, ma belle dame;
C'est un cœur tout rempli de flamme
Qui vous apporte ce qu'il peut,
Mais pas tout-à-fait ce qu'il veut.

Ce cœur n'est pas formé de la même matière,
Ni sorti du moule ordinaire.

Qui sert à tous autres d'étui :
Dame nature exprès en fit faire un pour lui.

Il est discret, sincère, sage,
Assez propre à tout bon usage,
Et fort expert en l'art d'aimer
L'objet qui le sait enflammer.

Vivacité, délicatesse,
Passablement de politesse;
Tendre amitié pour la raison,
Haine pour tout défaut, dont il craint le poison.

L'ame aussi loyale que franche;
Le preux chevalier de la Manche,
Ni le premier des Amadis,
Ne pourraient, tout au plus, qu'être ses apprentis.

Sa constance est toute sa gloire,
Et la plus merveilleuse histoire
N'offre sur ce point aucun trait
Qui dans lui ne soit plus parfait.

Contempteur de la bagatelle,
N'aimant que la solidité;
Hors ce qu'il aime, froid auprès de la plus belle;
Jamais d'autres appas tenté.

Sincère et vrai par caractère,
Passionné pour le mystère,
Fuyant le bruit et le fracas,
Du monde redoutant le pompeux embarras.

Par une assez rare pensée,
Il ne croit point de passion sensée,
Si l'amant n'est joint à l'ami.
Séparez-les, dit-il; vous n'aimez qu'à demi.

Aucune ardeur ne lui paraît durable,
Si l'objet qu'on trouve adorable
Par la raison n'est autant estimé,
Que par le cœur il est aimé.

Soit bon ou mauvais goût, il fronde les coquettes,
Les mines, les discours, et tout l'art des toilettes,
Où la nature voit ses plus beaux dons usés,
Par qui croit regagner ceux qu'elle a refusés.
Amateur du silence, ennemi du trop dire,
Il fuit, comme la mort, quiconque sait médire;
Insecte dangereux qui, sur chacun mordant,
S'il ne tue, à jamais laisse empreinte sa dent.
Tel est le cœur qui rend les armes
A ce brillant amas de charmes,
Dont je crois que le ciel a paré votre corps,
Plus beau sans doute encor en dedans qu'en dehors.
Parlez; car, sans vous voir, il presse la réponse
Que vous ferez à sa tendre semonce.
Trop fortuné! s'il peut.. Oh! je vous connais tant,
Pauvre aveugle, répond Philis, en éclatant.
Votre main assez bien s'encense.
Mais qui vous a donné, s'il vous plaît, la licence
De vous offrir ainsi? car d'abord il faudrait
Ne dépendre de rien, pour le faire avec droit.

Je sais de science certaine
Que depuis très-long-tems fidèle à votre chaîne,
Ce cœur dont il s'agit, rempli du même objet,
Au moindre changement n'a point été sujet.
S'il ne se pique plus d'une vertu si rare,
Et si l'inconstance l'égare,
Pourquoi s'offre-t-il donc à moi?
Décidez, je m'en fie à votre bonne foi.

Non, qui que vous soyez (par tous les dieux j'en jure),
Ce cœur n'est, ni ne fut, ni ne sera parjure;
Un même et seul objet fixera ses desirs.....
Cependant près de vous qu'il goûte de plaisirs!
Il se trouble, il s'émeut, tendrement il soupire,
Tout cela sans changer d'empire;
Mais disons-le pourtant: quel supplice, grands dieux!
Dans un pareil moment de ne point avoir d'yeux!

Bon! c'est toujours ainsi que l'inconstant qui change,
A sa légéreté trouve un prétexte étrange,
Reprend Philis; mais votre aveuglement
Ne s'étend pas du moins jusques au sentiment.

Hélas! si je l'en crois et tout ce qui m'agite,
Si j'en crois cette ardeur qui jamais ne me quitte,
Ces transports séduisans, ces élans amoureux,
L'impétuosité d'un cœur rempli de feux;
Ce trouble gracieux, ce touchant indicible,
Ce prévenant si doux, ce charme si sensible,

Ce vif je ne sais quoi qui ne peut s'exprimer,
Ce penchant qui dans nous voudrait toujours
primer :
Qu'ajouter à cela ? Si j'écoute l'estime
Et les sentimens purs d'un amour légitime,
Tout, jusqu'à la raison, tout assure mon cœur,
Qu'il s'abandonne à vous, sans changer de vainqueur.

Eh ! bien, sois donc le mien : c'est Philis elle-même
Qui t'en assure, et sa joie est extrême ;
De savoir qu'en ton ame, outre le sentiment,
Tout parle en sa faveur jusqu'à l'aveuglement.

AUTRES.

Tout change ; des mortels c'est la commune loi.
Un an succède à l'autre, et le tems, sur ses ailes,
Est le porteur léger de cent choses nouvelles.
Il en est trois pourtant, et trois de bon aloi,
Qui ne connaissent point cette viscissitude.
Du destin, et du tems elles bravent les coups :
Ce sont, j'ose le dire (et j'en ai certitude)
Vos vertus, votre cœur, et mon respect pour
vous.

AUTRES.

A qui souhaiter une année
Toute riante et fortunée,

Si ce n'est à l'objet que notre tendre cœur
Reconnaît pour son seul vainqueur?
Venez donc, doux plaisirs, santé, repos, aisance,
Charmans jeux, ris badins, enjouée abondance,
Et que l'aimable liberté
Conduise à pas aisés ce cortége enchanté.
Prodiguez vos trésors à l'aimable Marcelle
Pour qui vous invoque mon zèle.
Jamais dans l'univers rien ne mérita mieux
L'équitable secours et la faveur des cieux.
De l'aveugle destin réparez l'injustice;
Que la vertu triomphe et le crime pâlisse,
Et que, plus et long-tems qu'elle n'eut de malheur,
Cette rare personne ait encor de bonheur.
Pour augmenter ses destinées,
Diminuez de mes années.
Arbitres des humains, faites-moi ce plaisir.
Et que ne puis-je, hélas! au gré de mon desir,
Pour lui prouver combien je l'aime,
Faire couler dans l'instant même
Mon sang jusques aux derniers flots!
Payât-il seulement son précieux repos!

ÉPITAPHE DE M. DE HARLAY.

De H** qui, si plaisamment,
Avait fait je ne sais comment
L'intendance à son badinage;
H** n'est plus: c'est grand dommage.
Il pratiqua l'urbanité,

Il fut poli sans gravité,
Spirituel sans dignité,
Paresseux plein d'activité,
Et voluptueux sans décence.
Son corps fut sans infirmité,
Son esprit sans maturité.
Momus, plein de reconnaissance
De ses propos vifs et plaisans,
Prolongea son adolescence,
Et même lui donna dispense
De réfléchir à soixante ans.
Il est au temple de mémoire
Entre les Amours et les Ris,
Tandis que Thémis dans l'histoire
Le place entre ses favoris.

PORTRAIT DE MADAME MILLET.

Sans être une belle accomplie,
Je suis parfaitement jolie.
J'ai l'air appétissant, enjoué, gracieux;
Un si gentil petit langage.....
Les Amours, les Ris et les Jeux
Sont les menins de mon visage.
Je chante avec un art qui charmerait les dieux:
Tout chante en moi, lorsque je chante:
Regardez ma bouche et mes yeux;
Je suis sûre que je vous tente.
Folle et vive par de-là tout,
Je pousse les plaisirs à bout;

Et pour la belle humeur je n'ai point de seconde.
Mais ce qui fait mon plus grand bien,
C'est qu'acquérant le cœur de tout le monde,
Je possède encore le mien.

L'AMANT ET LE LIT.

Iris veut me rendre les armes,
Son cœur fier a trop combattu;
Pour ce momeut si plein de charmes,
Amour, où nous conduiras-tu?
Cherchons ces gazons que Zéphyre
Caresse d'un souffle si doux,
Où Flore aux amans semble dire:
Ces lieux ne sont faits que pour vous.
Non: Phœbus, témoin du mystère,
Peut-être serait indiscret.
Dans un bois sombre et solitaire,
Amour, guide-nous en secret,
Que la plaintive Philomèle
Y puisse, au bruit de nos soupirs,
Perdre sa tristesse éternelle,
Et ne chanter que nos plaisirs.
Mais quel est le réduit tranquile
A l'abri de l'œil curieux?
Dans Paphos fais-nous un asyle
Impénétrable aux envieux.
Là, sur un lit fait de la plume
Des moineaux les plus amoureux,
Je veux que leur ardeur allume,

S'il se peut, l'ardeur de nos feux.
Tendre Amour, ma flamme est extrême,
Je retarde ce doux moment
Par mon inquiétude même.
Eh! fais-le naître seulement.

LE PIED, L'ŒIL ET LA MAIN;

Question décidée par l'Abbé DE GRÉCOURT.

Isabelle, Iris et Climène
Prétendaient que, dans un repas,
On leur donna preuve certaine
Qu'on en voulait à leurs appas.
Certain berger (commence l'une),
A marché sur mon pied vingt fois,
En disant, il fait clair de lune;
Qu'il fera beau ce soir au bois!
Lisandre, sur ma main surprise
A glissé des baisers muets;
Il l'a serrée, il l'a reprise,
Pour m'exprimer ses vœux secrets.
Pour moi, répartit la dernière,
Tircis m'a lancé des regards
D'une façon si singulière,
Qu'elle mérite des égards.
Quel est le plus amoureux signe!
Qui des trois peut se l'arroger?
Cette question paraît digne
Que l'Amour daigne la juger.

Cupidon survient et se moque
Du pied tout comme de la main;
Ce n'est là qu'un signe équivoque
D'un convive abstrait et badin.
Mais un seul coup-d'œil vif et tendre,
Quand ce langage est bien appris,
Dit le plaisir que l'on va prendre,
Celui qu'on prend, et qu'on a pris.

LE MÉDISANT.

Soit médisance ou bien mauvaise humeur;
Soit par caprice de génie,
Aurais-tu toujours la manie
D'être censeur!

La jeune Iris est une fière outrée,
Climène une franche catin;
Celle-ci n'a plus son beau teint,
L'autre est plâtrée.

La belle Aminte est sotte, et selon toi,
La sotte n'en est pas plus fille;
Tu ne trouves dans Amarille,
Ni cœur ni foi.

Je voudrais bien qu'encore tu voulusses
De Philis nous dire du mal.
Eh fi! répond l'original,
Elle a des puces.

LA BRIÉVETÉ.

DIEU d'Amour, que je suis heureux!
La jeune Iris tendre et fidelle
Partage l'ardeur de mes feux,
Et ses sermens me renouvelle.
Tout sert mes amoureux desirs;
Ce jaloux qui nous environne
Ne sait que hâter nos plaisirs,
Et sa rage les assaisonne;
A notre bonheur souverain
Il ne manque plus qu'une chose:
Ote-nous un petit chagrin;
T'en solliciter Iris n'ôse;
Je suis moi-même embarrassé,
Comment te dirai-je ma peine?
Ah! fais que le présent devienne
Un peu moins proche du passé.

CONSEIL A SILVIE.

SI vous épousez un grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez?
Tout le jour vous ferez grand'chère,
Toute la nuit vous dormirez.
Vous aurez un bon équipage,
Tout le jour vous ferez *flores*;
N'en attendez pas davantage,
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.
Tous les soirs vous serez servie

D'un vieux conte ou d'un vieux rébus;
Après cela, bon soir, Silvie,
Allez vous coucher là-dessus.
Heureuse! si de doux mensonges,
En dormant, vous font quelque bien;
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.
Mais si vous choisissez pour maître
Un mari plus jeune et plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit: bouche, que veux-tu?
Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le tems de choisir vos amours,
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

VŒU DE CONSTANCE.

Je n'entends prêcher que constance:
Chacun veut m'en faire un devoir;
Mais peut-être, sans le savoir,
J'ai le don de persévérance.
Hier Philis eut mes amours;
Je brûle aujourd'hui pour Nannette;
Demain j'aimerai Colinette:
A ce compte j'aime toujours.
Je dirige ainsi mon envie
Sur la plus rare des vertus:
Oui, je jure, fils de Vénus,
D'être constant toute ma vie.

AVEU DE JULIE,

SUR SON PROCHAIN MARIAGE,

A SA COUSINE.

Je ne suis ni froide ni dure,
Et je sens (soit dit entre nous),
Certains aiguillons de nature
Un peu plus haut que les genoux,
Un peu plus bas que la ceinture,
Qui me disent assez qu'il me faut un époux.
Jadis en ce beau lieu vivait un pucelage
Qui se laissa, comme un poisson,
Prendre à l'appas de l'hameçon,
Et mourut sans pouvoir se sauver à la nage.
Il faut, le maudit pucelage!
Qu'il en passe bientôt le pas.
Afin qu'il ne m'étouffe pas,
Je le veux étouffer à l'avril de son âge.
Croyez-moi, d'un mari l'on goûte les douceurs,
Qui chatouillent nos sens et qui charment nos cœurs;
Et dans ses passe-tems, pour contenter sa flamme,
Une fille n'a pas le plaisir d'une femme.
Si quelque jeune laboureur
Débauche une fille et l'affronte,
La fille en a toute la honte,
Le galant en a tout l'honneur.
Mais dès que dans le mariage

La femme souffre un favori,
La honte en est toute au mari,
La femme en a tout l'avantage.

RONDEAU.

LE PUCELAGE.

Oncque ne vis de Pucelage.
Voyant pudeur sur le visage,
Modestie en l'habillement,
Un jeune époux fait serment
De trouver l'oiseau dans sa cage.
Bientôt il change de langage;
Car ayant cherché vainement,
Il dit, en perdant le courage,
Sans oser le dire hautement:
Oncque ne vis de Pucelage.
Il naissent bien, et c'est dommage
Qu'ils s'élèvent mal-aisément.
Mais tel est leur tempérament,
Que leur vie est un court passage:
Ils sont si sujets au pillage,
Et meurent si subitement,
Avant d'être avancés en âge,
Que l'on peut chanter hardiment:
Oncque ne vis de Pucelage.

A MADEMOISELLE RICHARD,

Sur son Mariage avec M. Bergeret.

ÉLEVÉE au milieu des saintes vérités,
Vous vous feriez un grand scrupule
D'entendre un récit ridicule,
Entre deux fausses déités.
L'union de l'Hymen avec l'Amour son frère,
Sont des sujets si surannés,
Que je laisse aux poètes bornés
A rebattre toujours une ancienne chimère.
La prudente raison me dirait : arrêtez,
Prenez du moins des tems plus favorables,
Et n'allez pas conter des fables
La veille des réalités.

QUESTION,

QU'EST-CE QUE L'AMOUR?

RÉPONSE.

C'EST ce lutin qui fait qu'on ne dort pas,
Qu'on ne vit qu'à demi, qu'à toute heure on soupire ;
Qui dès le grand matin tourne en hâte nos pas
Vers un objet qui fait notre martyre ;
C'est ce charmant accord qui nous force d'aimer,
C'est ce je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer :
En un mot, c'est ce feu toujours insatiable
Qui nous dévore et nous suit en tout lieu.

Plusieurs disent que c'est un dieu;
Pour moi je crois que c'est un diable.

PORTRAIT DU DIABLE.

Il a le teint d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le corps velu comme une mule,
Le pied fourchu;
Le fuseau dont filait Hercule,
Noir et velu;
Et, pour surcroît de ridicule,
La queue au cu.

LA SERVANTE.

Fasse qui voudra l'amour
A ces maîtresses de cour:
Quant à moi, je me contente
De caresser nuit et jour
Le tetton de ma Servante.

Elles n'ont rien d'arrêté,
Et toujours sous leur beauté
Cachent une ame inconstante:
Mais vive la fermeté
De ma petite Servante!

On dit que sous un amant
Elles ont du mouvement:
La mienne n'est si savante;
Elle y va tout doucement,
Comme une simple Servante.

C'est à force de présens
Que ces pauvres courtisans
Se conservent leur amante ;
Et vingt écus tous les ans
Me conservent ma Servante.

Vous languissez quelquefois,
A la cour, plus de trois mois,
Sans que l'heure se présente ;
Et moi, bienheureux, je vois,
Quand il me plaît, ma Servante.

A la cour, un serviteur
Le fait toujours en frayeur ;
Le moindre bruit l'épouvante :
Mais de qui puis-je avoir peur,
Le fesant à ma Servante ?

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

SONNET.

AUGUSTIN dit que la concupiscence
N'eût point eu part au doux accouplement,
Si, respectant la divine défense,
Le premier homme eût été moins gourmand :

Mais que chacun, dans l'état d'innocence,
Eût engendré sans charnel mouvement,
D'aussi sang-froid, que lorsqu'avec prudence
Le laboureur va sa terre semant.

S'il est ainsi, la faute originelle
N'a point fait tort à la race mortelle;
Il nous revient même un grand bien par-là;

Et quand je pense au plaisir qu'on y gagne,
Je loue Adam, je bénis sa compagne,
Et je rends grace au Serpent qui parla.

SUSANNE.

SONNET.

De Susanne, épouse fidelle,
Nous admirons la chasteté;
Un refus la rend immortelle.
Comment l'a-t-elle mérité ?

Son cœur peut-il être tenté ?
Deux vieillards exigeaient tout d'elle.
A cet aspect, avec fierté,
Messaline eût été cruelle.

Mais si quelque aimable indiscret,
Fait pour l'amour, propre au secret,
Hardi, pressant et plein de flamme,

Eût fait près d'elle autant d'effort,
Peut-être (Susanne était femme),
N'eût-elle pas crié si fort.

VERS A MADAME.

De soi-même chacun dispose
Pour se faire le mal qu'il veut;
Quant au bien, c'est toute autre chose,
L'on ne se fait que celui que l'on peut;
Et si l'on se fesait tout celui qu'on desire,
Que pensez-vous que je ferais?
Dans cet instant, au lieu de vous écrire,
Auprès de vous je volerais.
Là, tendrement j'exprimerais
Ce que pour vous ressent mon ame,
Puis, votre main je baiserais,
Puis, vos genoux j'embrasserais,
Puis enfin.... Eh! que sais-je où, guidé par ma flamme,
De fil en aiguille j'irais?

BOUQUET

A MADAME PONCHER.

LES GANTS.

Dans le mois où l'Amour est le plus occupé
A presser l'indolent et vaincre la rebelle,
Ce petit dieu, las, éclopé,
S'endormit sur l'herbe nouvelle,
Et rêvait à la bagatelle.
Dans un songe confus, l'esprit enveloppé;

Il roulait pêle-mêle, au fond de sa cervelle,
Les tendres complots où son zèle
Depuis huit jours avait trempé.
Mais, tandis que Morphée, avec grand soin le
berce,
Partit de son carquois penché
Une paire de Gants de Perse
Qu'il destinait à sa chère Psyché.
Des Nymphes de sa cour Vénus environnée;
Surprit son fils dans le sommeil,
Et lui vola l'offrande destinée.
Au moment, de son teint vermeil
Elle cueille en passant une rose émanée.
Pardonne, Amour,
Ce petit tour,
Que te fait ta mère
Et sa cour.
Chaque jour
Tu sais en faire
De plus fins,
Et d'autant plus malins
Qu'on est souvent obligé de les taire.
Nymphe, recueille les voix;
Les doigts
Les plus adroits
Ont seuls des droits
Sur les Gants que tu vois..
Liberté dans votre choix.
Qu'ils soient la récompense
D'un bras qui dans la danse

Se soutient noblement,
Ou d'une main pleine d'audace,
Qui, dans la fureur de la chasse,
Règle d'un fier coursier les fougueux mouvemens.
Celle qui de la lyre
Tire
Ces sons ravissans,
Que ta tendresse inspire
Pour enchaîner les sens,
Mérite bien encore
Qu'un beau Gant la décore.
Mais pour tous les beaux arts
La main qui se réserve,
Et dont l'adresse est digne de Minerve,
Des suffrages, je crois, mérite les trois quarts.
Dans cette urne sombre
Que chaque billet soit jeté :
La Nymphe, qui pour elle aura le plus grand nombre,
Recevra le prix projeté.
La déesse ouvre, et d'un ton juridique
Lut.
Le nom unique
Fut
Monique.
Tant d'attributs rassemblés
A Monique le prix donnent.
Sans hésiter, ses compagnes couronnent
Ce rare assortiment de talens signalés.

De Monique chantons la gloire,
Chantons sa victoire,
Son triomphe est d'autant plus beau,
Que d'adjuger le prix la façon est fidelle.
Quand Amour juge en faveur d'une belle,
On peut accuser son bandeau :
D'un scrutin jamais on n'appelle.

BOUQUET.

J'avais dépeuplé nos jardins
Des trésors de la jeune Flore,
Et courais enrichir tes mains
Des plus charmantes fleurs que Zéphir fasse éclorre ;
Lorsque chemin faisant, comptant par-ci, par-là,
La joie et les plaisirs que près de toi l'on goûte,
L'une d'elles me dit : nous savons tout cela ;
Et qui, dans l'univers, le met encore en doute ?
Un soin bien plus pressant embarrasse nos cœurs;
Le même jour nous voit presque mourir et naître,
Et c'est jouir bien peu de semblables douceurs ;
Mieux serait, prix pour prix, de ne les point connaître.
Nous cherchons donc par quel moyen
Se pourrait prolonger notre courte durée ;
Et c'est... Ah ! ma sœur, je le tiens,
S'écria le Cedra d'une voix altérée :
Changeons-nous en pommade; Iris s'en sert toujours :

Dès le matin, à sa toilette,
Nous serons placés tous les jours
Et sur ses mains et sur sa tête.
Notre couleur brillante et notre douce odeur,
Satisfesant notre aimable maîtresse,
Nous conduira sans doute à l'unique bonheur
De pouvoir lui servir sans cesse.
La troupe parfumée applaudit au dessein,
Et dans le même instant la déesse puissante
Forma, des fleurs qui remplissaient ma main,
Le coffret que je te présente.

BOUQUET
A M. LE COMTE D'ÉVREUX.

*Le fils de M. de C****, conseiller de la grand'-chambre, ayant obtenu, dès l'âge de 14 ans, par le moyen de M. le comte d'Evreux, une place de garde-marine, la mère, à la Saint-Louis, présenta, pour son fils, au comte, un Bouquet consistant dans un quarré de sucre, flanqué de quatre tours, du milieu duquel il s'élevait un oranger chargé de fleurs et de fruits confits.*

D'une vive reconnaissance
Mon fils le marin pénétré,
Vous supplie avec grande instance
D'accepter ce Bouquet sucré.
Aux quatre coins j'ai mis vos armes.
Les tours marquent la fermeté;

La fermeté dans les alarmes,
Où Bellone vous a jeté ;
Fermeté dans la bienveillance
Prodiguée à vos protégés ;
Fermeté dans l'indépendance
Des ridicules préjugés ;
Et fermeté dans le système
De jouir librement de vous,
En vous suffisant à vous-même,
Dans un bonheur tranquile et doux.

Un petit oranger s'élève,
Et du gâteau fait l'ornement ;
Recevez-le de votre élève,
Pour qui je vous l'offre humblement.
Sur cet oranger symbolique
Vous voyez des fruits et des fleurs :
Cet emblême aisément s'explique.
Vos discours séduisent les cœurs.
Que de fleurs dans votre langage,
Et dans vos bienfaits que de fruits !
Dieux ! bénissez cet assemblage.
Mon prince, avec respect je suis

Votre très-humble, etc. servante.

LES DEUX ANES,

BOUQUET.

Vous me demandiez un bouquet :
J'avais affilé mon caquet ;

Mais dans l'embarras je me trouve.
Une comparaison le prouve.
Un Ane périssait de faim ;
Il rôdait par-tout, lorsqu'enfin
S'offrent deux picotins d'avoine ;
Entre ce double patrimoine
Son appétit est aux arrêts.
Sans y toucher, il reste auprès :
Car, la mesure étant égale,
Que choisir ! C'est pis que Tantale.
Mon sort est semblable aux destins
Qui font souffrir ces sortes d'Anes :
Un Ane entre deux picotins,
Un picotin entre deux Anes (1).

LA FLEUR DE GRENADE,

BOUQUET

Pour Madame d'Orléans, Abbesse de Chelles, qui s'appelait LOUISE.

DANS ce jour il n'est point de fleur
Qui ne prétende avoir l'honneur
De se trouver à votre fête ;
Chacune expose en sa requête,
Que de telle et telle vertu
Elle est le symbole connu :

(1) On voit que c'est ici une allusion à deux Aunes.

Partant qu'elle a le privilège
D'être admise dans le cortège ;
Que je vais faire de jaloux !
Je me présente seule à vous,
Parce que seule j'étais née
Pour devoir être couronnée.

BOUQUET

DE MADEMOISELLE DE SAINT-URCISSE,

A M. LE GENDRE.

Je ne sais pas ce qu'au Dieu nouveau né
Offrit en don le premier des trois Mages ;
Lorsque ce roi, d'un pays fortuné,
Vint, toute nuit, lui rendre ses hommages :
Que ce soit l'or, ou la myrrhe, ou l'encens,
C'est bien égal ; l'or n'est plus à la mode ;
La myrrhe put, l'encens est incommode ;
Il me faut donc chercher d'autres présens.
Mais, direz-vous, on ne doit point, Charlotte,
Offrir à l'homme un don du créateur ;
Chacun des trois divinité dénote...
Eh bien ! monsieur, je vous offre mon cœur !...
Ton cœur, ma fille ! Eh ! Dieu, dans l'écriture,
De tous les cœurs le seul maître se dit :
Je puis donner le mien sans qu'il murmure :
Il a le fonds ; vous aurez l'usufruit.

A UNE NANON,

En lui donnant pour son bouquet une bourse de soixante jettons.

Soixante jettons, est-ce assez
Pour compter les vertus, les talens et les graces,
Que, pour orner Nanon, les dieux ont entassés ?
Non, dit l'Amour : voici trois classes,
Talens, graces, vertus ; si peu ne suffit pas
Pour qui je nombre tant d'appas...
C'est une erreur ; pour te tirer d'affaire,
Regarde bien comme il faut faire.
Montre-moi ces jettons, une courte leçon
Va t'en enseigner la façon.
Un fait cinquante, et deux, cent ; et trois, mille.
Le seul art, c'est de les savoir ranger...
Cette leçon est inutile ;
L'Amour n'aime point abréger.

REQUÊTE

D'un Garde-du-Corps, à Monseigneur le Maréchal de Noailles.

Je suis né dans une contrée
Où les infortunés cadets,
Munis de la cape et l'épée,
S'embarquent avec leurs bidets.
Nous trouvons la gloire si belle,
Que nous sacrifions pour elle

Nos prés, nos vignes et nos champs;
Mais pour des divinités folles
Sacrifier deux cents pistoles,
C'est trop cher de deux mille francs.
Issu d'un sang fort économe,
Je ne puis en si peu de tems
Compter une si grosse somme.
Quoi! monseigneur, deux mille francs!
Un garde-du-corps de Gascogne
N'aurait pas trop de deux mille ans
Pour une pareille besogne.
A quoi donc taxer les exempts,
Les majors, les chefs de brigades!
Et si l'on monte aux plus hauts grades,
Les frais seront exorbitans.
Le fait mérite qu'on y pense,
Il est en tout point important;
Tout ce qui tire à conséquence
Veut être pesé mûrement.
Pour vos ordres rempli de zèle,
C'est faute d'argent que j'appelle
De vos premiers arrangemens:
Que ne dépend-il de Bellone
Que le Pactole et la Garonne
Soient des fleuves moins différens!

COMPLIMENT

Des Filles Orphelines de Madame la Maréchale d'Estrées, à M. le Cardinal de Rohan.

Chacun le dit bien, Monseigneur :
Nous sommes dans un tems d'erreur ;
Car on nous appelle Orphelines,
On le croirait même à nos mines ;
Et néanmoins
Il n'est rien moins.
Nous sommes des enfans, et cette illustre mère
Nous reconnaît tous pour les siens :
Sa protection nous est chère,
Elle fait notre espoir, notre vie et nos biens.
Les charités en abondance,
Que nous donne votre éminence,
Dont nous lui disons grand merci,
Vous ont fait notre père aussi.
Ces chapelets si respectables
Sont encor vos dons charitables,
Qui nous font dire à qui mieux mieux :
Notre père sur terre, et notre père aux cieux.

REQUÊTE

Présentée à M. MONMARTEL le fils, pour l'engager à soutenir le Concert établi à Tours en 1734.

Nous Erato, fille de Mnémosine
Et de Jupin, déesse des concerts :
Vu la requête et prochaine ruine
D'une assemblée où d'instrumens divers
Le doux accord fesait toute l'année
Des Tourangeaux le noble amusement ;
Mais, objectant l'inféconde vinée,
Commerce à bas et maint autre argument,
Plusieurs d'entre eux n'aiment plus la musique,
Et de signer ont refusé tout net :
A quoi voulant en forme juridique
Bientot pourvoir, sachant d'ailleurs un fait
Fort singulier, savoir que, dans Tours même,
Notre féal et très-cher Monmartel
A pris naissance ; il est de droit qu'on aime
Son air natal, et le bon naturel
Doit inspirer de servir sa patrie ;
C'est donc pourquoi, de notre autorité,
Avons nommé sa jeune seigneurie
Le protecteur, à toute éternité,
De mon concert du jardin de la France ;
Si, lui mandons, puisqu'il en est le chef,
De lui fournir crédit, pouvoir, finance,

Pour suppléer à ce qu'il manque, bref
Ce qui convient afin qu'il se soutienne :
Ce que fesant, mon petit favori,
Qu'en sa santé mon père le maintienne,
Et que du sien il soit toujours chéri.
Fait au Parnasse, en présence assignée
De mes huit sœurs, Phœbus applaudissant ;
Du premier mois la sixième journée,
L'an trente-quatre après les mil sept cent.

VERS

Pour le Mariage de Monsieur le Marquis DE LA TOURNELLE, *avec Mademoiselle* DE NESLE.

TANTÔT l'Hymen était au Tuileries,
Orné de ses plus beaux attraits ;
L'Amour lui prêtait ses doux traits,
Et Vénus ses graces fleuries ;
Jeune robins circonvolaient
Autour de la Nymphe des Nymphes,
Et s'échauffans, s'entredisaient :
Que ne suis-je un des paranymphes ?
Parbleu ! ne quittons point Paris,
Tant qu'on y verra cette belle ;
Point de vacances, mes amis,
Et, pour déguiser notre zèle,
Il faut nous dire réunis
Pour mieux servir à la Tournelle.

RÊVE EPITHALAMIQUE,

Envoyé à M. DÉON, pour être présenté à M. HÉRAULT, Lieutenant-Général de Police, à l'occasion de son Mariage avec Mademoiselle DE SÉCHELLES, en 1733.

CETTE nuit-ci, dans un sommeil profond
J'étais plongé, lorsqu'une jeune Fée
Est descendue au travers du plafond,
Dans un beau char, conduite par Morphée.
Voudrais-tu voir, m'a-t-elle dit tout bas,
De deux époux le parfait assemblage?...
Très-volontiers : mais si rare est le cas,
Qu'on le croira n'être que ton ouvrage....
Oh! point du tout : tiens, voici ce que c'est.
Elle a tourné sa baguette enchantée,
Et je tenais mes deux yeux en arrêt,
Quand à l'instant Nymphe s'est présentée.
Tout à la fois mille et mille regards,
Qui me fesaient papillotter la vue,
Sur sa beauté se sont trouvés épars.
Jamais ne fut œillade si goulue;
Car ma prunelle allait au grand galop
Tout à l'entour de son charmant visage,
Et restait-là, n'osant pas entrer trop
Dans les secrets d'un si noble corsage.
Es-tu content, m'a dit d'un air joyeux
L'enchanteresse; et jamais dans ta vie
As-tu rien vu de si riant aux yeux?

Regarde encor ; j'en pardonne l'envie.
Grande, bien faite, et dans la fleur des ans ;
Ne pense pas qu'elle ne soit que belle :
Avec ces traits, que tu trouves charmans,
Son esprit forme un parfait parallèle :
On en convient. Ses juges ne sont point
Hommes galans, ou louangeurs extrêmes ;
Mais d'autres sont croyables en ce point....
D'autres ! Qui donc !...Les femmes elles-mêmes.
Ce récit fait, suivit un grand merci.
Ma chère Fée, ai-je ajouté, me semble
Que je devrais voir son époux aussi.
Par quel hasard ne sont-ils pas ensemble ?
C'est, me dit-elle, un nouveau marié,
Digne de celle à qui le ciel propice
Depuis huit jours l'ayant apparié,
A ses vertus voulait rendre justice.
Si par mon art je puis te l'évoquer,
Je vais le faire ; il n'est pas trop facile...;
Tu l'as promis....Allons, faut le risquer ;
Et pour le coup je serai bien habile.
Si l'on savait ce qu'il est dans l'état,
Combien le prince en lui prend confiance,
Comme il est plus affairé qu'un légat,
Et comme il doit à Paris sa présence,
On avoûrait qu'il n'est pas fort aisé,
Malgré l'effet de ma vertu secrette,
De le montrer chez toi tout transposé.
Pendant qu'elle eut dans les mains sa baguette,
Qu'elle fesait son opération,

Illustre ami, je t'avais dans l'idée ;
Et je disais à bonne intention :
Pourquoi la Nymphe est-elle possédée
Et jour et nuit par un autre que toi ?
Quel doux plaisir, quelles vives délices,
Si, plus content et plus heureux qu'un roi,
Tu recueillais ces aimables prémices !
J'en étais là, quand, avec grand fracas,
M'est apparu la personne attendue :
C'était toi-même, et dans tes tendres bras
La belle Nymphe aussitôt s'est rendue.
L'excès de joie, animant mes esprits,
M'a réveillé. J'ai ri de la manie
Du plaisant rêve, et suis resté surpris
D'avoir perdu si bonne compagnie.

A M. DÉON (1),

Sur la naissance d'un Fils de M. HÉRAULT, Lieutenant-Général de Police.

AMI Déon, ta négligence extrême
Me fait jurer en forcené,
Tu veux que je mette en poëme
De la moutarde après dîné !
Afin qu'un compliment ne fût point suranné,
Il faudrait donc que je prisse pour thême
Le nouveau fait, et non le nouveau né.

(1) Premier commis du Magistrat.

ORAISON

A LA DÉESSE LUCINE,

*Pour les couches de Madame H ***, Intendante.*

Lucine, à qui les immortelles,
Pendant leurs couches, ont recours,
De l'Amour emprunte les aîles
Pour apporter un prompt secours
Au nouveau né, comme à sa mère,
Si tu dis que ton ministère
N'est employé que pour les cieux;
Je réponds qu'au siècle où nous sommes,
Les intendans ne sont plus hommes :
Ce sont au moins des demi-dieux.

L'AMANT ET LE SOMMEIL.

Fut-il jamais rien de pareil !
Ingrate et cruelle inhumaine,
Priver pendant six mois un amant du sommeil !
Amour ainsi parlait à Célimène;
La bergère lui répondit :
Tircis est-il discret, Tircis est-il fidèle ?
Je sais que souvent il le dit;
Mais, qui me répondra de sa flamme éternelle ?...
Moi, je m'en charge, et m'en charge à jamais.
Oui, par le Styx, ma foi t'en est donnée....
Qu'il vienne donc ce soir; Amour, je te promets
Qu'il dormira demain la grasse matinée.

LA MOUCHE CANTHARIDE.

Dans les beaux jardins d'Amathonte
Je me promenais l'autre jour,
Et j'y cherchais (je l'avoue à ma honte)
La Mouche consacrée à la mère d'Amour.
Son fils, qui dans ces lieux preside,
Me dit en m'abordant : qui cause ton souci ?....
Je voudrais une Cantharide.....
Tu n'en trouveras plus ici,
J'en avais trois essaims ; dans les yeux de Clarice
J'en ai mis deux ; aussi, d'un seul de ses regards,
Il n'est mortel qui ne périsse,
Percé par d'invincibles dards....
Fort bien ; il en reste un troisième :
Où serait-il ? Faites-moi la faveur
De m'en donner. . . . . Ingrat, tu sais bien que moi même
J'en ai placé la ruche au milieu de ton cœur.

L'ASPERGE ET L'OIGNON.

FABLE.

Une Asperge du mois de mai,
Asperge mâle, et de bonne défaite,
Le beau projet avait formé
De faire une amoureuse emplette.
Le voilà qu'il jette les yeux

Sur un certain Oignon femelle,
Bien fait, bien blanc, bien doux, et des plus gracieux;
Bref des Oignons parfaits le plus joli modèle.
L'amant confie à quelque ami
Ses brûlans et tendres délires.

Ce n'est, lui répondit-il, l'œuvre d'un endormi,
De percer jusqu'au cœur l'Oignon que tu desires:
De sept peaux il est entouré;
Comment trouveras-tu ce cœur impénétrable?
Ton dessein n'est point à mon gré;
C'est t'exposer à des peines de diable.

Tant mieux, lui dit l'Asperge; arrive ce grand jour,
Où je veux signaler ma force et mon adresse.
Les difficultés de l'amour
En font tout le plaisir et la délicatesse.

SONGE

De Madame la Maréchale DE ROCHEFORT;

CONTE.

On dit que songe
N'est que mensonge;
J'en conviens, mais la vérité
A plus d'une fois éclaté,
Par le moyen d'un rêve reconnue;
Témoin celui que ma muse ingénue

D'un bout à l'autre va conter,
Si vous daignez bien l'écouter.

Une noble et pudique veuve,
Jusqu'alors avait paru neuve
A publier des songes amoureux.
Dans son jeune âge,
Plus que très-sage,
A peine elle avouait les feux
Autorisés du mariage;
Et la libertédu veuvage,
Qui serre vieux et nouveaux nœuds,
N'avait point fait d'amant heureux
Malgré tout droit, et tout usage :
Le port majestueux et l'austère vertu,
Un maintien de matrone,
Un regard rabattu,
La sérieuse politesse,
Et la prude délicatesse,
Étaient le fort
De madame de Rochefort.
Qui diable aurait donc pensé d'elle,
Qu'ayant deux *ix*, après une *elle*,
Son esprit attendrait si tard
A faire un rêve aussi gaillard,
Tel que ceux d'une tendre nonne,
Qui, pour avoir été trop bonne,
Et dit un malheureux *Fiat*,
Est recluse au noviciat?
Déjà très-mère, et mère pas encore,

Son destin nuit et jour elle pleure, elle abhorre :
Mais, si le hasard veut qu'elle cache ses maux
Sous de charitables pavots,
Sa raison dans l'instant éteinte, ensevelie,
Oublie
Que son malheur ne veut que pleurs et que sanglots;
Le doux sommeil qui la possède
Appelle aussitôt à son aide
Celui qui vainquit ses appas.
Il arrive à grands pas,
Cet amant si cher, si fidèle;
Il entre, il saute, il est entre ses bras,
Et mille fois lui renouvelle
Ce qui la rendit non pucelle.
Impossible est que ces joyeux ébats
Ne barbouillent une cervelle,
Je le conçois ; mais je ne comprends pas
Que celle
Dont le songe aujourd'hui fait un si grand fracas,
Ait voulu dérober les rats
De quelque jeune péronnelle,
Et moins encor que, comme une nouvelle,
Par-tout elle annonce le cas :
Enfin voici le fait. La semaine dernière ;
On fit, comme savez (et fallut bien le faire)
Une ouverture entre les deux jambons
Du plus aimé de nos demi B. . . . .
Qui, faite heureusement, une pierre a rendue
D'aucuns nullement attendue,
Qui disaient, *petram non habet.*

Eh! que soupçonnaient-ils? *Tacet.*
Le l'endemain la maréchale
Fit, en dormant, réflexion mentale
Sur le danger que l'on courait
Lorsque la vessie on ouvrait,
Sur les suites souvent funestes,
Et sur les pitoyables restes
De ce mal, quoique bien traité,
Qui congèle l'humanité;
Et disait, notre pauvre prince
N'aura méshuy qu'une santé fort mince,
Ne pourra de long-tems fêter le dieu des pots,
Et n'ira de six mois dans l'île de Paphos;
De deux, n'osera même en regarder la rive,
Elle en était là, quand arrive
Un brave; si je n'ai failli,
C'est le chevalier de S....
Il entre, et fait une mine piteuse;
D'une parole langoureuse
Lui dit, approchant de son lit:
Par ma foi, je suis déconfit;
J'ai la pierre, ma chère dame:
Il me faut passer par la lame
D'un Saint-Comiste mal-adroit,
Dont l'instrument n'ira pas droit;
Il me fera, la grosse bête,
Quelque attouchement déshonnête;
Peut-être le vilain boucher
Abattra-t-il le clocher.
Bistouris sont engins perfides;

Leurs maîtres homicides
En sont quittes, en pareil cas,
Pour dire, je n'y pensais pas.
De la crainte seule j'en pleure,
Car cent fois je mourrais sur l'heure
Si je voyais en désarroi
Mon petit cœur mignon, mon roi,
Mes exploits, mes travaux, ma gloire,
Ce qui mettra mon nom au temple de mémoire.
La rêveuse, à qui le cœur fend,
De son désespoir le reprend,
Et lui répond d'un ton propice :
Dans le besoin j'aime à rendre service;
Afin de ne rien hasarder,
Donne-le moi, si tu veux, à garder.
Apparemment qu'il se montait à visse.
Aussitôt dit que fait, il lui remet soudain
Cette herbe qui croît dans la main,
Et doucement dans sa pochette
La dame mit la joyeuse recette
Qui conserve le genre-humain.
Le dépôt consigné, le chevalier s'échappe,
Résolu pour un mois de n'être point Priape;
Mais, à peine est-il hors de-là,
Qu'un autre malade voilà;
C'est justement l'abbé de C....
Menacé du même désastre;
Ma bonne maréchale, hélas! je suis perdu,
A la fin je me suis rendu
Au mal pressant qui me travaille,

Et j'ai consenti qu'on me taille;
O ciel! que j'ai de peur de ce damné foret!
S'il venait par malheur à n'aller rien qui vaille;
De C. . . . castratus foret;
Adieu l'amoureuse prouesse,
Je ne dirais jamais la messe;
De moi ce serait fait, et de tous mes talens.
Oui, je donnerais mes cinq sens,
Plutôt qu'on éteignît ce flambeau de liesse;
Plutôt qu'on me coupât..... J'entends:
Il ne faut pas que le chagrin t'excède,
A tes justes frayeurs je sais un promt remède;
Console-toi, mon cher ami,
Tu n'auras du mal qu'à demi.
Tiens, pour ne point risquer à te voir couper l'homme,
Mets l'arbre avec sa double pomme
Dans ma pochette tout au fond:
Entre mes mains il sera comme
Si tu l'avais, je t'en répond.
Grand merci, lui dit le beau sire,
Qui ne put s'empêcher d'en rire,
Et dans le greffe au même instant
Il met la trousse du galant.
Comme on ne sait qui vit, ni qui meurt dans ce monde,
Et que la maréchale est d'un âge avancé,
Il en prit un récépissé,
Puis s'en alla; dès le soir on le sonde,
Et, la conscience en repos,

Veut vîte qu'on lui fasse ouverture profonde;
Dans un clin d'œil un bistouri dispos
Fait sortir une pierre ronde :
Autant s'en fit au bas du dos
Du chevalier à tresse blonde;
A tous les deux fort à propos,
Et d'une adresse sans seconde,
Sans offenser ni les nerfs, ni les os;
La plaie est belle, et nulle suite
Ne l'empoisonne, ni l'irrite,
De mieux en mieux, il ny paraît plus rien;
Ils sont sur pied, qui se portent fort bien.
Jà, chez la gardienne on court: que dis-je! on vôle,
On la somme de sa parole,
Elle la tient, et rend à chacun d'eux
Leur passe-partout amoureux.
Or, c'est ici la catastrophe :
Tous deux étaient de même étoffe,
Mais non de même qualité,
Et pas un qui fût cacheté.
C'est un grand manque de prudence,
En matière de conséquence.
Mon pauvre abbé, pour le plus sûr,
Paraphez, *ne varietur.*
Sans y penser notre dépositaire
Leur fit un troc involontaire;
Fort on la remercie; adieu.
Nos drôles s'en vont dans un lieu,
Où coutume ont de fournir leur carrière.
Quelle misère!

Dit en colère,
En voulant commencer le jeu,
De notre abbé la fringante croupiere ?
Qui donc a cassé ton essieu ?
Autrefois plus roide qu'un pieu,
Ce n'est plus qu'un chiffon; va-t-en te faire faire;
Je ne le fais pas pour si peu.
Pendant ce tems, d'une façon nouvelle
Le chevalier piquait sa haridelle,
Qui s'écriait : Montjoie et Saint-Denis!
Toi qui portais si chétive alumelle,
Petit A, B, C, de pucelle :
Ah ! dis moi donc où l'as-tu pris ?
L'aurais-tu troqué chez Dautele,
Cettui grand chalumeau par qui mon lit chancelle,
Et qui rend tous mes sens épris ?
Courage, mon cœur, disait-elle.
Que je suis heureuse femelle !
Moi, qui t'attendais circoncis,
Au retour impuissant d'une taille cruelle,
Ou qu'il diminuerait du moins d'une rouelle,
Je le sens plus nerveux mille fois que jadis.
Mais, en vain notre abbé s'efforce, s'évertue,
Toujours la lance est abattue,
Il crêve de rage et d'ennui.
Je veux que la peste me tue,
Dit-il, si ce roquet n'appartient à S.....
Il va le trouver, et lui jure
Que c'est méprise toute pure ;
Qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui :

Rends-moi, mon cher, je t'en conjure,
Un couteau juste à son étui,
Ou dis-moi le secret pour allonger celui
Qui reste dans mes mains toujours en mignature;
Le chevalier répond tout net:
Non, non, c'est ce qui vous enrhume;
Bon écrivain se sert de toute plume.
Pour ce coup-ci je suis votre valet;
Si l'abbé lors eût été sage,
Il n'en eût pas dit davantage;
Bon procès aurait intenté
Devant l'officialité,
Où du clergé la prochaine assemblée
L'affaire aurait jugé d'emblée
En sa faveur;
Mais la fureur
Jà le transporte
De telle sorte,
Qu'il saute sur le chevalier,
Ne voulant plus qu'il soit cheval entier.
Voilà tapage diabolique:
Oui, je l'aurai... Non tu ne l'auras pas...
Par ma foi tu le reprendras,
Ton vilain flageolet étique,
Asthmatique,
Ou dans la peine tu mourras.
Ce fut au bruit de ce vacarme,
Qui mit la rêveuse en allarme,
Qu'elle se réveille en sursaut;
De frayeur elle fit un saut,

Voyant que toute l'aventure,
Était d'un songe l'imposture;
Mais, ses sens tant soit peu rassis,
Tout d'un coup il lui prend un ris,
Qui recommence et dure encore,
Et fidèlement remémore
Le plaisant rêve, et rien du sien n'y met:
Le souvenir sans esprit émancipe,
Femme n'a pas plus de secret qu'un pet.
Vite à la bru du Grand Philippe
Elle va conter son rollet;
Toute la cour y participe,
Le rêve fut trouvé joli,
Et l'aventure si badine,
Qu'on résolut, de ce songe impoli,
De faire un plat à la dauphine;
On épia le tems que son époux,
Dévotement à deux genoux,
Fesait, au seigneur rendant gloire,
Une oraison jaculatoire.
La dauphine en rit tout son saou,
Mais ne put pas concevoir où
L'esprit était de notre maréchale
De publier récit si sale.
Sur ces entrefaites, S....
Parait, et se voit assailli
De flatteurs, dont la cour abonde.
Vraiment, mon ami, tout le monde
Prend part à l'agréable troc,
Que vous a procuré la sonde;

Toutes nos femmes vous sont *hoc* ;
Quand vous voudrez lever la bonde ;
Car, on dit qu'il n'est sous le froc
Source d'eau vive si féconde.
A ce compliment qu'on lui fit,
Par contre-vérité le chevalier rougit ;
Et sentant où le bât le blesse,
Fut si honteux, à ce qu'on dit,
Que sur le champ fendant la presse,
Sans leur rien répondre, il s'enfuit.
L'abbé, qui vint après, fit bonne contenance,
Alors qu'il reçut de chaçun
Compliment de condoléance ;
Ce qu'on veut, dit-il, qu'on le pense,
La seule vérité m'offense ;
Quel tort me fait à moi le rêve de quelqu'un !
J'ai ce que j'ai. Quand on vit l'assurance
Dont il soutenait sa loquence,
Conclu fut, qu'il en avait un
Beaucoup au-dessus du commun ;
Et fort juste était la sentence.

Or, que tirer de tout ceci ?
Considérez bien, le voici :
Savoir est que, dans la nature
Rien n'arrivant à l'aventure,
Dieu, par un songe, a révélé
Ce qui long-tems avait été célé,
Pour nous apprendre à ne pas croire
A ces hâbleurs qui se font gloire,

Sans contredit, à porter le plus beau,
Parce qu'il est *incognitò*.
Quand vous verrez un casseur de raquettes,
Qui promet huit ou dix, croyez que sont sornettes;
La coulevrine de Nancy,
A l'entendre parler, n'égale pas la sienne;
Mais qu'à la cuirasse on le prenne,
Ce n'est qu'un amoureux transi;
D'étrenner seulement il a bien de la peine.
Pour les abbés, bien mieux, en tapinois,
Ils décochent de leur carquois
Les traits de leur flamme amoureuse;
Leur mine n'est guères trompeuse:
A les voir on les sait, et cela tout d'un coup;
Peu parlent-ils, et font beaucoup,
Et l'indiscrétion est rarement leur vice.
Pour qu'on leur rende aussi justice
Le ciel est toujours attentif;
De plus, la foi qu'il a promise
De soutenir le droit de son église,
Est encore un autre motif.
C'est pourquoi donc, par arrêt décisif,
Jugée est nulle la méprise.
De C.... est déclaré l'avoir de bonne mise,
Et le chevalier fort chétif.

CONTE.

En rendez-vous avec donzelle vive,
Pour commencer une affaire de cœur,

CONTE.

Dans une officialité,
Ces jours passés, une soubrette
Passablement belle et bien faite,
Et d'une robuste santé,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force;
Qu'il fallait, ou le pendre ou qu'il fut son mari;
Eh! comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre?
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
J'ai, monsieur, lui répondit-elle,
De la force quand je querelle:
Mais je n'en ai point quand je ri.

AUTRE.

Prélat dévot, ignare et débonnaire,
Interrogeait, pour les ordres sacrés,
De jeunes gens comme lui mal lettrés:
(Les capucins tenaient le séminaire).
Un aspirant qui n'avait pas choisi,
Pour l'expliquer, quelque verset facile,
De par hasard, en ouvrant l'évangile,
Au premier mot lut : *Viri leprosi.*
Courage, allons; qu'est-ce que ça veut dire?
Vieux lapereaux, répond l'interrogé...
Un lapereau jamais ne fut agé:
Voyez un peu vos camarades rire.

L'autre sentit la contradiction,
Et répartit, pour se tirer d'affaire :
Je le sais bien ; mais c'est là le mystère...
Bon ; qu'on le mène à l'ordination.

AUTRE.

Ma mère ! ah ma mère ! ma mère !...
Courage : fais un bon effort...
Ah ! que le chose me cuit fort !...
Impudente ! veux-tu te taire !
A-t-on jamais nommé cela ?
Pardienne ! c'est grande merveille !
Je dirais : j'ai mal à l'oreille,
Si j'allais accoucher par-là.

AUTRE.

Jean disait au docteur André :
Venez voir ma fille Angélique,
Et sachez, de force ou de gré,
Ce que c'est donc que sa colique.
Notre valet est beau garçon ;
On n'est pas toujours dans la chambre ;
Et ma femme a quelque soupçon
Que le mal vient d'un coup de membre.

AUTRE.

Un procureur accoutumé
Aux termes de jurisprudence,

A ce style était si formé,
Qu'il n'avait point d'autre science.
Sa femme avait un bien venu,
Qu'il rencontre, à son arrivée,
Saisi d'un globe bien charnu...
Monsieur ! je requiers main-levée.

AUTRE.

Vous répondrez, ô corrupteurs de filles,
Disait en chaire un docteur véhément,
Vous répondrez de toutes peccadilles
Qu'elles feront avant le sacrement.
Punis serez au jour du jugement
D'avoir au mal femelle façonnée.
La jeune Alix qu'un amant peu content
Depuis huit jours avait abandonnée,
S'écria : bon, j'en ferai tant et tant,
Que du fripon l'ame sera damnée.

MADRIGAL.

Reprenez, tendres soins, une nouvelle force;
Vivacité, ranimez vos attraits :
Vous, respects, des esprits douce et flatteuse amorce,
Pour éclater, rassemblez tous vos traits :
Parfaite ardeur, constante estime,
Amitié, sentimens qu'inspire la beauté :
Mouvemens dont je suis l'éternelle victime,
Brillez de tout le feu dont je suis transporté.

Il s'agit de prouver à l'objet que j'adore,
Que vous bravez du temps la redoutable loi,
Et que depuis vingt ans vous êtes tels encore,
Qu'au moment où ses yeux triomphèrent de moi.
Mais, que dis-je? au sujet d'un amour si solide,
Quel soupçon de Philis pourrait frapper l'esprit,
Quand elle conviendra que la raison le guide,
Et que l'estime le nourrit!

AUTRE.

Je pense, et la nuit et le jour,
Que c'est un grand mal que l'amour.
Je pense à l'esclavage horrible
Où je languis depuis trois ans
Près d'une bergère insensible,
Qui se moque de mes tourmens.
Je pense que bientôt peut-être,
Par un hymen pécunieux,
Mon rival se rendra le maître
De s'endormir sur ses beaux yeux.
Je pense que je suis peu sage
De consumer mon plus bel âge
A ne gagner que des refus,
Et ma raison me rend confus.
Mais ces réflexions sensées
Ne font qu'augmenter mon malheur;
Je sens que je vole à mon cœur
Ce que je donne à mes pensées.

AUTRE.

Le seul vrai plaisir qu'on ressent ;
C'est de bien jouir du présent :
Permettez, mon Iris, que j'en fasse une épreuve.
J'en veux faire une toute neuve,
Dit-elle, d'un air empressé,
En réalisant le passé.
Quoi ! répliquai-je, chère amie,
Le présent vous allez doubler !
J'enchéris, je vais le tripler.
Je vous proteste sur ma vie
Qu'en ce moment, d'un même souvenir,
Et d'un seul coup j'additionne
Tous les plaisirs qu'amour me donne,
Passés, présens, même à venir.

AUTRE.

LE PEINTRE AMOUREUX.

Zeuxis devait, dans un tableau,
Peindre Vénus. Oubliant la déesse,
Il n'y peignit que sa maîtresse ;
Son cœur égara son pinceau.
Alors, charmé de son ouvrage,
Il courut l'exposer aux yeux des connaisseurs,
Ne doutant pas de leur suffrage.
Il s'abusa : Zeuxis rencontra des censeurs.

Vous vous trompez, dit-il, leur montrant son modèle,
Reconnaissez Vénus. On reconnut la belle.
Iris, je m'en serais douté;
Et j'en puis juger par moi-même :
Je ne vois jamais de beauté
Que dans les traits de ce que j'aime.

AUTRE.

Alise, ma chère merveille,
Sur mon honneur je ne ments pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille;
Que si, malgré tous les propos,
Témoins de mon peu de repos,
Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuit avec moi,
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je suis digne de foi.

AUTRE.

LE CALENDRIER.

Compte les mois, les jours, les heures, les minutes,
Belle Philis, que je *contien;*
Et si dans ce que tu supputes
Tu peux voir un instant où Tircis n'est pas tien,
Recompte : tes calculs à coup sûr sont peu *justes.*

AUTRE.

VÉNUS, je sais qu'Amour a fui de ton empire ;
Et qu'en proie au plus vif chagrin,
Tu promets un baiser à qui te pourra dire
Où se cache ce dieu malin.
Ah ! cesse les regrets où ton cœur s'abandonne ;
Déesse, donne-moi ce doux baiser promis,
Ou fais qu'Ismène me le donne :
C'est dans ses beaux yeux qu'est ton fils.

LES QUATRE PELOTONS DE TAPISSERIE;

Sujet donné par une Dame à Monsieur l'abbé de GRÉCOURT, *pour les quatre Couleurs*

DES yeux je vois l'azur, des lèvres le corail.
Dieu d'amour, pour moi quelle aubaine,
Si, par un plus ample détail,
Tu me fesais passer de l'ivoire à l'ébène !

INSCRIPTION

Pour l'estampe de Mademoiselle SALLÉ.

LE Soleil variant un mouvement réglé,
Échauffe, enflamme tout, sans se brûler lui-même;
Avant toi, divine *Sallé*,
Il avait seul ce don suprême.

VERS
A MONSIEUR THÉVENARD.

SAUVE ta gloire, Thévenard;
Des plus superbes voix l'écueil est la vieillesse.
Tu ne pus trop chanter en ta jeunesse,
Aujourd'hui tu chantes trop tard.
Ton gosier, devenu vieillard,
Par des sons impuissans se met à la torture.
Que peuvent les efforts de l'art,
Sans le secours de la nature?
Jadis tu fis extasier
Ceux qui de tes beaux chants célèbrent la mémoire.
S'il te reste encor du gosier,
Crois-moi, conserve-le pour boire.

ÉLOGE
De Mademoiselle PETIT-PAS de l'Opéra.

VOUS chantez comme une Sirène,
Vous buvez autant que Silène,
Et vous. . . . comme Cypris;
Des plaisirs vous êtes la reine;
Par-tout vous emportez le prix,
Au lit, à table et sur la scène.

LA LUNETTE

ET LE JE NE SAIS QUOI.

AMOUR, mon cher ami, mon roi,
Fais-moi prêter une Lunette,
Pour porter sur je ne sais quoi
Une vue assurée et nette....
Une Lunette! es-tu donc fou?
Ce qu'on ne voit point, on s'en doute;
Et puis il vient un moment où
Le plus clairvoyant ne voit goute.

EPIGRAMME

LE CÉLIBAT.

VEUT-ON que je prenne une femme?
Je veux trouver ensemble et jeunesse et beauté,
L'esprit bien fait, une belle ame,
Agrément et simplicité,
Cœur sensible sans jalousie,
Complaisance et sincérité,
Vivacité sans fantaisie,
Sagesse sans austérité :
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voilà celle que je souhaite;
Trop heureux, cependant, de ne la trouver pas.

AUTRE.

LE BONHEUR DU MARIAGE.

Une jeune et charmante dame
Me voyant malheureux au jeu,
Me dit en riant, depuis peu,
Que je serais heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,
En lui parlant du fond de l'ame:
Que c'était avoir du malheur
Même que d'être heureux en femme.

AUTRE.

SUR LES GENS D'AFFAIRES.

J'écoutais un jour certain fat,
Qui disait qu'en ce tems ces avides corsaires,
Que l'on appelle gens d'affaires,
Avaient, par leurs traités, soutenu seuls l'État.
Oui, lui dis-je, et je vous l'accorde:
Mais comment le font-ils dans leur train déréglé?
C'est proprement comme la corde
Qui soutient un pendu, tant qu'il soit étranglé.

AUTRE.

LE HARANGUEUR.

Un Normand député pour haranguer le roi:
Sire, dit-il toujours, sans pouvoir passer outre,

Se frottant à la nuque et regardant la poutre.
Par faute de mémoire, il tombe en désarroi :
Ses amis l'excusant, dirent : il s'est mépris.
Mais le peuple criant, à l'école, à l'école :
Tout beau, leur dit le roi, je ne suis pas surpris ;
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

AUTRE.

SUR FONTENELLE.

Ne le trouvez-vous pas changé,
Notre bon ami Fontenelle?
Sous le poids de l'âge engagé,
L'esprit ne bat plus que d'une aîle.
Non : s'il devient plus ennuyeux,
Ce n'est vieillesse radoteuse,
C'est le doyen des précieux
Qui dégénère en précieuse.

AUTRE.

SUR LE PÈRE NEUVILLE.

Neuville a des discours fleuris,
Travaillés, épigrammatiques;
Quel titre mettre à ses écrits?
Amusemens évangéliques.

AUTRE.

SUR LA CAMPAGNE DE 1735.

Sur les bords où la Selts au Rhin vient rendre hommage,
Il est un camp fameux en illustres guerriers :
Bellone chaque jour les conduit au fourrage,
Et leur donne du foin en guise de lauriers.

BOUTADE CALOTINE,

Sur un Mandement de l'Archevêque de Bourges, en 1722.

A Bourges l'on excommunie
Ceux qui liront Philotanus.
Un curé dit : mort de ma vie!
J'en appelle comme d'abus....
Mais le pape défend d'appeler au concile....
Hé! bien, moi j'en appelle aux armes de la ville.

ÉNIGNME.

Je nais, comme Vénus, de l'écume des eaux;
Dès le moment de ma naissance,
Mon barbare pouvoir commence
Par répandre sur terre un déluge de maux.
Mon frère m'adoucit, et, suivant ses exemples,
Je donne mes beaux jours au bonheur des mortels.
Aussi jadis, en Grèce, on m'a bâti des temples,
Et dans les tendres cœurs j'ai toujours mes autels.

Le matin noire et le soir blanche,
Je suis pendant la nuit de toutes les couleurs ;
Mon ordinaire place est autour de la hanche,
Et je mets tout en feu, quand je me trouve ailleurs.
Mon père est mort en me procurant l'être.
Ma mère régnera toujours.
Tous les mois ma sœur vient paraître ;
Mais s'enfuit au bout de trois jours.

AUTRE.

Ma belle maman, la Nature,
En me peignant en mignature
De rouge, de blanc et de bleu,
A mis tout le rouge au milieu.
Ensuite, contre une muraille
Me plaçant à hauteur d'appui,
Elle m'a dit : de votre étui
N'aimez à sortir qu'à mi-taille.
Vous ferez du bien et du mal ;
Mais si vous desirez sans cesse
Faire naître de la tendresse,
Fuyez l'approche d'un rival.
Je vous laisse à vos destinées ;
Adieu, me dit-elle, mon fils.
Heureux ! si dans quarante années
Je vous trouve où je vous ai mis.

AUTRE.

Oui, je vaux mieux que mon rival ;
Il est si méchant, si fantasque,

Que, lorsqu'il veut entrer au bal,
Il emprunte souvent mon masque.
De ma naturelle douceur
Il sait imiter l'apparence;
Aussi le souffre-t-on sans peur
Dans l'habit de mon innocence.
Mais parlons à présent de moi :
Je rends les gens toujours les mêmes;
Et ceux qui vivent sous ma loi,
N'en sortent ni rouges ni blêmes.
J'aime la constance et la paix;
Mais mon plus solide avantage,
C'est qu'ordinairement je fais
Le dernier bonheur du ménage.

AUTRE.

La liberté, la joie et l'abondance
Tour-à-tour me donnent naissance.
Chez nous le mâle est étourdi,
La femelle est humble et modeste,
Sage, réservée et le reste.
Mon taudis est près d'un ruisseau,
Qui fait le plaisir du hameau.
Avec deux doigts on se dispense
Du chagrin que fait ma présence.
Je suis plaisant et naturel;
Les plus sages m'ont jugé tel.
Mais je ne sais comment je fais mon compte;
En descendant, toujours je monte.

LOGOGRYPHE.

Sans A que les mots sont ingrats!
Dans onze lettres ne voir pas
De quoi faire un Logogryphe ample!
J'y rencontre bien, par exemple,
Chicon, Coin, Coche, Noë, Non,
Noce, Choc, Hoc, Enoch, Chinon,
Écho, Chien, un Empire, Chiche,
Un double Royaume, Ino, Niche.
J'ai honte du peu que voilà;
Un badin qui lira cela
Pourra m'envoyer à l'école;
Mais d'autres mots je me console,
Dès que j'y lis tout couramment
Le Cicéron du parlement.
Il prépare une grande fête.
C'est trop m'expliquer, je m'arrête.

ANAGRAMME.

O toi qui mènes par la main
La nature et toute sa suite,
Maître absolu du corps humain,
Souverain de la cucurbite,
Tu serais plus que Galien,
Si jamais, dans ce pot-de-chambre,
Par tes secrets il n'entre rien
Qui ne sente aussi bon que l'ambre.

La voix publique vous proclame
L'HIPOCRATE de notre tems;
Je vous en fais mes complimens,
En vous donnant son Anagramme.

LETTRE A M. D....

TROIS choses sont, mon immuable ami,
Qui le sujet feront de cette lettre ;
Ma pauvre main toujours morte à demi,
A missiver ne saurait se remettre ;
Mais, si faut-il, du moins, faire un effort
Au premier mois de la nouvelle année,
D'autant plus que souhaiter c'est mon fort;
Et qu'à des vœux ma puissance est bornée.
Ils sont ardens, ceux que je fais pour vous ;
Ils sont en nombre, et de plus très-sincère
L'esprit toujours ennemi des chimères
Dont les badauds de leur ambition
Vont repaissant la faim insatiable ;
Force bon vin, et l'émulation
De demeurer tout le dernier à table ;
Des grands seigneurs être honoré, chéri,
Les fréquenter sans leur porter envie ;
Vous conserver le teint frais et fleuri ;
Troquer souvent Climène pour Silvie ;
D'un œil tranquile envisager le cours,
Et les erreurs de l'aveugle fortune :
Ainsi soit-il le reste de vos jours.
Trois choses sont, vous ai-je dit; et d'une

A la seconde : un de mes bons amis,
De ces amis aimés comme vous-même,
C'est dire tout, sur mes soins s'est remis
D'un sien desir, mais d'un desir extrême,
Qu'il a conçu ; de grace, aidez-moi donc,
Ou plutôt, seul ayez la réussite
De sa requête, et certe on ne vit onc
Brave officier, qui tant bien le mérite.
O l'aimable homme ! et qui dans mes amours
A les trois quarts, j'entends ceux de la ville ;
C'est en un mot, mon Lasseré de Tours.
Si vous voulez, serait-il difficile
De remontrer à monsieur Daguesseau
Que c'est justice, et justice très-grande,
Que d'apposer son noble et sacré sceau
Sur le placet qui contient sa demande ?
Il est ci-joint, vous y verrez de quoi
Il peut s'agir, et me manderez comme
Vous le trouvez ; vous deviendrez son roi,
Si c'est par vous qu'il devient gentilhomme.
J'écrirais bien au papa Saint-Contest,
Que toujours j'aime autant que je l'honore,
Me flattant fort qu'il prend quelque intérêt
Dans mes amis ; j'écrirais bien encore
Au philosophe et sage indifférent,
Dont l'esprit fin, dont l'ame peu commune,
Dans Daguesseau, l'homme seul admirant,
Vit d'un même œil l'honneur et l'infortune.
Voire, à lui-même, oui-dà, dès aujourd'hui
J'adresserais ma très-humble supplique ;

Il en rirait, disant, accordons-lui,
Et pardonnons licence poétique.
Mais je m'adresse à vous uniquement,
Tous mes amis sont encor plus les vôtres;
Comme j'écris très-difficilement,
Écrire à vous, c'est écrire à vingt autres;
Dites-moi donc ce que vous aurez fait,
Et ce qu'il faut que le suppliant fasse :
En attendant nous boirons plus d'un jet,
A vous d'abord, puis au grand porte-masse.
Trois choses sont, je n'en ai dit que deux.
Par la troisième achevons cette épître :
Nos révérends ont l'air tout marmiteux
Depuis qu'Auvergne a permuté son titre;
Mais, quant à moi, de joie en suis pâmé.
Le grand prélat, à qui l'on nous confie,
En peu de tems se verra plus qu'aimé,
Et je le vois déjà qui pacifie,
Par sa prudence et son rare savoir,
Les différends de tout son diocèse;
Sans vous crotter vous pourrez l'aller voir,
Et bonnement lui conter à votre aise
Que c'est la fleur des honnêtes garçons
Que Jean le Poil; que, devenu très-sage,
Depuis très-peu, de ses saintes leçons
Certainement il fera bon usage.
Une en Sorbonne il me donna jadis,
Depuis ce tems il m'a perdu de vue;
Aurais-je cru le voir qu'en paradis,
Sans qu'il nous vient par fortune imprévue?

Expliquez-lui que j'ai quelque talent
Pour esquiver les chagrins de la vie ;
Qu'assez souvent je n'ai pas l'esprit lent,
Que tout plaisir me rend l'ame ravie ;
Mais, que j'abhorre en tout vice, en tout point,
L'excès grossier, n'agissant que pour rire ;
Assurez-l'en, vous ne mentirez point ;
Le chevalier appuîra votre dite.
A ce dernier mille tendres bons jours :
Un vilain froid ma main tremblante glace :
Adieu, mon cher, conservez-moi toujours
Dans votre cœur une petite place.

A Tours le 2 janvier 1721.

LETTRE

De M. l'Abbé de Grécourt, à M. de Fargis, pour lui recommander le Sieur Vuillart Dauvilliers, son frère aîné, auprès de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans (1).

Un frère cher, et même un frère aîné,
Homme de bien, d'esprit et de mérite,
Mais homme aussi le plus infortuné
Qu'on puisse voir, m'écrit, me sollicite,
Afin que j'ose adresser un placet
En sa faveur à sa royale altesse.
Moi, malotru, qui garde le *tacet*

(1) On trouvera dans le tome I, p. 157, une lettre écrite à M. Melon pour le même sujet. Ces deux lettres furent sans effet par la mort du régent le 2 décembre 1723.

Depuis quatre ans, j'aurais la hardiesse
D'écrire aux dieux ! Moi qui, ratatiné,
Hermite inclus au fond d'une province,
Ne suis plus rien qu'un encapuchonné (1),
Probablement très-oublié du prince ;
Moi, petit moi, j'irais, audacieux,
Importuner notre souverain maître !
Eh ! quoique tout soit présent à ses yeux,
Sait-il encore que *Grécourt* est un être !
Non, je ne puis à ma témérité
Donner l'essor, néanmoins je chancelle
Dans mon refus, lorsque de son côté
Je sens agir l'amitié fraternelle ;
Faible, incertain, je vais prendre un milieu ;
Aux saints, dit-on, doit faire sa prière
Celui qui n'ose aller droit jusqu'à Dieu :
Je vous la fais très-humble, et très-entière,
Pour le client, qui de ma part ira
Vous saluer et vous conter sa chance :
Son triste état, certes, vous surprendra,
Et ne pourrez refuser assistance
Au malheureux qui n'est devenu tel,
Que par roman d'une espèce nouvelle ;
Que par le tort et le chagrin mortel,
Que lui causa son épouse infidelle.
Mais, cette histoire est d'un trop long détail,
Pour l'enfermer dans une simple lettre ;
Au suppliant j'en laisse le travail,
Car c'en est un : si vous voulez permettre

(1) Chanoine de Saint-Martin de Tours.

Qu'il ait l'honneur de vous entretenir,
Bénignement laissez-le tout vous dire;
Pour lui j'augure un meilleur avenir,
Quand vos bontés daigneront le conduire.
Au reste il est, de lui faire du bien,
Moins mal aisé que si c'était un autre;
Examinez-le; il n'ignore de rien,
A voyagé, même autant qu'un apôtre;
Parle, raisonne, écrit en vrai docteur;
De la finance entend bien les rubriques;
Serait fort propre auprès d'un grand seigneur;
Sait les beaux arts, et les mathématiques:
A vos soins seuls je veux l'abandonner.
Pardon, monsieur, de la liberté grande;
Mais la licence est-elle à condamner,
Quand, pour un frère, un poète demande!

A Tours, le 7 novembre 1723.

LETTRE

A MONSIEUR..... (1)

VOYEZ un peu comme d'un Ange à l'autre
On est trompé; trois ans sont révolus
Depuis qu'un jour, sous la forme d'apôtre,
Il m'apparût un enjoleur d'élus.
Lors à Paris, dans le sein des délices,
Je reposais, et dame Volupté

(1) Nous n'avons pu découvrir ni la date précise de cette lettre, ni à qui elle a été adressée.

Me servait là sans cesse à trois services,
Le jeu, le vin, et la joyeuseté.
Cet inconnu prenant donc la parole,
Me dit, mon fils, quelle vie est-ce là ?
Je suis un Ange, un grand maître d'école;
Écoutez bien les avis que voilà :
Pendant qu'ici le plaisir vous amuse,
Les ennemis que vos vers vous ont faits,
En tapinois ourdissent quelque ruse,
Pour vous pincer, et vous perdre à jamais;
Je sais déjà qu'on a séduit le prince
Qui protégeait certain fameux écrit,
Et le plus court est d'aller en province
Vous retirer, et vivre à petit bruit.
Ce n'est pas tout qu'en retraite se mettre,
Il faut de plus jeter encre et papier;
Faut renoncer à prose, à vers, à lettre,
Et faire, enfin, un sacrifice entier.
Dès aujourd'hui songeant à vous proscrire,
Si vous voulez survivre à votre sort :
Faites si bien, qu'ici l'on puisse dire,
Parlant de vous, le pauvre diable est mort.
Tout bonnement je crus ce que dit l'Ange,
A qui je fis un beau remercîment,
Et lui jurai que, dans ce prompt échange,
Je regrettais un ami seulement;
Je le devine et certe ne m'étonne
De vos regrets, répliqua mon docteur;
Mais, dans Paris, sachez qu'il n'est personne
Qui plus que lui cause votre malheur.

Malheur ! comment ? Parce que l'on enrage
Dé vous connaître un patron tel que lui,
En qui l'on trouve un parfait assemblage
De ce qu'il faut pour faire un bon appui ;
On est jaloux que par-tout il vous vante,
Vous donne entrée en d'illustres maisons,
Fasse pour vous mainte fête éclatante,
Dont il s'ensuit d'aimables liaisons ;
On est jaloux du goût, du sel attique
Qu'il sait répandre en récitant vos vers,
Qui fort souvent sans son tour énergique,
Froids et rempans marcheraient de travers.
Pour obvier à cette jalousie,
Et vous parer de sa mauvaise humeur,
Faites serment que jamais poésie
N'adresserez à votre protecteur.
Ayez pourtant grande reconnaissance
De ses bontés ; mais qu'elle reste au fond
De l'ame empreinte, et pendant votre absence,
Pour lui, gardez un silence profond.
Conseil donné, mon nonce tutélaire
Prit pour signal de l'exécution
Ma main-levée, et d'un regard sévère
Il termina son apparition.
Pour me rejoindre aux rives de la Loire,
Confit de peur, je partis *subitò ;*
C'est-là, mon cher, qu'une retraite noire
Me tient inclus dans mon *incognitò ;*
A la rigueur observant ma promesse,
J'ai donc rompu tout commerce avec vous,

M'imaginant que ma fausse sagesse
Allait calmer mes ennemis jaloux.
Hélas ! monsieur, hélas ! c'était un piége
Que me tendait un démon député ;
Le croira t-on ? Que sachant son manége,
Comme je sais, je l'aurais écouté ?
J'aperçus bien que double corne grise
L'Ange portait ; mais, voyant mon soupçon,
C'est, me dit-il, à l'instar de Moïse,
Lorsqu'aux Hébreux ils fesait la leçon.
Si j'avais vu cette corne troisième
Qui près des deux s'ajustait au niveau,
Reconnaissant l'auteur du stratagême,
Je n'eusse pas donné dans le panneau.
Et vraiment oui ; le fruit de la rupture
Que le malin prétendait retirer,
Était, qu'au cas de mauvaise aventure,
Je n'eusse plus d'amis pour m'en tirer ;
Unique but ; et j'ai dans cette année
Vérifié que c'était son dessein,
Lorsqu'à la cour sa langue empoisonnée,
Me suscita pire qu'un assassin ;
La calomnie avec ses cent couleuvres,
Me traduisant au tribunal du roi,
Tramait si bien ses secrettes manœuvres,
Qu'à mon insçu s'en était fait de moi.
Par pur hasard j'appris le coup horrible
Qui descendait sur mon chef innocent ;
Qu'ussé..je fait dans cet état terrible,
Pour échapper au danger si pressant ?

Ce fut alors, que, rentrant en moi-même,
Je me disais: ingrat, cœur endormi,
Oserais-tu, dans ce péril extrême,
Avoir recours à ton ancien ami?
Non, je n'osai, je ne mis nul obstacle
A l'attentat que l'on avait formé;
Aussi ce fut par un parfait miracle,
Que, dieu merci, l'orage s'est calmé.
Depuis ce tems, de ma faute grossière
Je sens l'erreur, en ne cultivant pas
Une amitié qui m'est si nécessaire,
Et qui gaîement m'eût sauvé de ce pas;
Mais, l'intérêt n'est pas, je vous assure,
Ce qui conduit mon cœur en ce moment;
Votre amitié, c'est votre amitié pure,
Dont je postule un renouvellement.
Or, devinez celle qui m'encourage
A vous écrire, et qui depuis huit jours,
Étant ici, m'a rendu témoignage,
Qu'il tient à moi que vous m'aimiez toujours?
Si ce n'est point l'Allemande nouvelle,
Qu'un prince vient d'incorporer en cour,
C'est une, au moins, qui mérite, autant qu'elle,
L'attachement, le respect et l'amour.

LETTRE

De l'Auteur sur son voyage de Paris à Tours, adressée à M. Déon.

QU'EST-CE, diras-tu, que ceci,
En retirant ton noir sourcil?

C'est le voyage en racourci
De ce conteur de faribole,
De ce gars qui vit sans souci,
Et qui t'invite à vivre ainsi.
Tu ne trouveras donc ici
Ni sentence ni parabole;
Mais d'une attique rocambole
Cet ouvrage sera farci.
Abbé, je ne l'ai point grossi
De faits qui sentent l'hyperbole,
Et ma foi, tout ce que voici
Est aussi vrai que le symbole.
Or, je l'envoye à la merci
De ton jugement radouci;
Ma prose vaut moins qu'une obole;
Mes vers seront coussi, coussi :
Si je te plais, j'ai réussi.

Mille pardons, mon cher ami, si je n'ai pas plutôt acquitté ma promesse; une complication d'affaires domestiques et étrangères m'a assailli l'esprit. A mon arrivée, j'ai employé les premiers jours à les terminer. Il a fallu payer les arrérages de six semaines, et donner nouvelle provision d'alimens : en un mot, j'ai voulu être libre afin de vous écrire plus joyeusement....... Eh! bien, je le

suis : causons ensemble une bonne demi-heure, et pour la remplir, fondons notre première phrase avec le dernier adieu que je vous fis quand je vous quittai.

J'étais entouré d'un homme ivre
Qui pouvait à peine me suivre,
Et, fesant l'ivrogne en commun,
De tous les deux ne fesait qu'un.

C'est-à-dire, qu'en allant je parlais et me répondais, comme si j'eusse encore été en compagnie; de mes jours je ne me suis si bien conditionné. J'arrive au carrosse, et, dans une place du fond, je mets précieusement une urne bacchique, qui renfermait la meilleure partie du bon vin que j'avais pris le jour précédent, et des bouteilles de toutes les liqueurs que j'avais bues la nuit. Ici je voudrais être poète, pour décrire avec énergie l'impression merveilleuse que fit sur moi une gerbe de pavots, dont Morphée daigna me favoriser. Malgré l'intempérie d'un vent froid et violent, malgré les cris de terreur panique que la crainte d'une chute prochaine fesait faire à mes

covoyageurs, je dormis sans *à linea* depuis Paris jusqu'à Étampes, et je n'ai point la moindre idée d'avoir fait la première couchée à Chartres. Nous arrivons le lendemain d'assez bonne heure, et sans une roue qui cassa, ce devait être notre dîner. J'allai seul me promener dans le jardin de notre auberge, et là, tirant *ma lyre de fer-blanc piqué*, en rapant du tabac, je me mis à chanter soudain :

Quoi donc! sur la double cime
Aurais-je dormi deux jours!
Est-ce Apollon qui m'anime?
Non, j'ignore son secours.
Je ne suis point au Permesse
Redevable de l'ivresse
Qui me donne un feu divin.
Muse, apprends ce qui l'allume;
C'est la pétillante écume
De cent rasades de vin.

Développez-vous, pensées
Dont l'amas est trop confus :
Je vous sens embarrassées
Dans les vapeurs de ce jus.
L'une après l'autre, à la nage,
Sauvez-vous de l'esclavage

Où la liqueur vous retient.
Sortez nombreuses et vives.
C'est fait ; de tous les convives
Le souvenir me revient.

Je vois un orfèvre habile
Qui, pour faire un beau vaisseau,
Rend l'or et l'argent docile
Sous les coups de son ciseau.
Devant lui, quand il travaille,
Il fait tomber la limaille,
De sa matière envieux.
A son profit il ménage
Tout ce qui sort de l'ouvrage
D'un métal si précieux.

Me trompé-je en ma peinture ?
Tel est ce joyeux barbon,
Découpant d'une main sûre
Son magnifique jambon.
Ce bacchique patriarche
Met à mesure en son arche
Les gros et petits fragmens ;
Et sa panse rebondie,
De chaque tranche arrondie,
Fait ses premiers fondemens.

Mais, prends garde, majordôme,
Que le nombre est excédé ;
Il faut doubler l'épitôme
De ton repas commandé.

Poulets, pigeons, accollades,
Devenez les camarades
De ceux qu'on doit apporter;
Doublons aussi nos bouteilles,
Et qu'elles soient bien pareilles
Au vin qu'on vient de goûter.

Venez, que le sort rapide,
Par le chiffre qu'on aura,
En dernier ressort décide
De la place où l'on sera.
Qu'avez-vous ?.... Trois.... Moi de même...
Mon cher, ma joie est extrême....
Mon cher, et la mienne aussi.
Malgré le divers mélange,
Le sort ne prend point le change,
Tout le monde parle ainsi.

Loin de nous ces repas sombres
Où, jusques à l'entremets,
Comme de lugubres ombres
Les convives sont muets.
Dans le nôtre, dès la soupe,
La voluptueuse troupe
S'égaye par de bons-mots.
O la fête gracieuse,
Quand la joie ingénieuse
N'attend pas le fond des pots!

Amis, fesons longue table,
Et que, durant ce beau jour,

La seule affaire traitable
Soit ou Bacchus ou l'Amour.
Mettons toute notre gloire
A célébrer la mémoire
De ces deux noms si chéris.
Pour vivre, aimons père et mère :
L'un de la joie est le père ;
Vénus est mère des ris.

Que la Sorbonne assemblée,
Pour sapper tout fondement,
Forme son appel d'emblée,
Et s'arme contre Clément ;
Que les princes légitimes
Fassent valoir nos maximes,
Pour sauver l'honneur des lys:
Peu touchés de ces querelles,
Laissons-là ces bagatelles ;
Parlons de boire et d'Iris.

Sois-en témoin, vieux Silène ;
Dans mon vaste et large flanc,
Je veux mettre d'une haleine
Deux bouteilles de vin blanc.
Vîte, mon cher Ganimède,
Verse-moi sans intermède.
A vos santés, mes amis.
Je vais boire à tout le monde,
Et recommencer ma ronde,
De peur d'en avoir omis.

Il est parti, cet Hercule;
Mais, quoique concitadin,
Sa lyre l'immatricule
Dans le tableau du jardin.
L'esprit l'y mene sans cesse:
Cette idée enchanteresse
Dissipe un peu son ennui.
Dans votre première agape,
Souvenez-vous de Priape;
Vous vous souviendrez de lui.

Je chantai deux fois plus long; mais il ne me souvient à présent que de cette échappée. Pendant ma promenade, le souper allait son train, et depuis le tems qu'on m'avait perdu de vue, on ne comptait non plus sur moi alors qu'on n'avait fait la veille.

L'esprit plein de vers déclamés,
J'entre avec de grands yeux pâmés,
Et de longs boyaux affamés.
Je mangeai six plats entamés.

Il n'y avait alors que deux officiers dans la voiture, et un marchand. Comme je les vis des gens d'une certaine joie, et que je n'avais plus envie de dormir, je passai la nuit à boire avec eux; mais le

troisième jour j'eus bien d'autres noisettes à éplucher. Une beauté vint nous joindre : or, écoutez l'aventure,

De mademoiselle Vignon,
Petite nièce et l'héritière
De la Vignon, que Lesdiguière
Prit pour sa femme en Avignon.
Son père quoique Bourguignon,
Avait une gentilhommière,
Et ses biens au bord du Lignon,
Tout le long de notre rivière.
Sa fille alliée à Matignon,
Possède terre et maint pignon,
Et vient tous les ans en litière
Faire payer mainte fermière.
Satin couvrait sa chambrière,
Et son laquais bon drap paignon.
Malgré cela, notre ouvrière
Avait l'air d'une aventurière;
Ce n'est plus un jeune trognon,
C'est une friande tripière.
Comme Babet la bouquetière;
De l'épaule elle a le moignon,
Le tour de gorge, le chignon;
Blanc comme Flamande laitière,
Le teint vermeil comme un brugnon.
Sous l'arc de sa grande paupière,
Son œil avait un lumignon,
Qui me donnait dans la visière,

Et je vis bien, à sa manière,
Qu'elle n'était pas coutumière
De voyager sans compagnon.
Soit fait, dis-je, comme on *requière*:
Pourvû que notre charcutière
Ne sente, auprès de la croupière,
Que tant soit peu le cafignon,
Et n'ait pas une fondrière,
Cadet va se donner carrière.
En effet, comme un champignon,
L'Amour vint; une tabatière
Me tint lieu de toute prière,
Et me servit de maquignon.
C'est à bon marché que *j'acquière*
Toujours indulgence plénière.
Dès le dîner, la familière
Me froissait de sa genouillère;
De sa blanche dent machelière
Mordait à même mon grignon,
Et se servait de ma *cuillière*;
Moi, d'une main particulière,
Je la tâtonnais en arrière,
Et bien avant. Sur la frontière,
Je tenais déjà la crinière:
Lors sans faire la tracassière,
Allons, dit-elle, là-derrière,
Fesons l'école buisonnière.
J'y vais, et de jus de roignon
Je la servis à pleine aiguière.
Elle avait une fourmillière

Sous la fesse, et quoique grossière,
Remuait très-bien la charnière.
Mon drôle, de sa tête altière,
Et presque sans quitter l'ornière,
Quatre fois pleura sans oignon.
Ce n'est pas avoir du guignon;
Mais ma surprise fut entière,
Lorsqu'après avoir fait litière,
Avoir égoutté la baissière,
Et resserré ma gibecière,
Ainsi parla la vivandière.

Ce matin, dans notre glacière,
Je t'écoutais de ma portière.
Tu jasais de toute matière
D'une façon très-singulière.
Chez toi, dès l'enfance première,
La science était printanière.
Que de talens, que de lumière!
Des beaux arts quelle pépinière!
Comment t'appelles tu, mignon?
Pardonne si je m'en *enquière*:
Tu prêchas la fête dernière;
Devant toi vont croix et bannière;
Tu rimes comme Deshoulière;
Tu parles comme la Bruyère;
Tu plaides comme Lamoignon;
Tu vois tous les jours Varignon;
Une parente chancelière,
Une perruque séculière,

Une conduite cavalière
Un anchois à la cordelière,
Grands trais lascifs et mine fière;
Ah! n'es-tu point l'abbé....?

Je peste encore de bon cœur, quand je pense qu'au moment qu'elle allait prononcer le nom qu'elle soupçonnait, le cocher, qui me connaît depuis dix ans, m'appella brusquement dans la cour, criant qu'il fallait partir. Sa curiosité fut satisfaite, et je n'ai pu savoir d'elle sa conjecture; tout ce qui pourrait servir à la découvrir, c'est qu'en voulant prononcer le mot, je remarquai qu'elle appuya les lèvres l'une sur l'autre. Ainsi il faut qu'il commence par une de ces lettres dont l'énonciation ne se fait point sans fermer la bouche, comme, par exemple, un B..... Si c'est celui que je pense, elle avait grand tort, car il n'est pas un homme à voyager si bourgeoisement. N'en parlons plus. J'arrive à Orléans, où une dame de mes amies vint me prendre à la descente du carrosse pour m'emmener chez elle; j'y restai deux jours à me réjouir.

Il ne m'y arriva rien de nouveau, sinon que, voulant lui faire goûter d'un caffé que le brave Poincelet m'avait vendu comme une des meilleures choses du monde, je trouvai, en ouvrant le sac, de petites féves ratatinées de fort mauvaise mine et très-mal-propres. Nous épluchâmes, brulâmes, broyâmes, et trouvâmes enfin que le goût sympathisait avec la physionomie; je m'écriai :

Abominable Poincelet,
Ton caffé ne vaut rien qui vaille :
Il est à l'eau comme au lait,
Abominable Poincelet;
Mal crud, mal cuit, *malè olet,*
Ce n'est que poudre, pierre et paille.
Abominable Poincelet,
Ton caffé ne vaut rien qui vaille.

On m'en montra de 35 sols la livre, qui valait incomparablement mieux, et le mien m'en coûte 60. Je songeai alors à tout ce que j'aurais pu faire ou acheter, si j'avais mieux employé mes douze francs, et je dis :

Quatre livres pour quatre écus !
Ah! voleur, le prix est extrême :
Pour ce ferais quatre cocus.
Quatre livres pour quatre écus !
J'irais quatre fois chez Darlus ;
Quatre fois à l'hôtel de Trême,
Quatre livres pour quatre écus !
Ah ! voleur, le prix est extrême.

Poursuivons notre route promptement; mes femmes m'attendent avec trop d'impatience. Il me semble voir le joyeux *Machi*, qui m'a dit souvent : voyez un peu l'original ! il prononce aussi hardiment, mes femmes, que le grand-seigneur. Ce sont vraiment de plaisantes femmes! Lorsque dans une bicoque où l'on fait tout, on peut en entretenir plusieurs sans querelle ni jalousie, qu'il apprenne de moi comment cela se fait.

Dans une ville de province,
Où mille écus font vivre en prince,
J'avais établi mon séjour ;
L'Amour,
Compagnon de tous mes voyages,
Femmes me présenta de tous rangs, de tous âges
A choisir ;
J'en pris une faite à plaisir.

Dons de corps et d'esprit, beauté, douceur, science,
Chose très-rare, étaient d'intelligence,
Pour captiver le plus volage cœur,
Et j'aurais fait tout mon bonheur
De n'aimer uniquement qu'elle.
Mais de laquais une sequelle,
Mais des enfans, mais un époux
Jaloux
Fesaient, ce lui semblait, toujours la sentinelle:
C'était le coup d'essai de ma chère Isabelle.
Avant de résoudre la belle,
Il fallait les écarter tous,
Puis fermer trente-six verroux,
Ensuite éteindre la chandelle;
Enfin tremblant nous glissons-nous
Dans la ruelle,
Où quelque épouvante nouvelle
Troublait encor les momens les plus doux.
Diable! ce n'est pas avoir femme,
Quand on ne la tient qu'une fois
En un mois.
J'enrageais de toute mon ame,
Et cadet était aux abois
D'éteindre lui-même sa flamme.

Je fis rencontre alors d'une grosse maman,
Vermeille, appétissante, et d'une œillade avide,
Qui me parut entendre le trantran.
Ou moins gênée, ou moins timide,
Je me fis bientôt son ami.

Je ne l'estimais point, c'était une coquette,
Et je ne l'aimais qu'à demi;
Mais une liberté parfaite,
Un mari toujours endormi,
Et mon affaire toujours faite,
Entretenaient mon amourette.
Toutes les deux m'aimaient éperdûment;
Et se visitaient fréquemment,
Sans avoir dans la fantaisie
Le moindre grain de jalousie;
Tantôt se faisaient amitié,
Et tantôt, d'un œil de pitié,
S'entrevoyaient faire la courtoisie.
Or écouté le dénoûment.
Je ne pouvais cacher à la seconde
Mes premiers feux connus de tout le monde.
Elle aurait vu d'ailleurs que, sans quelque raison,
Sans cesse on ne va point dans la même maison.
Un beau jour je fondis la cloche.
Pour éviter, lui dis-je, tout reproche,
Pour prévenir votre courroux,
Et vous tranquiliser au sujet d'une telle,
J'avoue ingénûment que je sentais pour elle
La même passion que je ressens pour vous;
Même je ne crois pas qu'on eût été cruelle;
Mais la pauvre affligée, à notre grand regret,
(Au moins ceci sous le secret),
Sensible à mes soupirs, à mes soins, à mes larmes,
Au moment que je crus qu'elle rendait les armes,
S'écria : malheureux!

Que je te plains d'être amoureux !
Vois, puisque tu veux voir, ce qu'a fait une couche ;
Suis-je en état que l'on me touche ?
Défais ces ligamens, et demande à tes yeux
S'il est objet plus odieux !
Pour m'assurer du fait, en posture de singe,
Je coupe les cordons du linge ;
Lorsqu'à ma vue un grand je ne sais quoi....
Hélas ! madame, épargnez-moi
L'horreur d'un récit si funeste :
Vous devinez assez le reste.
Qu'entends-je ! reprit-elle, et que me dis-tu là ?
Oh ! pour le coup, je conviens que cela
Amortit pour jamais la flamme la plus vive.
Adieu dessein et tentative ;
L'Amour a bientôt dit holà,
Devant pareille perspective.
Je te permets présentement,
De l'aller voir assidûment ;
Il ne faut pas que ce malheur la prive
De son ancien amant.
Voyez un peu quel désastre il arrive
Par un fatal accouchement !
Voilà donc celle-ci qui gobe la cassade.
Reste d'en dire autant à la fausse malade.
Sans faire, un soir, semblant de rien,
Je lui raconte un entretien
Que je feignis avec un certain homme.
Vous savez bien, lui dis-je, comme

Il aimait madame. . . . . J'entends....
Il n'y va plus depuis long-tems.
J'ai su tantôt en confidence,
Le sujet du dégoût ; et le fou, sans prudence,
M'a déclaré des choses qui jamais
N'auraient dû sortir de sa bouche...
Peut-on savoir?... Oh! de tout mon cœur; mais
N'en dites mot. Depuis sa couche,
Tous les meubles de son bijou
Lui pendillent jusqu'au genou.....
Ah, Dieu! je n'en veux point entendre davantage;
Ciel! que me dites-vous?
Fi la vilaine, et fi de l'équipage
Qu'elle a dessous!
C'est, ajoutai-je, grand dommage;
Car, à la jouissance près,
Cette dame est pleine d'attraits.
On n'en voit point de plus aimable,
Douce, honnête, enjouée, affable,
Et qui reçoit très-bien les gens....
Tant mieux pour elle, j'y consens;
Aussi-bien tout le jour on ne peut être ensemble;
Allez, c'est-là que se rassemble
Le joli monde; on y passe son tems
A vingt sortes d'amusemens.
C'est ainsi que l'on fait avaler la pilule.
Eh! bien, mon cher Machi, tu vois
Qu'on a tranquilement deux femmes à la fois.
Je te l'apprends; ne sois plus incrédule.

Attendu que le reste du chemin ne m'a rien fourni de joyeux, je suis d'avis de finir cette épître par ce conte prosaïque : aussi-bien la tête me fend d'écrire si long-tems sans quitter la plume. Ne montrez pas ces badineries à M. de la Mothe, il se moquerait de moi, et crierait haro sur mon espèce d'ode. Je vous prie de dire à M. Masson que j'avais grande envie de lui adresser ces jours-ci une missive, pour le faire souvenir d'un convoi de tabac qu'il m'a promis; mais quand il s'agit de demander, je n'écris rien qui vaille. Cela va bien mieux, quand il s'agit de....

LETTRE

A MONSIEUR DÉON.

Je reçois ta lettre dans ce moment, cher intime, je l'ai lue; je commence la réponse sur le champ; jamais je n'ai eu tant de plaisir à être obéissant. Le bon cœur est une qualité naturelle et inhérante qui nous porte à faire du bien

à tout le monde, surtout à nos amis. Cette qualité de l'ame n'est point sèche et infructueuse ; elle doit produire des effets réels. Le bien qu'elle opère est non-seulement pris sur le superflu, mais même sur le plus nécessaire. C'est pourquoi, attendu que les grands ne donnent que leur surabondance, on ne dira pas : le roi avait un bon cœur, mais le roi était généreux, libéral ; il aimait à faire du bien à ses peuples, à récompenser les gens de lettres. Pour que le bon cœur soit vraiment un bon cœur, il faut qu'il évite cinq imperfections ; c'est-à-dire, qu'il agisse sans ostentation, sans reproche, sans intérêt, sans politique et sans imprudence : juge de-là, cher bon cœur, combien les bons cœurs sont rares.

Il y a une grande différence entre le bon cœur et le cœur bon : ce dernier a trois significations. Je ne m'embarrasse pas quel goût ait la médecine ; j'ai le cœur bon. On dit d'un malade, lorsqu'on s'aperçoit qu'il prend courage dans

l'abattement : il en reviendra, il a le cœur bon. Enfin avoir le cœur bon, c'est n'être point vindicatif: cet homme a le cœur bon il laissera cela là.

Le cœur tendre a deux sens; il y a une tendresse de cœur, en latin *pietas*. C'est une qualité naturelle qui nous engage à nous intéresser pour nos proches et pour nos amis : son opération, faute de moyens, ne passe guères la bonne volonté, et ne produit à l'extérieur que des soins, des attentions, des vœux, des souhaits, des larmes et autres marques de sensibilité et de commisération.

L'autre cœur tendre se subdivise encore en deux : on a le cœur tendre par tempérament, et cette tendresse n'est qu'un effet de la conformation, de l'âge, de la force, de l'occasion ; elle est indépendante du cœur, de l'esprit et de la réflexion. Pour l'autre tendresse du cœur, si tu veux en savoir la définition, demande-la au premier prêtre hibernois qui aura quitté son pays pour la religion catholique, il te dira : *Est propensio ama-*

toria versùs objectum amabile, quatenus amabile reduplicativè, etc. Pour moi, j'ai ressenti, j'ai éprouvé cette tendresse; j'en décrirais bientôt les effets; je n'aurais qu'à dresser mon intention; mais pour la définir, votre serviteur. Je l'ai dit dans un couplet de chanson :

Sitôt qu'on me parle de toi,
Mon aimable maîtresse,
Tout plaît, tout rit, tout m'intéresse;
Et même jusqu'au bout du doigt,
Je sens un certain je ne sais qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sais quoi.

Voilà ma petite dissertation prosaïque; voudrais-tu que j'y joignisse une fable? Soit; attends que je fasse une douzaine de tours de chambre; mais comme j'ai fait serment que toutes les fins de mes fables seraient galantes, je vais tâcher de faire pencher la balance du côté du cœur tendre.

LE BON CŒUR ET LE CŒUR TENDRE,

FABLE.

Le cœur tendre avec le bon cœur,
Se disputant la préférence,

En étaient sur le point d'honneur.
Pour juger de la différence,
On choisit la docte Pallas,
Qui développe sa faconde
En disant : qui ne le sait pas?
Le bon cœur est pour tout le monde,
Et le cœur tendre seulement
Pour l'ami qui nous intéresse;
L'un se prodigue ouvertement,
L'autre est prudent dans sa tendresse.
Du bon cœur nous savons qu'il est
De toute saison, de tout âge;
Il ne connaît point l'intérêt;
Sans cesse il se met en usage.
Le cœur tendre est officieux;
Mais l'expérience décide,
S'il fait un bien délicieux,
Que l'autre en fait un plus solide.
La plus grande distinction
Entre ces cœurs, veut-on l'apprendre?
On peut toujours se vanter qu'il est bon;
Souvent on n'ose avouer qu'il est tendre. —
Fort bien; mais vous ne dites point
Laquelle est la meilleure espèce...
Ah! ne pressez pas sur ce point
La déesse de la sagesse.

A Tours, le 9 décembre 1731.

ÉPITRE

A MADAME DE B.....

Sur la mort de l'Auteur.

L'INTERPRÈTE de la nature,
L'organe du vrai sentiment,
Le sectateur d'une volupté pure,
Cet esprit délicat, ce poète charmant,
GRÉCOURT enfin vient de quitter ce monde.
Pour moi, dans ma douleur profonde,
Trop accablé pour le chanter,
Trop intéressé pour me taire,
Sur un tombeau que je révère,
Je me borne à le consulter.
Serait-ce sur ma faible plume
Que sa mémoire aurait compté ?
Mieux que moi, maint et maint volume
Lui promet l'immortalité.
C'est en vain qu'un froid satyrique,
Dans la fange de l'Hélicon,
Prétendrait obscurcir son nom,
Pour quelque fadaise lubrique.
En vain on voit des sots divers,
Parce qu'il ne peut se défendre,
Sur l'urne qui contient sa cendre,
Graver de trop stupides vers.
Quoique plein d'horreur pour le crime,
On peut n'être pas scrupuleux,

Madame; et, si GRÉCOURT n'eût été vertueux,
Eût-il mérité votre estime !
Comme on ne craint plus son courroux,
A présent on le dit coupable;
Mais un petit trait de la Fable
Dut le faire attendre à ces coups.
C'est à sa mort que la satyre
A réservé son noir poison;
L'âne ne frappe le lion,
Que dans le moment qu'il expire.
Mettons sur sa tombe en deux mots,
Cette loi que dicte l'usage:
« Passant, c'est la perte du sage
» Qui fait le triomphe des sots. »

ENVOI.

Madame, quel serait mon bonheur aujourd'hui,
Si, devenu son légataire,
Je pouvais jouir, après lui,
Du talent flatteur de vous plaire!

ÉPITAPHE DE L'AUTEUR.

Ci gît l'auteur de Philopode
Autrement dit, *Philotanus*,
Ainsi qu'il sera plus commode
A la bulle *Unigenitus*.
Moitié grave, moitié bouffonne,
Sa muse assez joyeusement

Le mena jusqu'à son automne,
Avec les plaisirs du printems.
Il s'était fait un caractère
D'après Verville et Rabelais;
Dans l'art de varier les faits
Il avait saisi leur manière.
Bon estomac, esprit très-vif,
Il était un héros de table;
Plus libre en propos qu'inventif,
Et bien plus plaisant qu'imitable.
Il est mort, le pauvre chrétien!
Molina perd un adversaire,
Et l'Amour un historien.
Si je consulte son bréviaire,
La religion n'y perd rien.

Fin du Tome troisième.

